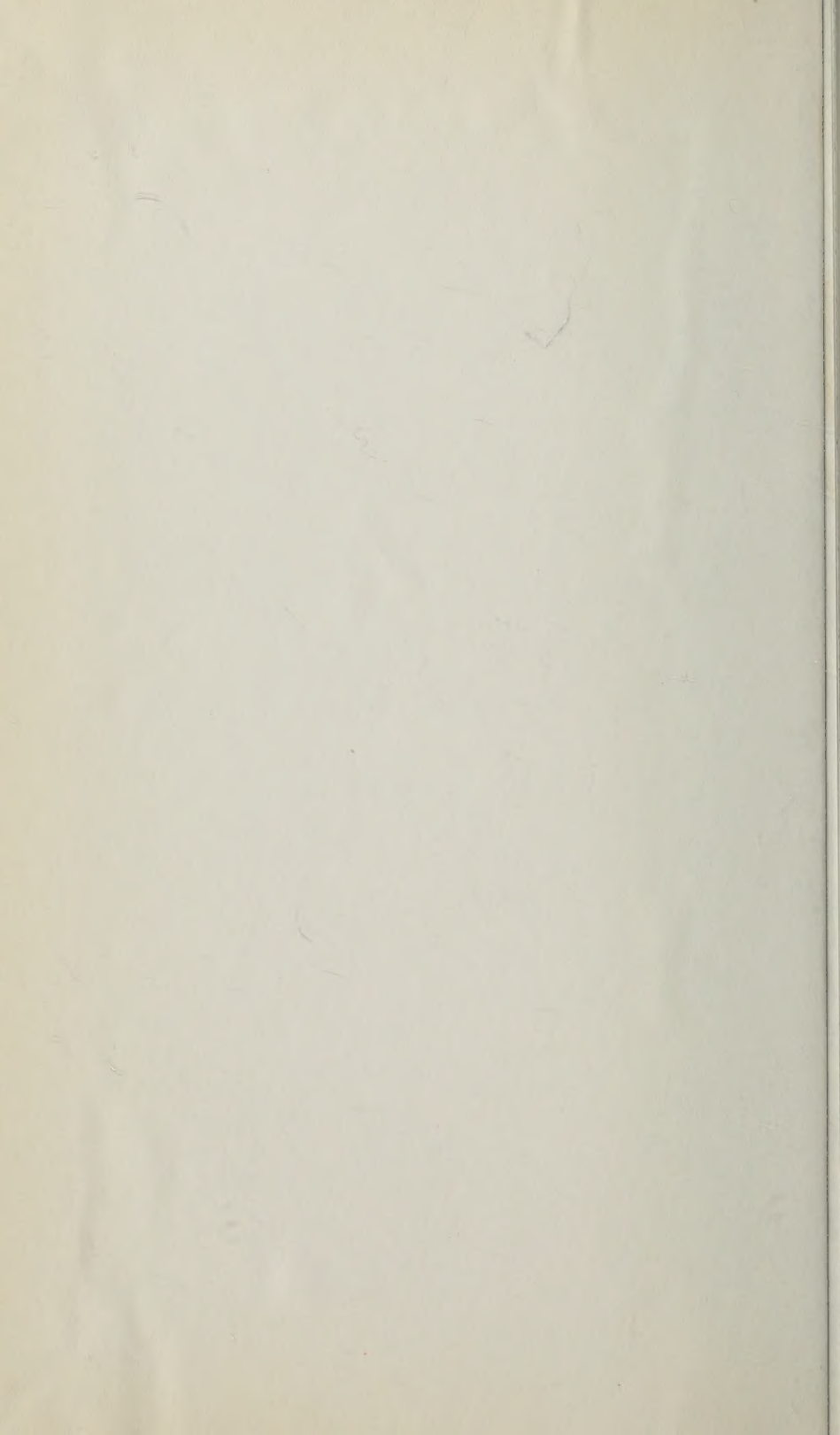


U d' / of Ottawa

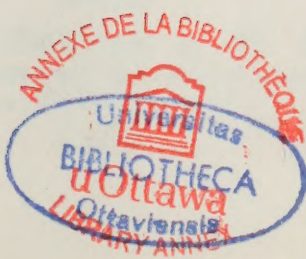


3900300060177



NOV 25 1971

Saint Joseph



1912



V.-D. ARTAUD ce  
Prêtre du diocèse d'Orléans

---

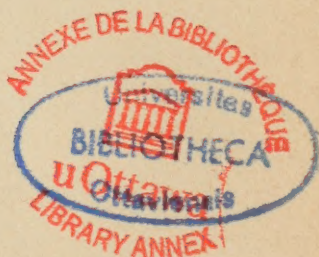
# Saint Joseph

Filius accrescens  
Le Juste  
L'Homme de foi  
Les Souffrances de Joseph  
Le Mariage de saint Joseph  
Le Foyer de Nazareth  
La Sainte Famille  
La Mort de saint Joseph  
Le Patronage de saint Joseph.

---

TROISIÈME ÉDITION

---



PARIS

Gabriel **BEAUCHESNE** et C<sup>ie</sup>, Editeurs

ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME ET BRIGUET

Rue de Rennes, 117

1911

IMPRIMATUR :

*Orléans, 30 janvier 1907*

Pour M<sup>sr</sup> l'Evêque d'Orléans empêché

*Le Vicare général délégué,*

**H. D'ALLAINES,**

*V. g.*

---

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 4 februari 1907

**H. ODELIN,**

*V. g.*

BT

690

. A 764

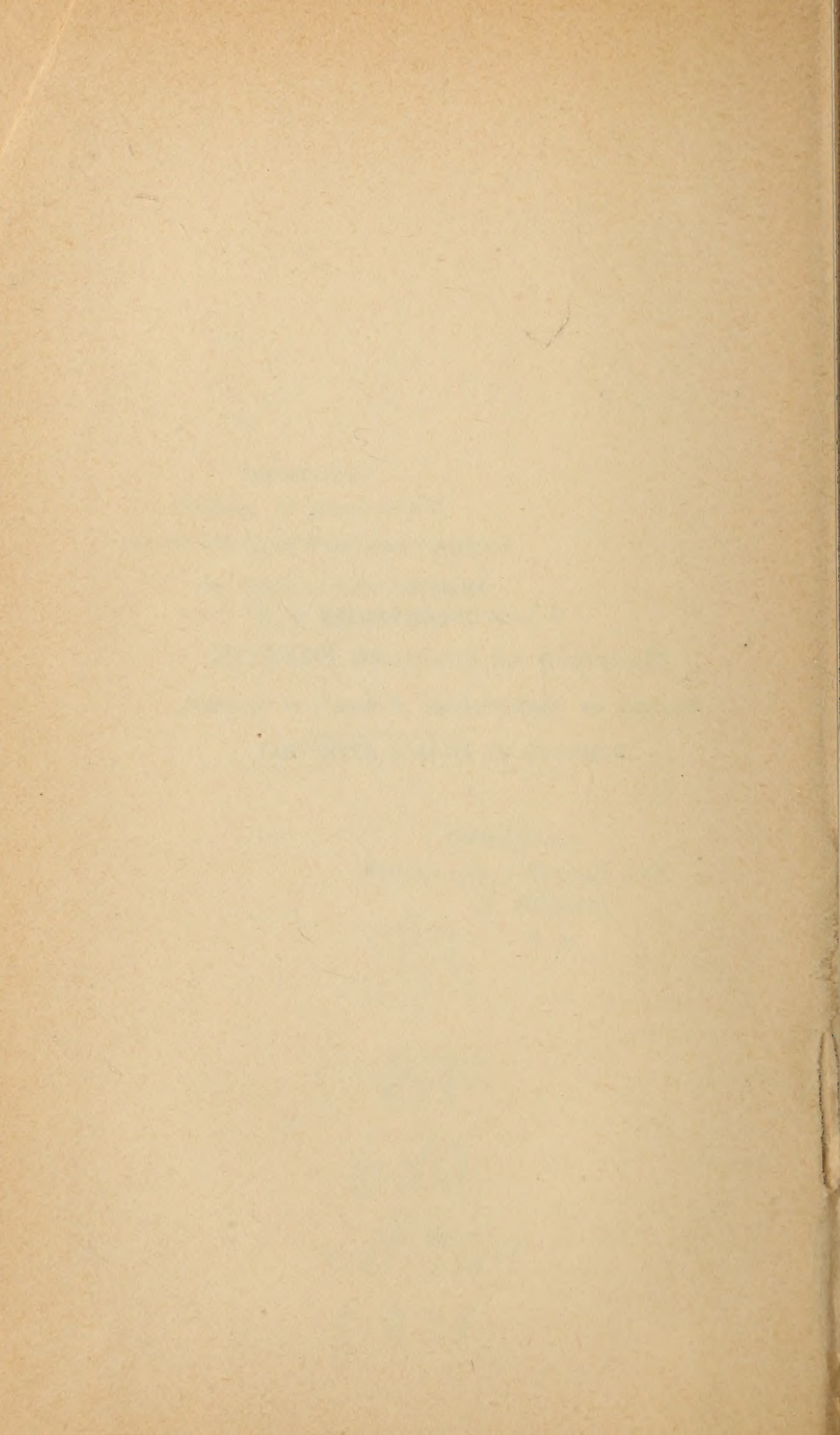
1911

A MON ONCLE VÉNÉRÉ

MONSIEUR LE CHANOINE DIFFON

*Recteur de Sainte-Anne d'Arvor, à Lorient,*

HOMMAGE DE FILIALE AFFECTION



## AVERTISSEMENT

---



*Ces neuf conférences ont été prêchées en l'église Saint-Hilaire, à Niort.*

*En les publiant aujourd'hui (1), je cède aux pressantes instances d'une intelligente et précieuse amitié qui juge ces pages capables de faire quelque bien.*

*C'est en cette intention qu'elles voient le jour.*

*S'il est besoin de justifier l'opportunité de cette publication, je citerai les lignes, que l'éminent cardinal Perraud écrivait, naguère, à la première page des Elévations à saint Joseph, du Père Largent : « Plus les temps deviennent difficiles, plus nous avons besoin de grands esprits, de grands cœurs, de grandes volontés ! Allons donc... à l'école de saint Joseph, qui fut si grand*

(1) Elles ont paru d'abord dans l'excellente Revue *l'Ami du Clergé*.

*dans son humilité, dans son désintéressement, dans son dévouement absolu à la personne de Jésus. »*

*Les temps sont plus mauvais qu'à l'époque, déjà lointaine où l'illustre évêque d'Autun conviait les fidèles à se mettre à l'école du père nourricier de Jésus : ses conseils n'ont donc rien perdu de leur actualité.*

*Jamais, au contraire, n'ont été plus urgents le recours à saint Joseph, l'étude de sa vie toute de dévouement, et l'imitation de ses héroïques vertus.*

Le 23 janvier 1907.

*En la fête des Fiançailles de Marie et de Joseph.*

---

# SAINT JOSEPH

---

---

## FILIUS ACCRESCENS

---

MES FRÈRES,

Le patriarche Jacob, sentant qu'il allait mourir, appela ses enfants près de sa couche : il voulait les bénir une dernière fois, leur donner ses instructions suprêmes, et leur annoncer l'avenir qu'il entrevoyait dans une lumière prophétique. Tour à tour il les nomma ; et, à mesure que leurs noms passaient sur ses lèvres, il leur dévoilait le secret des futures destinées de leur race.

Lorsqu'il fut arrivé à Joseph, Joseph le fils de son amour, une flamme d'enthousiasme ranima son vieux cœur, et, au souvenir des surprenantes élévations du libérateur de l'Égypte, il s'écria plein d'allégresse : « Mon fils Joseph grandit, mon fils Joseph va toujours croissant, *Filius accrescens Joseph, filius accrescens* » (1).

(1) *Gen.* XLIX, 29.

Ces paroles du patriarche mourant, l'Eglise les applique à un autre Joseph, fils d'un autre Jacob, à l'humble charpentier de Nazareth, auquel votre belle paroisse rend, chaque année, de solennels hommages.

A l'exemple de l'Eglise, empruntons les paroles de Jacob pour acclamer le virginal époux de Marie, et, en cette première soirée, chantons *les progrès* de Joseph. Nous essaierons, en terminant, de rechercher *les raisons providentielles* de ces progrès.

## I

Le mot progrès signifie étymologiquement marche en avant; c'est un mouvement ascensionnel vers ce qui est mieux, plus parfait, plus grand, plus élevé; c'est une montée, et, en même temps, une dilatation, un accroissement, un agrandissement.

Dès lors, mes Frères, n'y a-t-il pas lieu de vous étonner que j'assemble ces deux mots : Joseph et progrès ?

Que le fils du vieux patriarche Jacob fût un homme de progrès, nul ne le conteste. Père encore à seize ans, puis esclave et prisonnier, bientôt il prend son essor qui l'emporte jusque sur les marches du trône de la riche et savante

Egypte. Parti de rien, il ne cesse de s'élever, il devient le chef d'une grande nation, le sauveur de tout un peuple.

Oui, celui-là grandit, celui-là eut des accroissements merveilleux. Mais l'ouvrier de Nazareth ? Est-ce qu'il n'est pas la contradiction même du progrès ? Satisfait de sa modeste condition, il n'a pas cherché à en sortir, ni songé à l'améliorer ; sa vie est restée humble, et pauvre sa maison ; sa fin est mystérieuse comme ses commencements. Assurément, de la gloire de ses ancêtres il aurait pu recevoir quelque splendeur ; mais cette splendeur n'eût été encore qu'un déclin ; et, d'ailleurs, Dieu a si bien pris soin d'en affaiblir graduellement l'éclat, que le dernier descendant de la famille royale de David, tombé dans la pauvreté, est réduit, pour vivre, à travailler de ses mains, en sorte que l'illustration antique ne fait qu'accentuer l'obscurité présente.

Le premier Joseph n'a cessé de monter et de grandir ; le second, semble-t-il, n'a fait que descendre et diminuer. Cependant, mes Frères, c'est à celui-ci surtout que s'appliquent les paroles de Jacob : « *Filius accrescens Joseph*, mon fils Joseph grandit, mon fils Joseph va toujours croissant. » Joseph, fils de Jacob, n'était qu'une figure ; Joseph de Nazareth est la lumineuse réalité.

Un philosophe de la fin du siècle dernier (1), dont le génie chrétien eut des intuitions prophétiques, a fait, en quelques lignes, la comparaison entre les deux Joseph, et, en deux mots, indiqué la supériorité du second sur le premier : « Tous deux furent les hommes du mystère et le rêve leur dit ses secrets : Tous deux furent instruits en rêve, tous deux devinèrent les choses cachées. Penchés sur l'abîme, leurs yeux voyaient à travers les ténèbres. Voyageurs nocturnes, ils découvraient leur route à travers les mystères de l'ombre. *Le premier Joseph vit le soleil et la lune prosternés devant lui. Le second Joseph commanda à Marie et à Jésus ; Marie et Jésus obéissaient* ».

Aucun homme eut-il jamais semblable dignité et connut-il de telles ascensions ? Qu'importe que le diadème de ses ancêtres ne couronne pas sa tête ! qu'importe que ses mains se durcissent à manier les rudes instruments de son labeur, et qu'il mange un pain gagné à la sueur de son front ! Dieu a usé de ce pauvre ouvrier, il le sort de la boue, il l'élève au-dessus des rois, il lui confie des fonctions si augustes que le langage humain se sent impuissant à en exprimer toute la haute et ineffable et incommensurable grandeur. Il est l'époux de

1) Ernest Hello.

Marie, et Marie lui obéit ; il est le gardien de Jésus, et Jésus lui obéit. Il est le représentant, le fondé de pouvoirs du Père céleste, qui lui délègue son titre avec une telle plénitude que le Verbe incarné est appelé le fils de Joseph, non seulement par le peuple, mais par la Vierge elle-même ; il est comme l'ombre qui plane sur Marie pour voiler les mystérieuses et ineffables opérations du Saint-Esprit, dont il devient ainsi le coopérateur ! *Filius accrescens Joseph, filius accrescens.*

Est-il besoin d'ajouter, mes Frères, qu'à ces progrès en dignités correspondaient des progrès en vertus ? « C'est une règle générale, dit saint Bernardin de Sienne, que quand Dieu, dans sa bonté, appelle une de ses créatures raisonnables à quelque service de choix ou à quelque dignité éminente, il donne à cet être privilégié toutes les grâces qui lui sont nécessaires pour remplir sa mission (1). » Or les fonctions de Joseph étaient uniques : uniques, par conséquent, furent non seulement les grâces qu'il reçut, mais les vertus qu'il dut pratiquer avec une perfection toujours grandissante pour être à la hauteur de sa mission d'époux de Marie et de père nourricier de Jésus.

(1) *Serm. I de S. Joseph.* (Brev. Rom.),

Quelques images tirées de l'Écriture nous aideront à comprendre ces progrès de Joseph dans la vertu.

L'Esprit-Saint compare le juste à un arbre planté sur le bord des eaux. *Erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum* (1) : il monte, il se développe, il étend ses rameaux, il se couvre de feuilles, il se couronne de fleurs, il offre, quand le moment est venu, des fruits savoureux, *fructum suum dabit in tempore suo*. Ces eaux vives qui gardent à l'arbre un feuillage toujours vert et une force sans cesse renouvelée, *folium ejus non defluet*, ce sont les grâces que le juste puise dans son union avec Dieu, et qui lui communiquent une vigueur d'autant plus grande et féconde que cette union est plus constante et plus intime. Or, mes Frères, nul, à part Marie, ne fut placé, autant que Joseph, près de Jésus, Tous les jours, pendant de longues années, Joseph vécut en la compagnie du Verbe incarné et contempla son adorable beauté. Il vit son divin sourire et recueillit ses larmes d'enfant ; il le porta entre ses bras, il reçut ses caresses, il entendit les paroles qui tombaient de ses lèvres, il guida ses travaux d'adolescent, il fut le témoin charmé de ses

(1) *Psalm. I. 3-4.*

abaissements, de ses perfections, de son amour infini, il mourut entre ses bras. Avec quelle vigueur croissante se développèrent donc les vertus de Joseph, avec quelle richesse elles s'épanouirent si près de la source de la grâce ! Admirez, mes Frères, la radieuse floraison : cette foi inébranlable, cette incomparable pureté, ce détachement universel et absolu, cet abandon à la divine Providence qui le rend capable de tous les héroïsmes, et, par dessus tout, peut-être, cette humilité si profonde, qu'enveloppé dans son ombre, Joseph y est comme absorbé, perdu, et, pour ainsi dire invisible.

Le juste est encore comparé dans l'Écriture à l'aigle aux ailes puissantes, qui monte sans effort, dans les airs, à des hauteurs où notre œil ne peut plus l'apercevoir : « Ceux qui espèrent au Seigneur... prendront des ailes comme l'aigle, ils courront sans se fatiguer et ils marcheront sans se lasser » (1). Bossuet n'était que l'écho de cette parole d'Isaïe quand il s'écriait, en commençant à parler de l'amour qu'avait pour Jésus la séraphique Thérèse : « Voyez, mes Frères, le vol de cette âme que l'amour de Dieu a blessée » (2).

(1) *Is.* XL. 31.

(2) *Panegyrique de sainte Thérèse. Exorde.*

Si l'âme qui a reçu la blessure de la divine charité s'élève ainsi, portée par de mystérieuses ailes, vers les sommets de la perfection, quel dut être l'élan du vol de l'âme de Joseph non pas seulement blessée, mais embrasée, consumée, dévorée par l'amour de Jésus ! Oui, dévorée par l'amour de Jésus ! Si, en effet, une rapide conversation, le long d'un chemin, avec le divin Maître, suffit pour rendre brûlant le cœur des deux disciples d'Emmaüs hésitants et découragés (1), comment, au contact habituel et familier du cœur de Jésus, le cœur de Joseph eût-il pu ne pas être un foyer dont la flamme devenait chaque jour plus ardente et plus active ?

*Filius accrescens Joseph* : à mesure qu'il grandissait en dignités, Joseph grandissait en grâces ; à ses progrès en puissance correspondaient des progrès en vertus.

La gloire terrestre de Joseph porte elle-même ce caractère de progrès.

D'habitude, Dieu se plaît à manifester très vite la gloire de ses saints ; il est comme pressé de montrer au monde ces chefs-d'œuvre de sa grâce ; il fait fleurir le miracle sur leur tombeau ; il y attire les foules. Parfois même,

(1) *Luc*, XXIV, 32.

Dieu se hâte davantage, et, sans délai, éclate la gloire de ses serviteurs. Lorsque le mendiant Benoît Labre, exténué de privations, mourut dans une demeure ignorée de Rome, aussitôt, sans s'être concertés, comme poussés par une impulsion irrésistible et mus par une inspiration divine, des enfants se mirent à parcourir les rues en criant : « Le saint est mort ! le saint est mort ! » Et ce rebut de l'humanité, devenu soudain l'objet de l'attention publique et de la vénération universelle, eut des funérailles plus magnifiques que celles d'un roi.

Pour saint Joseph, il en va autrement.

Ce rôle effacé, qu'il a dans l'Évangile, représente exactement la place qu'il occupe, pendant des siècles, dans la vénération des fidèles. On ne lui rend pas d'honneurs personnels ; sa figure reste dans l'ombre et ne reçoit de lumière que quand tombe sur elle un des rayons qui émanent de Jésus et de Marie.

Quelques âmes plus délicates sont attirées par ses charmes ; quelques Pères de l'Église célèbrent ses louanges : saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, saint Bernard.... Ce n'est pas la nuit complète, mais, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, ce n'est qu'une aube qui blanchit à peine les lointains horizons. A partir de ce moment, peu à peu, lentement, victorieusement, comme le soleil qui se dégage des

brouillards du matin, la gloire du patriarche se lève et ne cesse de grandir. Thérèse d'Avila constitue saint Joseph le patron des monastères qu'elle construit; Urbain VIII rend sa fête obligatoire pour toute l'Eglise; son nom est invoqué aux litanies des saints; en son incomparable langage, Bossuet chante ses vertus, et lui élève un monument dont la splendeur ne sera jamais égalée.

Mais c'est à l'époque contemporaine que la gloire de Joseph resplendit de tout son éclat. Partout des temples s'élèvent en son honneur; dans chaque église un peu importante un autel lui est spécialement consacré; ailleurs, son image, du moins, est exposée à une place d'honneur; des livres innombrables racontent ses vertus et redisent les faveurs dues à son intercession; les fidèles se pressent, de plus en plus nombreux, autour de ses statues et l'implorent avec une touchante confiance; sa fête est attendue, préparée, aimée. Elle semble emprunter au printemps qui naît, tous ses charmes; aux premières fleurs qui s'ouvrent, tous leurs sourires; aux premiers soleils, toute leur bienfaisante douceur; elle jette, au milieu des austérités du carême qui s'achève, une note d'allégresse, prélude des prochains *alleluias*.

Cet accroissement merveilleux de la dévotion à saint Joseph, l'Eglise l'approuve; elle encou-

rage l'empressement des fidèles : elle a élevé la fête du glorieux patriarche au rang des fêtes les plus solennelles de la liturgie. Bien plus, elle en a institué une seconde, moins solennelle, mais, si j'osais dire, plus touchante, la fête du *Patronage de saint Joseph*. Elle semble nous dire : « Allez à Joseph : le père nourricier de Jésus est aussi votre patron et votre père, puisque vous êtes, par le baptême, les frères de Jésus. Allez à Joseph : en sa qualité de chef de la Sainte Famille, il est — au-dessous de Marie, mais près d'elle et avec elle — le dépositaire et le dispensateur des grâces, comme Joseph, le ministre du Pharaon, était le dépositaire et le dispensateur du blé qui devait sauver de la famine l'Égypte et les pays voisins ».

Enfin, le 8 décembre 1870, Pie IX ajoutait à la couronne de Joseph un fleuron nouveau, il le proclamait le *Patron de l'Église universelle*.

Vous le voyez, mes Frères, contrairement à toutes les apparences, le Joseph de l'Évangile, de même que le Joseph de l'Ancien Testament, n'a cessé de grandir et de monter. Il a eu des accroissements plus magnifiques que le premier Joseph ; il a atteint des sommets que le sauveur de l'Égypte n'a jamais connus ; il a réalisé dans toute son ampleur la parole du vieux Jacob : *Filius accrescens Joseph, filius accrescens*.

## II

Essayons maintenant, mes Frères, de scruter respectueusement les desseins de Dieu et de découvrir les raisons providentielles de ces étapes progressives, de ces ascensions ininterrompues de saint Joseph.

Et d'abord, pourquoi ces progrès dans la dévotion à saint Joseph ? Pourquoi Dieu a-t-il permis que la gloire de saint Joseph restât pendant si longtemps comme perdue dans une nuit obscure ?

A cette question, les Bollandistes répondent : « Il paraissait dangereux de prêcher beaucoup saint Joseph à des nations encore ignorantes des mystères de la foi ; on eût pu ébranler par là leur croyance à la virginale maternité de Marie. D'ailleurs, Joseph, mort avant la promulgation de la loi de grâce, semblait appartenir à l'Ancien Testament : mieux valait alors offrir, comme un encouragement aux fidèles persécutés, le culte des martyrs immolés pour l'Évangile (1) ».

(1) *Acta S. S. de Sancto Joseph*. Cité par le P. Largent, *Élévations à saint Joseph*.

Cette explication si juste ne me semble pas complète et ne saurait pleinement me satisfaire. Au surplus, elle n'a de valeur que pour les premiers temps du christianisme, alors que sévissait la persécution, — alors surtout que les âmes n'avaient pu encore acquérir cette exquisite délicatesse qui ne s'épanouit, en effet, que dans une atmosphère tout à fait chrétienne, après une lente germination, sous l'influence des conseils évangéliques compris, aimés, et pratiqués. Elle ne saurait convenir à tous ces siècles où la foi était éclairée, intelligente de tous les mystères, féconde en œuvres, génératrice de tous les renoncements et de tous les héroïsmes. Or, mes Frères, je vous l'ai dit, ce n'est qu'au XVI<sup>e</sup> siècle que la gloire de saint Joseph sort définitivement des nuages qui l'enténébraient, et ce n'est qu'à notre époque qu'elle brille de tout son éclat.

Pourquoi donc, encore une fois, après cette longue obscurité, la splendeur actuelle ?

Dieu, qui fait mûrir les fruits en temps opportun, a retardé, il me semble, l'heure de la glorification terrestre de Joseph, parce qu'il voulait présenter, dans une lumière d'autant plus vive qu'elle succéderait à l'ombre, cette belle et douce figure, au moment où le monde

en aurait le plus besoin. Ce moment arrivé, Dieu a montré Joseph en pleine gloire, comme le modèle qui convient et qui est nécessaire à notre société contemporaine.

Notre siècle est le siècle de la démocratie. Les masses profondes du peuple s'agitent, aspirant à une existence plus douce, à une situation plus haute et plus aisée, à une liberté plus grande, à une répartition plus équitable du travail et des charges, à un respect plus complet de la personne humaine. C'est la loi du progrès, c'est le développement normal des doctrines de l'Évangile, c'est bien. C'est bien ; mais à la condition que la sagesse préside à ces revendications, que les règles de la justice ne soient pas violées, que les droits d'autrui ne soient pas lésés, que les bases de la société restent intactes, que les réclamations soient paisibles, et les conquêtes pacifiques.

La glorification du charpentier de Nazareth est la glorification de l'ouvrier.

Mais, en même temps, saint Joseph, l'artisan tranquille dans son travail prolongé sans trêve, sans envie, sans plainte jusqu'à son dernier jour, apparaît comme le modérateur et le régulateur des aspirations de la démocratie. Si, en effet, les continuels progrès de Joseph font entendre à l'ouvrier l'*ascendē superius* évangélique, et l'in-

vitent à ne pas s'arrêter dans sa marche ascendante vers plus de bien-être, vers plus de dignité, vers plus de justice, l'exemple de toute sa vie enseigne aussi que la dignité est compatible avec la médiocrité du rang social, que la vraie grandeur se concilie avec le travail austère, monotone, fatigant, et que le bonheur ne consiste ni dans l'élévation, ni dans la richesse, ni dans la jouissance, mais dans la modération des désirs, dans l'accomplissement du devoir, dans la paix de l'âme, dans l'espérance des récompenses éternelles, juste et surabondante compensation des misères de cette vie chrétiennement supportées.

Notre siècle, plus encore que celui qui vient de finir, est un siècle d'activité qu'on peut, à bon droit, appeler dévorante. Les savants, par leurs admirables découvertes, ont transformé le monde : en perfectionnant les moyens de transport rapide, ils ont, pour ainsi dire, supprimé les distances, rapproché les extrémités de la terre et ouvert au commerce d'innombrables débouchés ; par l'invention de machines nouvelles, ils ont lancé l'industrie dans des voies inexplorées, multiplié la production, rendu le travail plus fécond, développé les énergies. Malheur à l'être inactif ! Il est destiné à la ruine, et, en attendant, voué à un mépris

bien justifié, car, inutile à ses semblables, il se met hors de l'ordre providentiel et contrarie les plans divins : « Dieu, lisons-nous dans cette page de l'Écriture qui raconte la création, Dieu a placé l'homme sur la terre pour travailler, *ut operaretur.* »

Toutefois, si cette activité est légitime et bonne, elle peut devenir dangereuse, et elle l'est véritablement, quand elle attache tellement l'homme à la terre qu'il s'y installe comme s'il devait y demeurer toujours, quand il se laisse si totalement emporter par le tourbillon des affaires, qu'il ne sait plus se recueillir, qu'il n'a plus souci de sa perfection, ni de sa destinée éternelle, qu'il oublie la parole du Maître : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme. »

En face de cette activité excessive et désastreuse, Joseph est le type de la vie recueillie, de la vie orientée vers Jésus, consacrée à Jésus, toute. A Bethléem, les anges chantent la naissance du Fils de Dieu : Joseph se recueille. Les mages arrivent des extrémités de l'Orient, ils offrent à Jésus de riches présents : Joseph n'est pas ébloui, il se recueille. De lui, comme de Marie, on peut dire qu'il conserve dans son cœur toutes les paroles qu'il entend, toutes les merveilles dont il est le témoin, il les médite, il s'en nourrit. Il se recueille dans la fuite en

Egypte ; il se recueille dans l'atelier de Nazareth. La pauvreté lui fait sentir ses morsures, le travail le presse, les épreuves l'accablent, Joseph ne sort pas de son recueillement : Jésus est là, cela lui suffit, et rien ne saurait le distraire de cette contemplation. Une seule émotion traverse sa vie, mais si intense, si violente, si douloureuse, qu'elle arrache des larmes de ses yeux ! c'est quand il a perdu Jésus, au retour des fêtes de la Pâque. Il ne se donne pas de repos qu'il ne l'ait retrouvé ; puis, il rentre dans son recueillement.

Voilà bien le modèle qui nous convient, à nous fils de ce siècle enfiévré. Il nous apprend à réprimer les excès ou les égarements de notre activité ; il nous apprend qu'il n'y a qu'une peine, c'est de perdre Jésus, et que, quand on le possède, on possède, malgré le travail, malgré les peines, malgré les épreuves, la source d'une inaltérable joie.

Notre siècle est un siècle d'orgueil. Nulle époque n'en a été exempte ; mais la nôtre, plus que ses devancières, porte cette empreinte de Satan. Fier de ses conquêtes sur la nature, l'homme s'imagine volontiers qu'il en est le maître : « L'homme sait et il fait : il est dieu » (1).

(1) Hanotaux, *Histoire de la France contemporaine*, T. II, p. 615.

Oh! que l'exemple de saint Joseph est nécessaire à notre génération ! Joseph est la contradiction même de l'orgueil, il a pratiqué l'humilité avec une telle perfection que cette vertu semble être son apanage et ne faire qu'un avec lui. A part les ministères que Dieu lui confie et auxquels il n'a garde de se dérober, nous ne connaissons rien de Joseph ; « sa vie, dit M<sup>sr</sup> Gay (1), est pour nous une nuit véritable, obscure comme la nuit l'est toujours ; mais, ajoute le grand évêque, comme toute nuit l'est aussi, profonde, majestueuse, et religieusement émouvante ; à tel point qu'on finit par trouver cette existence si dérobée plus grande, plus attachante que celles qui sont pour nous complètement éclairées. La teinte obscure de la superficie cache, au fond, tous les resplendissements. On s'aperçoit bientôt que plus on regarde et plus ce qu'on découvre est beau. » De l'humilité de Joseph est sortie sa gloire ; la parole de Jésus sera éternellement vraie : « Celui qui s'abaisse sera élevé » (2).

L'orgueil engendre l'indépendance. Pourquoi l'homme obéirait-il, puisqu'il est dieu ? Aussi voyons-nous les hommes de notre génération, impatientes de tout frein, secouer le joug, non

(1) *Conférences aux mères chrétiennes : Saint Joseph.*

(2) *Luc, XIV. 41.*

seulement des maîtres de la terre, mais du Maître suprême qui règne aux cieux, qui les a mis en ce monde et les y conserve. Ils ont pris pour devise : « Ni Dieu, ni maître ! » et cette parole blasphématoire, qui fait peur et pitié, quelques-uns, plus fanatiques, ordonnent de l'inscrire sur leur tombeau, comme pour protester, jusque dans l'anéantissement du sépulcre, contre la souveraine autorité de ce Dieu qui les a couchés dans la poussière et qui a jugé leur âme.

Devant cette révolte contre toute autorité, quelle consolation et quel besoin de méditer l'obéissance si simple, si complète, si prompte, si héroïque de Joseph, soit aux édits de l'empereur, soit à la parole de l'ange qui, vraiment, suivant l'expression de saint François de Sales, « le tourne et le retourne de toutes mains ! »

Nul modèle, en vérité, ne convenait mieux à notre société moderne ! Il n'est donc pas téméraire de penser qu'en réservant pour notre époque tourmentée l'épanouissement de la dévotion à saint Joseph, Dieu ait voulu donner à nos contemporains de nécessaires leçons.

Ces leçons, qui sortent de la vie de Joseph, nous sont indispensables à nous-mêmes, mes Frères ; car, s'il est vrai que la grâce de Jésus,

notre éducation chrétienne, notre sagesse personnelle nous aient tenus à l'abri de ces doctrines perverses, il ne faut pas oublier que nous vivons dans une atmosphère saturée de leur poison, et que nous avons besoin d'un antidote qui nous immunise et nous permette de rester indemnes au milieu de l'universelle contagion. Cet antidote, nous le trouverons dans les exemples et les prières de saint Joseph.

Des accroissements de Joseph en dignité et en vertu, Dieu a voulu encore dégager pour nous une leçon de progrès. Ce n'est pas seulement en Joseph, c'est en chacun de nous que doit se réaliser la parole de l'Écriture : *Filius accrescens*. Nous devons être des hommes de progrès. Le progrès est une loi divine dont l'obligation s'impose à tout homme ; mais cette obligation, plus stricte pour le chrétien, vous le comprenez, est plus rigoureuse que jamais à l'heure actuelle où nos ennemis accusent les disciples du Christ d'être des retrogrades, des amoindris, des résignés, sans ressort, sans énergie, sans valeur.

C'est le moment, chrétiens, de nous rappeler la parole de saint Paul, d'en faire notre devise, et d'y conformer notre vie : « *Crescimus in illo per omnia qui est caput Christus,*

Croissons en toutes choses dans le Christ qui est notre chef » (1).

*En toutes choses* : Entendez-vous, mes Frères ?

Chrétiens, soyez donc des hommes de progrès dans l'ordre naturel : étudiez plus que les autres, sachez plus que les autres, je veux dire plus que ceux qui ont la même situation sociale que vous ; soyez excellents en tout, *per omnia* : pères, dans la sage administration de vos biens, mères, dans la tenue de votre maison, tous deux dans le soin de vos enfants ; ouvriers, dans l'exercice de votre métier ; patrons, dans la justice et l'amour pour ceux que vous employez ; commerçants, dans la loyauté de votre négoce et dans votre entente des affaires. Quelle que soit votre vocation, croissez en toutes choses, *Crescamus per omnia*.

Croissez dans l'ordre surnaturel : Ne soyez pas de ces chrétiens qui, par leur conduite, indignent des enseignements du Christ, font blasphémer notre Maître adoré et rejeter sa vivifiante doctrine. En tout, *conduisez-vous comme les fils de la lumière* (2) ; *allez de clarté en clarté* (3), *de vertu en vertu* (4) *montez, montez toujours plus haut* (5) ; plus haut dans la science du salut, plus haut dans la justice, plus haut

(1) *Eph.* IV, 15. — (2) *Eph.*, V, 8. — (3) *Cor.*, III, 18.

(4) *Psal.*, LXXXV, 8. — (5) *Id.*, 6.

dans l'honneur, plus haut dans l'obéissance, l'humilité, la pureté, la bonté, plus haut dans l'amour. Jésus, notre chef, nous a appris qu'il ne nous est pas permis de nous arrêter dans la voie du progrès, puisqu'il nous a donné comme but, que nous ne pourrons jamais atteindre, mais vers lequel nous devons toujours tendre, la perfection même de Dieu : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (1).

En un mot, par vos exquisés qualités et par vos solides vertus, soyez, au milieu du monde, une apologie vivante de la religion de Jésus, et une preuve irréfutable de la puissance féconde de sa doctrine.

La dévotion à saint Joseph est une des plus aimées de votre magnifique paroisse. Chaque soir, joyeusement, vous vous arrachez au repos qui suit le labeur et aux douces réunions de famille, pour venir entendre célébrer les louanges de votre patron et vous recommander à sa puissante intercession.

Je ne veux pas tarder à vous en féliciter. Mais laissez-moi vous dire, dès maintenant, mes Frères, que la meilleure manière d'honorer saint Joseph et d'obtenir les grâces que vous sollicitez, c'est d'imiter les vertus dont il vous

(1) *Math.*, V, 48.

a donné l'exemple, c'est d'être comme lui des hommes de progrès, c'est de marcher en avant vers la perfection, sans hésitation, sans défaillance, et sans arrêt.

Alors, mes Frères, vous pourrez venir à Joseph avec confiance ; il accueillera vos prières, les présentera à Jésus, et ouvrira, en votre faveur, les trésors célestes dont il a la garde et la dispensation.

Ainsi soit-il.

---

## LE JUSTE

*Joseph autem... cum esset justus.*

Joseph étai' un homme juste.

(MATH. I, 19.)

MES FRÈRES,

Nous avons jeté, hier, un rapide coup d'œil sur les progrès de saint Joseph, sur le providentiel épanouissement à notre époque, et la merveilleuse adaptation de son culte aux aspirations et aux besoins de la société contemporaine. Cette vue d'ensemble était nécessaire; elle est insuffisante: elle n'a pu nous donner qu'un faible aperçu des perfections du saint patriarche. Vous n'avez pas oublié le mot si vrai de l'illustre évêque d'Anthédon: « Plus on regarde saint Joseph, et plus ce qu'on découvre est beau. » Si donc nous voulons connaître Joseph, ses fortes vertus, ses aimables qualités, son charme pénétrant. il nous faut le regarder

longuement, étudier, à la lumière de l'Évangile, chacun des traits de sa séduisante figure, pénétrer respectueusement dans le sanctuaire de cette âme privilégiée et y rechercher les mobiles qui le faisaient agir.

Cette contemplation sera pour nous une joie très douce, semblable à celle que ressent l'artiste à la vue d'un pur chef-d'œuvre duquel il ne peut détacher son regard, car il y découvre sans cesse de nouvelles beautés ; elle sera encore un profit très certain, car ce commerce quelque peu prolongé avec un tel modèle ne peut manquer d'exciter en nos âmes l'amour pratique pour une perfection si haute et pour une vertu si attirante.

Aujourd'hui, mes Frères, nous méditerons ce texte de l'Évangile : « *Joseph autem... cum esset justus*, Joseph était un homme JUSTE, » c'est-à-dire, suivant la manière de s'exprimer de l'Écriture, un SAINT.

Etablissons d'abord que *Joseph fut saint*. Nous verrons ensuite *en quoi consista la sainteté de Joseph*, et, enfin, *comment Joseph parvint à la sainteté*.

## I

Au temps où vivait saint Joseph, la religion juive était à son déclin, et les mœurs en pleine décadence.

Parmi les Israélites, les uns, soucieux avant tout de leurs intérêts temporels, entretenaient des rapports continus avec les peuples païens qui pouvaient les protéger ; à leur contact, ils s'étaient laissé envahir par les doctrines épicuriennes du plaisir et de la volupté. Ils gardaient encore quelque croyance au Dieu créateur ; mais ils lui refusaient le gouvernement du monde, et niaient l'immortalité de l'âme et la résurrection de la chair. Pour eux, point de Messie, sinon le maître qui détenait et distribuait les faveurs.

D'autres, fidèles aux antiques croyances, avaient, par excès de zèle, par étroitesse d'esprit, par haine de l'étranger, par orgueil de race, défiguré, rabaissé la religion de Jéhovah. Scrupuleux, farouches observateurs de la Loi, ils s'en tenaient à l'écorce, à la lettre qui tue, et ne savaient pas pénétrer jusqu'à l'esprit qui vivifie. Négligeant la réforme de l'âme, ils faisaient consister la perfection en de multiples observances extérieures, non moins ridicules que minutieuses et intolérables.

Ces derniers attendaient le Messie ; mais leurs espérances restaient attachées à la terre et aux joies temporelles : ils rêvaient d'un Messie riche et puissant, roi et guerrier, qui relèverait Israël de son abaissement, élargirait ses frontières, le mettrait à la tête des peuples, lui assurerait la paix, la richesse, l'abondance, une parfaite et indéfectible félicité.

Pendant quelques Juifs avaient su se préserver de ces égarements. Ils gardaient intactes les traditions de leurs pères, ils savaient interpréter l'Écriture, ils y trouvaient le vrai Messie, sauveur des âmes et libérateur de tous les peuples ; ils le découvraient derrière les images, les symboles, les figures dont étaient pleines les saintes Lettres ; ils apercevaient ses traits dans les esquisses des prophètes ; dans les sacrifices de la Loi mosaïque, ils voyaient l'ombre et l'annonce du sacrifice de l'Agneau divin ; ce Messie, ils l'adoraient, ils le suppliaient de hâter sa venue, et, par une vie sainte, ils se préparaient à le recevoir.

L'Écriture nous montre plusieurs de ces justes auprès de Jésus ; Joseph était de leur nombre, nous dit saint Mathieu : *Joseph autem, cum esset justus*, Joseph était juste.

Il n'était pas besoin, d'ailleurs, que l'Évangile se portât garant de la sainteté de Joseph. Le choix que Dieu fit de cet homme pour être le

gardien de Jésus, atteste assez à quels sommets de perfection Joseph s'était élevé.

« Combien éminentes furent les vertus du bienheureux Joseph, dit saint Bernard, on peut s'en faire une idée par le titre de père de Jésus, dont il mérita d'être honoré, encore qu'il ne portât ce nom que comme représentant du Père céleste... Combien grandes furent la fidélité et la sagesse de ce serviteur que le Seigneur constitua le nourricier de sa chair !... (1) »

Si Dieu bouleversa l'ordre du monde, accumula les miracles, fit fléchir la loi qui frappe tous les enfants d'Adam, afin de préparer à son Fils une Mère immaculée, croyez-vous, mes Frères, qu'il ait voulu prendre, comme dépositaire de ses pouvoirs et comme gardien de Jésus, un homme qui ne fût pas consommé en sainteté ?

Joseph, il est vrai, ne fut point, comme Marie, préservé de la tache originelle : son sang ne devait pas, ainsi que celui de la Vierge, couler dans les veines du Rédempteur ; mais, suivant une pieuse croyance, Dieu se hâta de l'en délivrer en le purifiant, dès avant sa naissance, de cette funeste souillure. C'est assez vous dire avec quelle généreuse ardeur il s'élança dans les voies de la perfection et à quel degré émi-

(1) Homil. 2 super *Missus est* (Brev. Romain.)

nant Joseph, gardien de Jésus, fut un homme juste, un saint.

Notre temps est-il bien différent de celui où vivait Joseph ?

Voyez, mes Frères : autour de nous, c'est bien le même oubli, quand cet oubli ne va pas jusqu'à la négation de Dieu, la même ignorance des questions religieuses, la même indifférence pour les intérêts surnaturels, la même soif de l'or, de la jouissance et des honneurs, c'est le retour au paganisme.

Et dans nos rangs, parmi ceux qui partagent notre foi, combien en est-il dont la religion est superficielle et extérieure, étroite et intolérante, vide de vraie vertu, souillée par un alliage impur avec de basses passions.

Au milieu de la perversité qui grandit, et de la corruption qui monte, à l'exemple de Joseph, soyons des justes, soyons des saints : c'est la volonté formelle de Dieu (1) ; c'est notre intérêt le plus évident, c'est notre premier devoir, c'est le but final de notre vie.

Justes, nous devons l'être, encore, parce que, comme Joseph, nous avons l'honneur d'être les gardiens de Jésus. Oui, mes Frères, nous sommes les gardiens de Jésus : nous

(1) 1 *Thess.*, IV, 3.

sommes les gardiens de son corps adorable et de son sang précieux que nous recevons dans la communion ; et vous connaissez la parole, intraduisible dans sa vigoureuse indignation, par laquelle saint Paul flétrit la conduite des chrétiens qui ne savent pas garder ce dépôt sacré, et qui, au sortir de la table sainte, prostituent au péché leurs membres devenus les membres du Christ (1). — Nous sommes les gardiens de la grâce de Jésus, qu'il nous a méritée par sa Passion, et que nous avons à défendre contre le démon ; — gardiens du nom de Jésus que nous devons sanctifier sur la terre, comme il est sanctifié dans le ciel ; — gardiens de l'esprit de Jésus, l'esprit de l'Évangile, l'esprit chrétien, esprit d'amour pour Dieu et pour les hommes, esprit de renoncement, de sacrifice, de sainteté, que nous devons maintenir et propager ; — gardiens des membres de Jésus, les chrétiens nos frères, que nous devons édifier ; — gardiens enfin de la gloire de Jésus, que nous devons faire connaître, développer, exalter : « *Eritis mihi testes*, vous serez mes témoins » ; or, mes Frères, le meilleur témoignage que nous puissions rendre au Christ, c'est le témoignage d'une vie conforme à ses préceptes et à ses conseils, le témoignage d'une vie sainte.

(1) 1 Cor., VI, 15.

Dès lors que nous sommes chrétiens, nous contractons l'obligation rigoureuse de la sainteté. Aussi l'apôtre saint Paul, s'adressant aux premiers fidèles, les appelle indifféremment chrétiens ou saints, *vocatis sanctis* (1), tellement ces deux mots ont la même signification et ne peuvent se disjoindre.

Nous devons être des saints. Apprenons de saint Joseph en quoi consiste la sainteté.

## II

On s'imagine communément, mes Frères, que les saints n'ont pas été pétris du même limon que les autres hommes : qu'ils sont des êtres hors de la nature, sans parenté, pour ainsi dire, avec notre race dont ils ne connaissent ni les faiblesses ni les besoins ; qu'ils vivent dans un monde idéal, n'ayant aucun rapport avec notre terre et ses misères ; qu'ils sont saints fatalement, dès leur naissance, voués à la sainteté comme d'autres sont voués à la pauvreté et au travail des mains ; et qu'ils n'ont qu'à se laisser aller sur cette route où Dieu les porte, à peu près à la façon d'une barque entraînée par un irrésistible courant.

(1) *Rom.*, I, 7.

Et comme, souvent, l'amour des saints pour Jésus s'est manifesté par des actes extraordinaires, héroïques ; comme Dieu se plaît, en maintes occasions, à leur déléguer sa puissance et à faire fleurir le miracle sous leurs pas, nous en concluons bien vite, trop vite, que la sainteté consiste en ces choses extraordinaires et en ces prodiges ; que Dieu ne nous appelle pas à la sainteté, que nous n'avons rien de ce qu'il faut pour être des saints, et que, d'ailleurs, nous ne sommes ni dans un milieu ni dans un état où l'on peut être un saint.

Cette erreur déplorable est réfutée par la vie de tous les saints, mais spécialement, si j'ose le dire, par la vie de Joseph.

Rien de plus humble, rien de plus ordinaire que cette vie. Ainsi que la plupart d'entre vous, mes Frères, Joseph travaille de ses mains, du matin au soir, chaque jour ; non pas, comme vous, avec l'espoir de faire quelques économies et de s'assurer, pour l'avenir, quelque sécurité, mais pour gagner péniblement son pain de la journée. Il n'y a là rien d'idéal, rien de transcendant, rien qui flatte l'imagination ; c'est le devoir dans toute son austérité.

Suivant les besoins de sa clientèle, il va d'une maison dans l'autre, subissant les caprices, les dédains peut-être, les réclamations souvent in-

justifiées de ceux qui l'emploient et que son travail consciencieux n'a pu satisfaire. Comme vous, travailleurs, il n'a qu'une nourriture grossière ; et, comme vous, lorsque le soir arrive, il sent ses membres fatigués par le labeur opiniâtre auquel il s'est livré tout le jour ; c'est la pauvreté avec tous ses déboires et toutes ses amertumes.

Telle fut la vie de Joseph. L'Évangile nous dit qu'il était ouvrier, et rien autre chose. Nous n'y lisons pas que les anges soient venus l'aider dans son travail, ni que les oiseaux du ciel lui aient apporté sa nourriture quotidienne ; aucun miracle, rien d'extraordinaire, rien d'éclatant, rien de grand suivant le monde ; tout est petit, vulgaire, ordinaire.

Cependant, mes Frères, c'est dans cette vie si simple que Joseph est devenu parfait ; c'est en tirant la scie et en poussant le rabot, puisque la tradition nous apprend qu'il était charpentier, c'est en travaillant, en accomplissant chaque jour ses devoirs d'état, qu'il s'est sanctifié.

C'est ainsi que nous nous sanctifierons nous-mêmes. « Il est certain que ce qui fait notre sanctification, c'est la volonté de Dieu ; que c'est cette volonté de Dieu qui donne le prix à tout ce que nous faisons ; que, sans cette volonté de Dieu, nos plus grandes actions ne sont rien, et

qu'avec cette volonté de Dieu, nos moindres actions ont un mérite très relevé. Je dois donc conclure que je ne serai parfait devant Dieu que par l'accomplissement de mes devoirs les plus communs » (1).

Insensés, nous rêvons peut-être je ne sais quelle sainteté suréminente, œuvre de notre seule imagination, et nous ne poursuivons pas cette perfection réelle et vraie que Dieu a mise à notre portée ; « nous nous amusons quelquefois tant à être de bons anges, disait saint François de Sales, que nous ne travaillons pas à être de bons hommes » ; nous souhaitons d'accomplir des actes extraordinaires pour témoigner à Dieu notre amour, et nous négligeons ces actions communes qui sont la vraie marque et le meilleur témoignage d'amour.

Un poète, qu'on a justement surnommé le *bard breton* (2), chante quelque part la beauté du soir et la douce odeur qui se dégage, « à l'heure où le soleil descend dans la mer », des ajoncs brûlés dans l'âtre des chaumières armoricaines :

De chaque pauvre cheminée  
Un filet blanc monte dans l'air...

(1) Bourdaloue, *Retraite spirituelle* (t. VI, p. 408).

(2) Botrel

Et cela monte droit et ferme  
Comme l'encens d'un encensoir  
Qui monterait de chaque ferme  
Vers le cœur de Dieu, chaque soir !

C'est bien cela, mes frères ; et la comparaison du poète n'est pas seulement une gracieuse image, elle est encore la juste expression de ce qui est, pour nous chrétiens, la plus consolante et la plus douce des réalités. Oui, de chacune de vos maisons, de chacun de vos ateliers, de chacune de vos mansardes, à chaque instant de chaque jour, vos œuvres, votre travail, vos souffrances, vos désirs, vos pensées, les battements de votre cœur, peuvent monter vers le ciel, plus purs, plus embaumés, plus agréables à Dieu que les fumées de l'encens.

Là est la perfection, dans ces œuvres communes, dans ce travail de chaque jour, dans ce devoir quotidien. « Ce sont ces choses simples : gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut et souffrir les maux qu'il envoie, ce sont ces communes pratiques de la vie chrétienne que Jésus-Christ louera au dernier jour. Les histoires seront abolies avec les empires, et il ne se parlera plus de tous ces faits éclatants dont elles sont pleines » (1).

(1) Bossuet, *Oraison funèbre du prince de Condé*.

D'ailleurs, mes Frères, ne nous faisons pas d'illusion : nous ne pouvons accomplir les sacrifices plus importants que Dieu, parfois, demande, que si nous sommes restés fidèles aux actions communes qui font la trame de notre vie : elles fortifient notre âme, lui attirent des grâces de choix et la rendent capable, le moment venu, des plus généreux efforts. Pensez-vous que si Joseph n'avait pas été l'homme du devoir que je vous ai montré, il eût été prêt à obéir sur l'heure, sans murmure, sans hésitation, à la parole de l'ange qui vient le réveiller en sursaut et lui ordonne de quitter sa maison à l'instant même, au milieu des ténèbres de la nuit, et de courir en hâte sur les chemins de l'exil ? « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, fuis en Egypte, et restes-y jusqu'à ce que je te le dise. » Ces grands renoncements ne s'obtiennent que des âmes façonnées aux petits renoncements de chaque jour ; ces actes héroïques ne sont possibles qu'à ceux qui y ont été préparés par mille petits actes répétés.

J'ai dit : *petits* ; je me trompe : ces actes ordinaires de la vie commune sont, en vérité, *très grands*. Ce n'est pas une petite chose de recommencer chaque matin, joyeusement, la même besogne monotone ; ce n'est pas une petite chose de rester courbé tout le jour sous

un dur labeur, — sous la loi du devoir, sous la volonté divine ! Elles ne sont pas petites ces actions communes dont la moindre demande le concours de Dieu et de l'homme : de Dieu qui fournit la vie et la force, de l'homme qui met en œuvre ses membres, son intelligence, sa volonté, sa liberté ; de Dieu qui donne sa grâce pour mériter, de l'homme qui la fait fructifier ; de Dieu qui prépare la couronne immortelle, de l'homme qui la gagne avec cette précieuse monnaie : « Je suis content de toi, serviteur bon et fidèle ; parce que tu as été fidèle en de petites choses, je t'établirai sur de grandes ; entre dans la joie de ton Maître » (1).

Toutefois, mes Frères, pour que ces actions ordinaires de notre vie deviennent saintes et méritoires, il faut qu'elles soient revêtues de certaines qualités qui les relèvent, les ennobliissent, leur donnent une valeur surnaturelle et sanctifiante.

Voyons donc comment Joseph s'est sanctifié par les actions ordinaires de sa vie, et comment, par elles, nous pourrons, ainsi que lui, atteindre la perfection.

(1) *Math.*, XXV, 21.

### III

Le secret de la sainteté de Joseph réside en un seul mot : *Il n'a vécu que pour Jésus.*

Avant l'Incarnation, je vous l'ai dit en commençant ce discours, il vivait déjà pour Jésus. Il ne savait pas encore quelle place il tiendrait dans ce mystère d'ineffable amour ; et s'il en avait été averti à l'avance, son humilité se fût effrayée de cette charge de gloire. Il ne savait même pas qu'il verrait de ses yeux le Messie promis à ses pères : il n'avait pas, en effet, été averti, comme Siméon, du moins l'Évangile ne nous en dit rien, qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Mais, comme le saint vieillard, il attendait la consolation d'Israël. Que de fois ses lèvres redirent les ardentes invocations des prophètes : « Cieux, répandez votre rosée ; nues, séparez-vous et laissez descendre le Juste ; terre, ouvre toi et germe le Sauveur ! »

Et afin de hâter, autant qu'il dépendait de lui, la descente du Rédempteur et le salut de l'humanité, Joseph se sanctifiait. Dès sa jeunesse, il s'était consacré au Seigneur et, comme Marie, il pratiquait ces belles vertus que Jésus devait apprendre au monde entier : la pureté, l'humilité,

lité, la mortification, le mépris des biens de la terre. Le Sauveur, avant de naître, faisait sentir à celui qui devait être son père adoptif, sa bienfaisante action, à la manière du soleil qui illumine et réchauffe les hauts sommets, avant de paraître sur nos plaines plongées encore dans les ténèbres et le froid.

Quand Jésus est entré dans sa maison, Joseph n'a plus d'autre souci que Jésus. C'est pour chercher un asile à Jésus naissant qu'il subit les rebuts des habitants de Bethléem ; c'est pour sauver Jésus qu'il abandonne tout ce qui lui tient au cœur ; c'est parce qu'il a perdu Jésus, qu'il pleure pendant trois longs jours ; c'est pour Jésus et avec Jésus qu'il travaille ; c'est avec Jésus qu'il prend ses repas ; près de Jésus il repose, la nuit ; près de Jésus il prie ; il vit avec Jésus ; il meurt entre les bras de Jésus.

Pour rendre nos actions méritoires, mes Frères, il faut, comme Joseph, les faire en vue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, selon la belle expression de l'Eglise, par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, en Jésus-Christ.

*En Jésus-Christ*, c'est-à-dire dans l'union avec lui par la grâce, sans laquelle toutes nos actions sont mortes et inutiles. Dans cette admirable discours qui suivit la Cène et précéda l'agonie,

le Maître a dit en termes formels et répété avec insistance la nécessité de cette union : « Demeurez-en moi, et faites que moi aussi je demeure en vous ! De même que le rameau ne peut porter de fruit par lui-même, s'il ne demeure sur la vigne, [s'il n'est nourri de sa sève], ainsi vous non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les rameaux ; celui qui demeure en moi et moi en lui porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il sèchera, et on le ramassera, et on le jettera au feu, et il brûlera... Demeurez dans mon amour » (1). Nos actions peuvent être éclatantes aux yeux du monde, et éminents les services que nous rendons à notre cité ou à notre patrie ; en face de cette activité et des succès dont elle est couronnée, nous nous admirons peut-être et nous disons au fond de notre cœur : « Je suis riche [en œuvres], je possède de grands biens, je n'ai besoin de rien. » Mais l'esprit de Dieu qui scrute les cœurs et juge sans se laisser éblouir ni par l'éclat, ni par la multiplicité des œuvres, nous répond : « Tu te crois riche, et tu ne sais pas que tu es malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu. Je te

(1) *Joan.*, XV, 4, 5, 6, 9.

conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé par le feu, afin que tu deviennes riche » (1).

Cet or, mes Frères, c'est la charité, c'est l'amour, qui est la seule monnaie que Dieu accepte pour l'acquisition de la couronne éternelle.

*Par Jésus-Christ.* L'état de grâce ne suffit pas, mes Frères, pour que nos actions soient saintes; il faut encore qu'elles soient faites avec une intention droite, car c'est l'intention qui donne à nos actes leur valeur morale. Le Sauveur a mis cette vérité en un vif relief dans une saisissante image : « Votre œil, disait Jésus, est la lampe de votre corps. Si votre œil est pur, tout votre corps sera éclairé. Mais si votre œil est mauvais, vous serez tout entier dans les ténèbres » (2). Nos actions seront donc mauvaises, si elles sont viciées par une intention mauvaise; nos actions resteront naturelles, si elles sont faites sans attention, ou, simplement, si elles procèdent de notre activité naturelle. Si nous voulons qu'elles soient surnaturelles, chrétiennes, méritoires, saintes, il faut qu'elles aient Dieu pour but; mieux encore, qu'elles soient offertes à Dieu par l'in-

(1) *Apoc.*, III, 17, 18.

(2) *Math.*, VI, 22, 23.

termédiaire de Jésus qui leur communique une valeur pour ainsi dire infinie, enrichissant la pauvreté des nôtres, jusqu'à les rendre en quelque façon divines. « Quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, écrivait saint Paul aux premiers chrétiens, agissez toujours au nom de Jésus-Christ, rendant par lui grâces à Dieu qui est notre Père » (1). A son tour, saint Pierre nous apprend que, pour être agréables à Dieu, nos sacrifices spirituels doivent lui être présentés par Jésus-Christ notre médiateur, *Offerre spirituales hostias, acceptabiles Deo per Jesum Christum* (2). Ayez donc soin, mes Frères, chaque matin, dès votre réveil, de diriger votre intention vers Dieu, de lui consacrer à l'avance, par Jésus-Christ, toutes les actions de votre journée ; renouvelez cette intention surnaturelle le plus souvent que vous le pourrez, surtout au commencement de vos principales actions ; que votre vie, en un mot, soit tellement chrétienne, qu'elle réalise pleinement le conseil que saint François de Sales nous donne en son charmant langage : « Faites comme les petits enfants qui de l'une des mains se tiennent à leur père, et de l'autre cueillent des fraises ou des mûres le long des haies. »

(1) *Coloss.*, III, 17.

(2) *1 Petr.*, II, 5.

*Avec Jésus-Christ.* Comme Joseph, ne le quittons pas. Travaillons avec Jésus ; prenons, en la compagnie de Jésus, nos repas, nos récréations, notre sommeil ; souffrons et pleurons avec Jésus ; prions avec Jésus ; vivons pour Jésus et avec Jésus.

Il ne nous a pas laissés orphelins, il ne nous a pas déshérités de sa présence, il ne nous a pas abandonnés. Jusqu'à la consommation des siècles, il est avec nous : dans l'Évangile qui nous le garde vivant, dans l'Eucharistie où il continue à nous donner l'exemple et à veiller sur nous. Contemplons-le, étudions-le, consultons-le, cherchons comment il s'est comporté dans les différentes circonstances de sa vie, afin de conformer notre conduite à la sienne.

Pénétrons jusqu'à son cœur divin, admirons les vertus dont il nous a donné l'exemple, sa douceur, son humilité, son éloignement du monde, son mépris du bien-être, son esprit de prière, son amour pour les hommes, sa religion pour son Père, et imitons ce divin modèle. « *Induimini Dominum Jesum Christum.* Revêtons-nous du Seigneur Jésus » (1). Vivons avec lui dans une intimité si grande, si complète, si étroite, que ses sentiments deviennent les

(1) *Rom.*, XIII, 14

nôtres, ses pensées nos pensés, ses désirs nos désirs, ses affections nos affections.

Alors, mes Frères, son ciel deviendra notre récompense : Je suis content de toi, serviteur bon et fidèle ; parce que tu as été fidèle en de petites choses, je t'établirai sur de grandes ; entre dans la joie de ton maître.

Ainsi soit-il.

---

## L'HOMME DE FOI

---

*Justus ex fide vivit.*

Le juste, vit de la foi  
ROM., I. 17.

MES FRÈRES,

Semblable, disions-nous, à l'arbre planté sur le bord des eaux, qui garde son feuillage toujours vert et porte des fruits abondants, Joseph, placé près de Jésus, source infinie de la grâce, sut mettre à profit cette intimité, et fit fleurir en son âme toutes les belles vertus dont nous avons commencé de respirer le suave et réconfortant parfum. Mais, de même que l'arbre a besoin de racines qui puisent dans les profondeurs du sol l'humidité bienfaisante, l'élaborent, la transforment en sève, la font éclater en bourgeons, ainsi à la sainteté il faut également un fondement, une racine : c'est la foi, que le concile de Trente appelle justement *fundamentum et radix justificationis*

« Sans la foi dit l'apôtre il est impossible de plaire à Dieu » (1), impossible de mériter ses bonnes grâces, impossible, par conséquent, de devenir un saint.

Après avoir contemplé la sainteté de Joseph j'ai cru, mes Frères, qu'il était convenable de pénétrer jusqu'à la base, jusqu'aux racines de cette sainteté, d'admirer avec vous la foi de Joseph, et de voir avec quelle perfection il a réalisé la parole que saint Paul devait plus tard écrire aux Romains : « Le juste vit de la foi, *Justus ex fide vivit.* »

Deux pensées se partageront cet entretien :  
La vie de Joseph fut *établie* sur la foi ;  
La vie de Joseph fut *gouvernée* par la foi.

## I

Il peut sembler, au premier abord, que la foi de Joseph fut sans grand mérite de sa part ; que le père nourricier de Jésus n'eut même pas à exercer cette vertu, puisqu'il vécut dans la compagnie du Verbe incarné, et que la possession exclut la foi.

Cependant, mes Frères, la foi fut nécessaire à Joseph plus qu'à personne, et elle lui fut plus

(1) *Heb.*, XI, 6.

difficile qu'à nul autre. « Le grand mystère de notre foi, dit Bossuet, c'est de croire un Dieu dans la faiblesse » (1). Or, dites-moi, qui donc plus que Joseph a vu la faiblesse de Jésus, le Dieu fait homme ? Aussi le grand évêque continue : « En l'état que l'a vu Joseph, j'ai quelque peine à comprendre comment il a cru si fidèlement... »

Cet enfant qui cherche pour naître un logis et qui est repoussé de partout, qui vient au monde dans une étable ouverte à tous les vents, qui n'a qu'une crèche garnie de paille pour reposer ses membres délicats, et de pauvres langes pour les recouvrir, est-ce bien le Messie, Dieu et roi, dont David son ancêtre chantait la gloire en ces termes magnifiques : « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils, mon fils que j'ai engendré de toute éternité. Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour ton domaine la terre toute entière jusqu'à ses plus lointaines extrémités ? (2) »

Dans cet enfant, plus pauvre que les plus pauvres, Joseph reconnut le vrai Messie promis à ses pères ; il crut, il se prosterna dans l'étable, il adora.

Écoutons encore Bossuet (3), dont le génie a

(1) 2<sup>e</sup> *Panegyrique de saint Joseph*, 1<sup>re</sup> partie.

(2) *Psalm.*, II, 7, 8.

(3) *Id.*

toutes les audaces, nous parler du départ des Mages et de la fuite en Égypte : « Mon divin Sauveur, quelle est, en cette rencontre, la conduite de votre Père céleste ? Il veut sauver les Mages qui sont venus vous adorer, et il les fait échapper par une autre voie. Je ne l'invente pas, chrétiens, je ne fais que suivre l'histoire sainte. Il veut vous sauver vous-même, et il semble qu'il ait peine à l'exécuter. Un ange vient du ciel éveiller, pour ainsi dire, Joseph en sursaut et lui dire, comme pressé par un péril imprévu : « Fuyez vite, partez cette nuit avec la mère et l'enfant, et sauvez-vous en Égypte ». Fuyez, ô quelle parole ! Encore s'il avait dit : Retirez-vous ! Mais : Fuyez pendant la nuit : ô précaution de faiblesse ! Quoi donc, le Dieu d'Israël ne se sauve qu'à la faveur des ténèbres ! Et qui le dit ? C'est un ange qui arrive soudainement à Joseph, comme un messenger effrayé : de sorte, dit un ancien, qu'il semble que tout le ciel soit alarmé, et que la terreur s'y soit répandue avant même de passer à la terre. Mais voyons la suite de cette aventure. Joseph se sauve en Égypte et le même ange revient à lui : « Retourne, dit-il, en Judée, car ceux-là sont morts qui cherchaient l'âme de l'enfant. » Eh quoi ! s'ils étaient vivants, un Dieu ne serait pas en sûreté ? ô faiblesse délaissée et

abandonnée ! Voilà l'état du divin Jésus, et, en cet état, Joseph l'adore avec la même soumission que s'il avait vu les plus grands miracles ».

Dans cet enfant qui bégaie les premiers mots du langage humain, il adore le Verbe, la Parole éternelle, celui que les Pères appelleront le Christ harmonieux, *Christus musicus*.

Dans cet enfant qu'il faut racheter par l'offrande et l'immolation de deux petites colombes, il adore celui dont le sang rachètera le monde.

Dans cet adolescent dont les doigts inhabiles s'essaient à assembler quelques pièces de bois, il reconnaît le Dieu puissant qui a créé l'univers en se jouant.

Foi sublime, mes Frères, car ces miracles, preuve de la divinité du Christ, Joseph n'en fut pas le témoin ; il ne vit pas la maladie obéir aux ordres de Jésus, ni les flots s'apaiser à son commandement ou s'affermir sous ses pas, ni les pains se multiplier entre ses mains, ni la mort rendre, à sa parole, la proie qu'elle avait saisie. Il ne vit aucune des gloires de la divinité, moins favorisé que les apôtres qui, avant d'être les témoins de l'agonie humiliée de Jésus, avaient contemplé sur le Thabor sa face transfigurée. Il ne vit que les faiblesses de l'Homme-Dieu. Cependant il crut en lui, sans défaillance, d'une foi ferme, invincible, héroïque.

Quel admirable modèle !

Comme Joseph, *gardons notre foi*, intacte et robuste. Nous n'avons pas eu, comme lui, de mérite à croire. La foi reçue au baptême s'est développée sans effort dans notre âme, sous l'influence du milieu chrétien où Dieu a placé notre berceau. Le *Credo* que nos lèvres enfantines balbutiaient sur les genoux de nos mères, avait été chanté par cinquante générations croyantes qui s'étaient prosternées devant le Christ, et avaient mis à ses pieds leur génie, leurs richesses, leurs travaux, leur sang : cette foi séculaire, héritage sacré, s'était infiltrée jusque dans nos veines. Et quand nous avons grandi, nous avons eu, vivante devant nos yeux, la preuve de la divinité du Christ : dans l'Évangile, qui nous raconte sa vie et ses miracles ; dans l'Église, dont l'établissement, la diffusion, la vitalité, l'expansion, les bienfaits, la sainteté sont un miracle toujours permanent, toujours visible, et de plus en plus saisissant.

Cependant, mes Frères, nous portons ce trésor, dit l'apôtre, dans des vases fragiles, et nous vivons à une époque tourmentée où, plus que jamais, il faut lutter pour garder sa foi. Jésus, comme aux jours sombres de l'exil ou de la passion, ne laisse voir que sa faiblesse, il est encore poursuivi partout, on le cherche pour le mettre à mort. L'Église, ainsi que la

barque des apôtres sur le lac de Génésareth, est le jouet des flots de l'impiété et de la haine qui paraissent devoir la submerger ; et Jésus semble dormir, comme il dormait au milieu de la tempête, comme il dormait, impuissant, entre les bras de Joseph qui l'emportait sur la terre d'Egypte.

Devant ces apparentes faiblesses, si les chrétiens à la foi vacillante tremblent et se scandalisent, nous, mes Frères, soyons des vaillants, ayons la foi indestructible de Joseph, et disons avec saint Paul : « *Non erubesco evangelium* (1), je ne rougis pas de l'Évangile, ni de la crèche, ni de l'atelier, ni de la croix, ni des infirmités de Jésus ; je ne me trouble pas des défaites momentanées de l'Église. Je crois d'une foi d'autant plus ferme que je connais les mystérieuses harmonies et les providentielles convenances de ces abaissements ; que je sais, par une expérience vingt fois séculaire, que ces défaites sont toujours suivies de victoires, et ces morts de réveils et de résurrections qui étonnent le monde. »

Toutefois, mes Frères, tenons-nous sur nos gardes, et, comme Joseph, *préservons notre foi*. Nous avons vu, hier, comment, parmi les

(1) *Rom.*, I, 16.

aberrations de ses contemporains, il avait conservé la vraie notion du Messie, en se tenant à l'écart aussi bien des sceptiques et voluptueux Saducéens que des Phariséens mesquins et terrestres. A son exemple, fuyons la société de ceux qui ne partagent pas nos croyances. On a vu des saints faire de longs détours pour éviter de traverser une contrée infectée par l'hérésie, comme si, pour eux, le sol lui-même était contaminé par l'erreur de ceux qui y habitaient. Pieuse délicatesse de cœurs dévoués, qui ne pouvaient supporter de vivre, même en passant, sur une terre où le Christ, leur amour, ne régnait pas ! Saintes terreurs, qui nous indiquent jusqu'à quel point il faut savoir, au besoin, pousser les précautions, pour garantir et garder cette lumière surnaturelle de la foi.

Avec autant de soin que les sociétés perverses, nous devons, pour préserver notre foi, éviter les lectures impies et mauvaises. J'ai lu quelque part que le philosophe Balmès, quand il était obligé, par devoir d'état, de lire quelques-uns de ces ouvrages, pour les réfuter ensuite dans ses savants écrits, se plongeait aussitôt dans la lecture de la Bible, ou de l'Imitation, ou de quelque autre auteur spirituel, qui lui servait de contre-poison. Et vous, mes Frères, qui n'avez ni la foi éclairée, ni le génie de Balmès, ni les mêmes raisons que lui d'ouvrir

des publications malsaines, vous croyez pouvoir vous permettre de lire ces livres et ces journaux dans lesquels est attaqué tout ce que nous aimons, respectons, et adorons ; et vous prétendez que votre foi reste intacte. Erreur ! Sans doute, vous serez d'abord indignés ; puis vous sourirez : c'est que, déjà le mal ne vous révolte plus et qu'il a trouvé en vous des complicités ; cependant le poison continue son œuvre, il s'insinue peu à peu, il pénètre jusqu'aux moëlles de votre âme : la foi s'obscurcit en vous, bientôt elle sera éteinte, morte ! Disciples du Christ, si vous avez jusqu'ici fait un accueil trop facile à ces publications malsaines, désormais, proscrivez-les impitoyablement de votre demeure : c'est là un devoir avec lequel il ne vous est pas permis de transiger.

Ce n'est pas assez, mes Frères, de garder et de préserver votre foi ; il faut encore, comme Joseph, *la développer*. Quand un arbre est bien à l'abri, il importe peu qu'il soit solidement fixé au sol, pourvu qu'il y puise la sève dont il a besoin ; mais sur les rivages de l'Océan, exposé à tous les ouragans, il faut qu'il plonge ses racines profondément en terre, afin qu'il ne soit pas emporté par la violence des vents déchaînés. Ainsi en est-il de notre foi. Or, vous savez si la tempête sévit !

Je vous disais, dans notre première instruction, comment, au contact de Jésus, se développèrent toutes les vertus de Joseph ; sa foi suivit cette loi de progrès et d'accroissement. Elle devenait de plus en plus vive, à mesure qu'il pénétrait mieux les vues de la Providence, qu'il saisissait mieux les raisons des anéantissements du Verbe incarné. Plus il le contemplait, plus il comprenait que Jésus s'était réduit par amour à l'impuissance, qu'il s'était humilié pour guérir notre orgueil, fait petit pour capter notre cœur ; et ce cri de foi s'échappait, chaque jour plus ardent, sinon de ses lèvres, du moins de son âme ravie : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant... Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! »

Si vous voulez résister à la tempête d'impiété qui fait rage autour de nous, il faut développer votre foi ; il faut qu'elle soit profonde et éclairée, pour qu'elle reste indéracinable. Or, vous obtiendrez ce résultat par deux moyens : la prière et l'étude. La prière, d'abord, parce que la foi est un don de Dieu. Redites donc souvent à Jésus la supplication des apôtres : « *Domine, adauge nobis fidem*, Seigneur, augmentez notre foi (1) ! » ou encore, celle qu'adressait au Sauveur, descendant du Thabor, le père du

(1) *Luc.*, XVII, 5.

malheureux jeune homme tourmenté par le démon : « *Credo Domine, adjuva incredulitatem meam*, Seigneur, j'ai la foi, mais elle n'est pas assez vive, venez à mon aide, augmentez-la en moi (1). »

A la prière joignez l'étude : étude suivie, sérieuse, persévérante, dans la mesure où vos occupations vous en laissent le temps. Sans des connaissances religieuses solides, vous ne serez capables ni de vous donner à vous-mêmes les raisons de votre croyance, ni de réfuter soit pour vous, soit pour les autres, les objections qu'on rencontre aujourd'hui partout, ni même, sachez-le, de faire de vrais progrès dans la vertu.

Mais, entre tous, il est un livre que vous devez lire et relire, et vous assimiler : l'Évangile. C'est là que, comme Joseph, vous vivrez dans l'intimité de Jésus, que vous le contemplerez comme il le contemplant à Nazareth, que vous le connaîtrez, que vous comprendrez sa beauté, sa bonté, son amour, que vous vous pénétrerez de son esprit.

Là aussi, mes Frères en voyant, à chacune des pages du saint Livre, quelle ardeur de foi Jésus exigeait toujours des âmes qui s'approchaient de lui et lui demandaient des miracles,

(1) *Marc.*, IX, 23.

vous apprendrez que vous devez être avant tout des hommes de foi, que votre vie doit être non seulement solidement établie sur une foi ferme, mais encore, comme celle de Joseph, gouvernée par la foi.

## II

Un musée d'Allemagne possède un magnifique tableau qui représente, dans l'épisode de la fuite en Egypte, le passage du Nil par la Sainte Famille. Aucun cadre à cette scène, aucun vain ornement; pas même une vague esquisse de ces merveilleux paysages qui, à certains endroits, font au fleuve sacré une ceinture enchanteresse. L'intérêt reste ainsi concentré sur les personnages qui retiennent toute l'attention. Sur l'avant de la nef, un robuste marinier, tout entier à son habituelle besogne, pousse la barque, que guide un ange, avec la belle tranquillité d'un esprit céleste. Nul des saints voyageurs ne le voit; et l'artiste l'a placé à l'arrière de l'esquif, comme le symbole de la Providence veillant amoureusement sur la marche des exilés. Marie, paisible et souriante, porte Jésus. Joseph, jeune et fort, suivant les données de la tradition chrétienne des premiers siècles, regarde le ciel et semble l'interroger.

Cette attitude n'est pas une fantaisie de l'ar-

**GABRIEL BEAUCHESNE**

Éditeur, Rue de Rennes, 117

PARIS (6<sup>e</sup>)

---

**REVUE APOLOGÉTIQUE**

*Doctrines et Faits Religieux*

sous la direction de S. G. Mgr  
ALFRED BAUDRILLART, de l'Académie  
Française, Recteur de l'Institut  
Catholique de Paris, de M. J.  
VERDIER, Supérieur du Séminaire  
de l'Institut Catholique de Paris,  
de M. J. V. BAINVEL, doyen de la  
Faculté de Théologie à l'Institut  
Catholique de Paris.

*Secrétaire de Rédaction :*

M. JEAN PRESOIR, Directeur au  
Séminaire de l'Institut Catholique  
de Paris.

C'est la Revue de tout Catho-  
lique soucieux de mieux connaître  
et par conséquent de mieux dé-  
fendre l'Eglise.

**ELLE EXPOSE**

**ELLE ÉCLAIRE**

**ELLE ENTRAÎNE**

---

L'abonnement est de un an; il part des  
1<sup>er</sup> Octobre, 1<sup>er</sup> Janvier, 1<sup>er</sup> Avril,  
1<sup>er</sup> Juillet de chaque année.

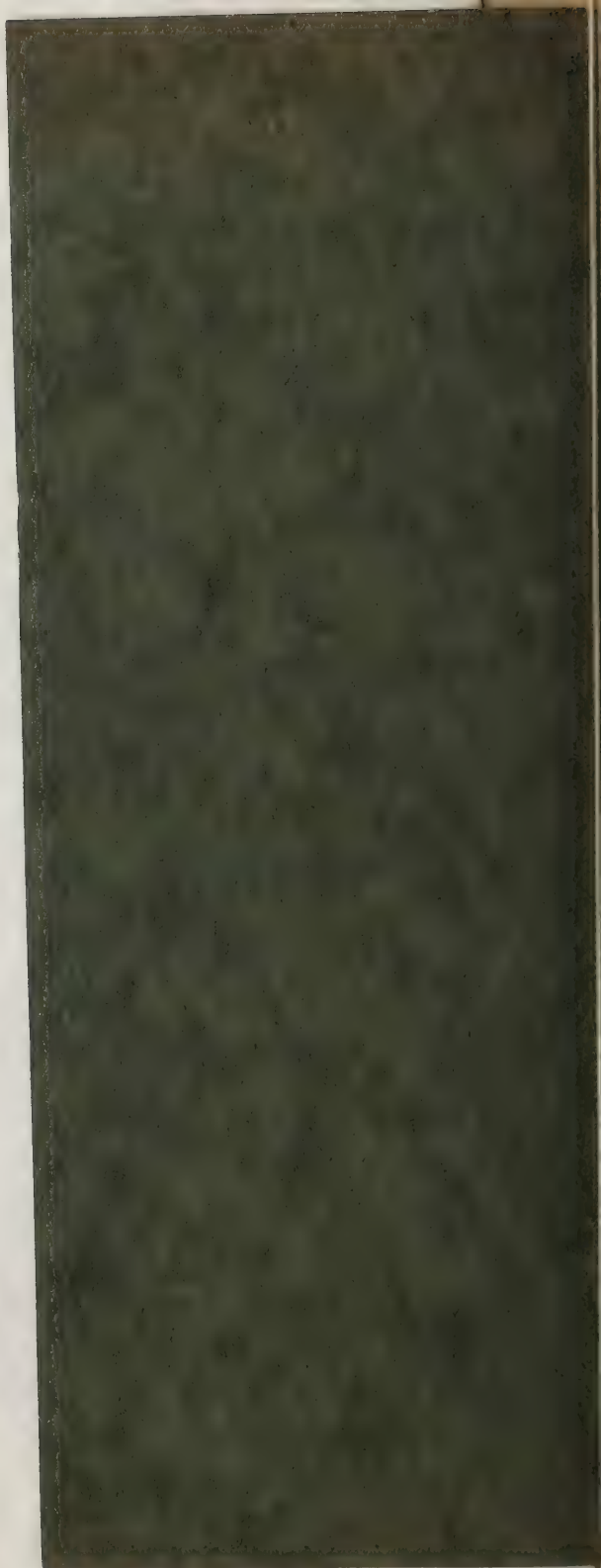
*Prix de l'abonnement :*

France . . . . . 20 fr.

Union postale . . . . . 25 fr.

*Numéro spécimen sur demande*

---



tiste, elle indique bien l'état d'âme de Joseph et résume admirablement sa vie : c'est en haut qu'il a pris chaque jour son mot d'ordre pour la journée, et il n'a agi, en toute occasion, que sous les inspirations de la foi.

Or, mes frères, si vous voulez connaître les merveilles que produit la foi dans une âme dont elle a pris pleinement possession, qui se laisse totalement gouverner par elle, et les grandes œuvres dont elle est l'inspiratrice et le principe, il faut lire ce qu'en dit saint Paul dans l'épître aux Hébreux. Le chapitre onzième est tout entier consacré aux exemples héroïques donnés par des hommes de foi sous l'Ancien Testament et aux victoires de la foi durant le cours de l'histoire d'Israël.

Ecoutez, mes Frères, quelques notes de ce chant triomphal en l'honneur de la foi ; vous verrez tout à l'heure qu'il ne nous éloigne pas de la pensée de saint Joseph :

C'est par la foi, dit l'apôtre, — par l'exercice de la foi — qu'Abel offrit à Dieu un sacrifice plus excellent que celui de Caïn et mérita d'être appelé juste.

C'est par la foi — à cause de la foi qui guidait sa vie — qu'Enoch, sans connaître la mort, fut enlevé miraculeusement, ayant auparavant reçu le témoignage qu'il avait plu à Dieu.

C'est par la foi, base de son obéissance si

prompte, que Noé, divinement averti des événements futurs et lointains, bâtit l'arche pour sauver sa famille, et devint héritier de la justice qui vient de la foi.

C'est par la foi qu'Abraham quitta son pays sur l'ordre de Dieu, partant, sans savoir où il allait, pour la contrée qu'il devait recevoir en héritage. C'est par la foi qu'il offrit Isaac, son fils unique, l'enfant sur qui reposait la promesse d'une postérité nombreuse d'où sortirait le Messie ; car il savait que Dieu est tout puissant et peut aisément ressusciter un mort.

C'est par la foi que Moïse, devenu grand, renonça au nom de fils de la fille de Pharaon, préférant, aux joies de la terre, les travaux et les souffrances, en vue de la récompense du ciel. C'est par la foi qu'il accomplit les prodiges qui remplissent sa vie : la sortie d'Égypte, le passage de la mer Rouge, la conduite des Hébreux dans le désert...

C'est par la foi que les prophètes et les justes de l'ancienne Loi ont supporté les persécutions, les tourments, la mort...

Joseph n'est pas nommé parmi ces personnages illustres de l'histoire d'Israël, que saint Paul énumère avec complaisance et dont je n'ai pu vous citer qu'une partie. Il était digne, assurément, d'occuper au milieu d'eux un rang

d'honneur ; mais vous n'êtes pas étonnés de cette omission : je vous ai dit les raisons providentielles de l'oubli dans lequel il fut si longtemps tenu.

Pourquoi donc, alors, vous ai-je rappelé tous ces noms parmi lesquels ne se trouve pas celui de Joseph ? Ah ! mes Frères, ne l'avez-vous pas déjà compris ? C'est que Joseph réunit sur son front chacun des rayons de beauté surnaturelle qui illuminent la physionomie de tous ces héros de la foi.

C'est sous l'inspiration de la foi que, comme Abel le juste, Joseph le juste vécut dans l'innocence, et s'offrant lui-même comme la victime la plus excellente, consacra à Dieu sa virginité : nous verrons avec quel héroïsme il sut la garder.

C'est sous l'inspiration de la foi que Joseph, alors que la plupart de ses contemporains marchaient autour de lui dans les voies de l'erreur, resta fidèle aux vraies traditions d'Israël, et mérita, comme Noé, d'échapper au déluge d'iniquités qui submergeait le peuple Juif.

C'est sous l'inspiration de la foi que, comme Moïse, Joseph renonça aux quelques biens qui lui venaient de sa famille, pour vivre dans la pauvreté volontaire, et qu'il abandonna, pour prendre la charge et la responsabilité de Marie et de Jésus, cette existence paisible et soli-

taire qu'il avait rêvée, préparée, aimée, vécue jusqu'au moment de l'appel divin.

C'est sous l'inspiration de la foi, pour obéir à l'Ange, que, comme Abraham, il quitta son pays, sa famille, sa maison, se mit en route vers une contrée inconnue et y resta jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de l'en rappeler. Et s'il fallait pousser plus loin la comparaison, je n'aurais pas de peine à vous montrer qu'Isaac n'était que la figure du Rédempteur, et que, comme Abraham offrit à Dieu son fils unique, de même Joseph, au jour de la Présentation au Temple, offrit au Seigneur son fils putatif Jésus pour être immolé. Au Temple, comme sur le mont Moriah, Dieu intervint également pour sauver la victime, parce que l'heure du sacrifice n'était pas arrivée, mais déjà il la marquait officiellement pour la mort, et pour la mort de la croix.

C'est sous l'inspiration de la foi que, comme ces persécutés de l'Ancienne Loi dont saint Paul expose les tourments, Joseph se voua, encore à cause de Jésus et de Marie, aux souffrances dont je vous parlerai demain.

C'est enfin à cause de sa foi, de sa vie de foi, que Joseph, comme Hénoch, mérita d'être emporté... j'allais dire sans voir la mort, — je n'en ai pas le droit, car Joseph a passé par la mort, — mais peut-on bien donner ce nom terrible au trépas du Juste qui s'endormit entre

les bras de Jésus et de Marie, avec l'assurance de se retrouver bientôt uni à eux dans les joies de l'éternité ?

Que l'exemple de Joseph nous excite, nous aussi, à vivre, comme tous les saints, comme tous les vrais chrétiens, de la vie de la foi.

Qu'est-ce que la vie de la foi ?

Il y a en nous, mes Frères, trois vies superposées qui se diversifient suivant leur principe : les sens, la raison, la foi. Il y a, conséquemment, trois catégories d'hommes qui se classent d'après le mobile qui les fait agir et que saint Paul appelle : l'homme charnel, l'homme animal, l'homme spirituel.

L'homme charnel est celui qui ne sait pas dominer le corps corrompu, foyer de la concupiscence, en constante rébellion contre l'esprit et le bien ; celui qui est asservi à la domination de la chair et se laisse conduire par elle ; celui qui, oubliant non seulement la gloire de son adoption divine, mais même sa noblesse d'homme raisonnable, se ravale au rang des bêtes (1). Le mobile de sa vie, c'est le plaisir et les jouissances grossières. « Il ressemble, dit Bossuet (2), à quelqu'un de grande naissance

(1) *Psalm.*, XLVIII, 13.

(2) *Connaissance de Dieu*, V, 1

qui, ayant le courage bas, ne voudrait point se souvenir de sa dignité, de peur d'être obligé à vivre dans les exercices qu'elle demande ».

L'homme animal ou naturel, c'est celui qui marche simplement à la lumière naturelle de la raison. Incomparablement supérieur à l'homme charnel, il ne se laisse pas guider par les appétits sensuels ou les fantaisies des passions, il a pour mobile et règle de sa vie l'honnêteté ; mais il n'agit pas surnaturellement, en union avec l'Esprit-Saint. Le chrétien doit être éminemment un homme raisonnable, un homme admirablement honnête, supérieurement délicat dans l'honneur, orné de toutes les vertus humaines ; mais, s'il n'était que cela, il ne serait pas un « homme spirituel ». Pour parvenir à cette hauteur, il doit franchir une étape : Un chrétien, disait un saint Père, c'est une âme dans un corps, et Dieu dans une âme.

L'homme spirituel, donc, c'est l'homme qui a en soi l'Esprit-Saint, la grâce de Dieu et qui a « la conviction chrétienne comme foyer régulateur, inspirateur et lumineux de sa vie (1). »

Vivre de la foi, c'est non seulement croire aux vérités révélées, mais c'est mener une vie conforme à ses croyances ; et, s'il faut en venir à quelques applications pratiques, c'est, par

(1) M<sup>sr</sup> Mermillod, *Conférences aux dames*, Lyon, t.<sup>o</sup> II, p. 190

exemple, non seulement croire en Dieu, mais lui rendre ses hommages ; non seulement croire à sa Providence, mais se laisser guider par elle ; non seulement croire à l'enfer, mais vivre de façon à l'éviter ; non seulement croire à Jésus-Christ, mais se montrer partout ses fidèles disciples ; non seulement croire à l'Eglise, mais se conduire toujours comme ses fils obéissants et respectueux ; non seulement croire à l'efficacité des sacrements, mais les recevoir ; non seulement croire à la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, mais se nourrir de la communion. Plus encore : vivre de la foi, c'est juger, penser, agir dans la lumière, dans la dépendance de la foi ; c'est n'avoir d'autre mobile que la foi, d'autre règle que la foi, c'est, en un mot, prendre au sérieux et l'Évangile et son titre de chrétien.

Avec son charme habituel et sa manière saisissante, le saint évêque de Genève jette un jour sur ce sujet : « Une personne, dit-il, est bien douce, bien agréable ; elle m'aime et me rend service : la chérir uniquement pour cela, c'est aimer selon la chair et les sens, car les animaux qui n'ont pour guide que la chair et les sens aiment leurs bienfaiteurs et ceux qui les traitent avec douceur et affection. Mais une personne est rude, âpre, incivile : je l'aborde, je lui témoigne de l'affection, je lui

rends service, non pas que j'y aie du plaisir, mais parce que cela est le bon plaisir de Dieu ; c'est là agir en esprit de foi. Je suis triste, et, à cause de cela, je ne veux pas parler : les perroquets font ainsi. Je suis triste : mais, puisque la charité veut que je parle, je le ferai : c'est là vivre de la foi. Je suis méprisé et je m'en fâche : les paons et les singes font ainsi. Je suis méprisé et je m'en réjouis : c'est là imiter les apôtres. Vivre donc de la foi ; c'est faire les actions, dire les paroles, avoir les pensées que l'esprit de foi requiert de nous. L'âme appuyée sur l'esprit de foi s'encourage parmi les difficultés, parce qu'elle sait que Dieu aime, supporte et secourt les misérables qui espèrent en lui ; elle s'attache à Dieu et dit souvent que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien, que ce qui n'est pas pour l'éternité n'est que vanité (1). »

Quelle source de mérites dans cette vie de foi, puisque toutes nos actions, vivifiées par la foi, sont surnaturalisées !... et quelle source de joies pures et vraies ! Je ne suis plus un être misérable, jeté dans ce monde de tristesse sans savoir d'où je viens, ni où je vais, ni pourquoi je suis sur la terre. Je sais que je viens de Dieu ;

(1) *Lettre DCCI* citée par M. Hamon, t. II, p. 341.

je sais que j'ai dans le ciel un Père qui pense à moi, qui veille sur moi et qui m'aime ; je sais que cette vie n'est qu'un passage, et, parmi les événements heureux ou malheureux, un achèvement vers l'éternité ; je sais que le Père céleste me prépare au ciel une place, et que je n'ai qu'à me laisser guider par sa main paternelle pour aller m'y asseoir, au jour qu'il aura désigné dans sa sagesse et dans son amour.

Comme conclusion de cet entretien sur la foi, lumière de notre intelligence, base et direction de notre vie je vous laisse le mot de saint Paul (1), qui rappelle vos grandeurs et résume vos devoirs : « Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. Or le fruit de la lumière consiste en toute sorte de bonté, de justice et de vérité, il consiste encore dans la recherche constante du bon plaisir et de la volonté de Dieu ».

Ainsi soit-il.

---

(1) *Ephes.*, V, 8-10.

## LES SOUFFRANCES DE JOSEPH

---

MES FRÈRES,

Ce soir, je dois vous entretenir du grave et tourmentant problème de la douleur.

Je n'aborde pas ce sujet sans crainte ; car, s'il n'est pas difficile d'exposer la doctrine de la souffrance, il n'est pas si aisé de la faire accepter et aimer de ceux qui en sentent la cruelle étreinte et les sanglantes morsures. Cependant, mes Frères, c'est jusque-là qu'il faut aller. Ne pas l'accepter, en effet, c'est nous mettre en état de révolte contre Dieu ; mais nous ne pourrions pas l'accepter si nous ne l'aimons pas, et nous ne l'aimerons qu'autant que nous aurons compris combien elle nous est bonne et salutaire.

La voie que nous allons suivre est ardue, le chemin passe à travers les rocs et les épines ; nous y serons soutenus par l'aimable saint qui vous réunit chaque soir, si nombreux et si

fidèles, à ses pieds. Sous son égide, entrons donc hardiment dans le vif de la question.

Joseph a souffert.

*Pourquoi* Joseph a souffert.

*Comment* Joseph a souffert.

Ces trois pensées renferment, il me semble, tout ce que je puis vous dire, en quelques instants trop courts, sur le mystère si élevé et si incompris de la douleur.

## I

Joseph a souffert, et il n'y a guère de genre de souffrances qu'il n'ait endurées.

Faut-il vous redire sa pauvreté ? Bien que volontaire, elle n'en était pas moins réelle. Or, vous savez, mes Frères, vous qui avez pour **compagne** la pauvreté, quels tourments sont sa suite obligée. Ce n'est rien, encore, d'être réduit au strict nécessaire, si du moins ce nécessaire était assuré ; mais que survienne un chômage, qu'une maladie fonde à l'improviste sur celui qui ne possède que ses bras et sa bonne volonté, c'est la misère atroce, avec toutes ses transes et toutes ses privations. Joseph connut cette incertitude du lendemain ; **et sa situation devint plus précaire quand Marie,**

puis Jésus, entrèrent dans sa maison. Il fallut travailler davantage. Certes, le travail n'effrayait pas son courage, mais les soucis de la vie quotidienne devinrent plus angoissants et l'avenir se fit plus sombre.

Bientôt cette pauvreté fut portée à son comble, quand Joseph dut quitter précipitamment son pays et s'enfuir en Egypte. Vous les avez vus, mes Frères, ces ouvriers ambulants qui cheminent sur nos routes, s'arrêtant où ils trouvent de l'ouvrage, repartant quelques jours ou quelques heures plus tard, suivant les exigences du travail. Joseph s'en allait ainsi, osant à peine faire quelques haltes rapides, afin de ne pas compromettre le salut de l'enfant confié à ses soins, et ayant hâte d'arriver au terme du voyage.

Quelle arrivée, cependant.... Tout éloignement est cruel. En face d'une nature nouvelle, de spectacles inaccoutumés, d'habitudes inusitées, de visages inconnus, d'un monde étranger, le passé semble brisé et la vie suspendue. — brisée aussi et comme morte, l'âme de l'exilé, S'il est riche, toutefois, bien vite il refait sa vie et reconstruit un foyer autour duquel gravitent aussitôt ceux qu'attire inévitablement la vue de l'or : le riche trouve partout des amis. Mais Joseph était pauvre ; personne ne l'attendait, nulle main n'étreignit sa main loyale, et il

dut, comme au soir de Noël, aller de porte en porte, en quête d'un gîte passager qui lui permît d'attendre qu'il eût trouvé quelque part un humble atelier. Il fallait vivre, pourtant, et faire vivre Marie et Jésus !

Joseph avait connu auparavant de plus cruelles souffrances. Ouvrons l'Évangile : « Marie, dit saint Mathieu, était fiancée à Joseph. Or, avant d'habiter ensemble, il se trouva qu'elle avait conçu du Saint-Esprit. Mais Joseph, son époux, étant un homme juste, et ne voulant pas la dif-famer, résolut de la renvoyer secrètement (1) ».

Quelles angoisses l'on devine dans ces quelques lignes de l'Évangile, dont chaque mot est comme une épine acérée qui dut déchirer le cœur de Joseph. « A quelle épreuve, s'écrie Bossuet, Dieu ne met-il pas les âmes saintes ! Joseph se voit obligé d'abandonner comme une épouse infidèle, celle qu'il avait prisé comme la plus pure de toutes les vierges .. Quelle douleur de se voir trompé dans l'opinion qu'il avait de sa chasteté et de sa vertu, de perdre celle qu'il aimait et de la laisser sans secours, en proie à la calomnie et à la vengeance publique ! » (2)

(1) *Math.*, 1, 18-19.

(2) *Elévations sur les Mystères*, XVI<sup>e</sup> semaine, 1<sup>re</sup> Elévation.

Qui dira les tortures intimes, les sanglantes meurtrissures, les déchirements du cœur de Joseph ? Il ne connaît rien des merveilleuses opérations du Saint-Esprit en Marie, et il se voit *obligé* de douter de celle qu'il estimait et vénérail comme la plus pure de toutes les vierges : « Il était juste, et sa justice ne lui permettait pas de demeurer dans la compagnie de celle qu'il ne pouvait croire innocente (1). » Il lui fallait donc se séparer de Marie, *perdre celle qu'il aimait* de l'amour le plus noble, le plus désintéressé, le plus surnaturel, d'un amour angélique, mais d'un vrai amour, « comme un époux aime l'épouse dont il a fait sa compagne, la moitié de son âme, le gage de sa joie et de sa force dans l'avenir. La sainteté de Joseph nous porte trop à supprimer en lui ce qui est de l'homme, et nous en arrivons à faire de lui un être absolument en dehors des conditions de notre nature et de notre vie. Si abondante et si efficace qu'elle soit, la grâce ne détruit pas la nature, et le perfectionnement dont elle est le principe ne va pas jusqu'à supprimer ce qui est de l'essence même de l'humanité. Joseph aimait Marie : on la lui prenait ; son cœur en souffrait d'autant plus qu'il avait aimé davantage

(1) Bossuet. *Loc. cit.*

ce qui méritait d'être aimé au delà de toute mesure (1). »

Joseph, par cette épreuve, n'épuisa pas la coupe des amertumes. Dieu voulait vous le donner comme modèle, pères et mères de famille qui gémissiez sur les fautes, sur les égarements, sur la désertion de vos fils ; il voulait vous enseigner l'apostolat de la souffrance ; vous apprendre que toutes vos démarches pour ramener les chers égarés ne seront efficaces que si elles sont appuyées sur la douleur ; et que vos prières ne seront exaucées que si elles lui sont offertes parfumées de vos larmes. Dieu donc trappa Joseph à l'endroit le plus sensible, lors de la perte de Jésus au Temple, l'atteignant en même temps dans son honneur de gardien et dans son amour de père.

L'Évangile nous indique d'un mot la profondeur de la blessure faite dans l'âme de Marie et de Joseph par l'absence de Jésus : « *dolentes*, ils pleurèrent. » Joseph n'avait pas pleuré à cette heure angoissante où, malgré le brisement de son cœur, il se croyait obligé de répudier Marie ; il n'avait pas pleuré quand il lui avait fallu partir pour l'exil ; il pleura quand, près de lui, il ne vit pas Jésus.

(1) P. Ollivier, *Les Amitiés de Jésus*, p. 39.

Est-ce l'histoire de Joseph, est-ce notre propre histoire, mes Frères, que je viens d'exposer ? La sienne et la nôtre ! C'est par un cri plaintif qu'à notre entrée dans la vie nous avons salué la lumière ; c'est dans les affres de l'agonie que nous quitterons ce monde. Et, entre ces deux douleurs extrêmes, quel est celui que la souffrance n'a pas atteint et, peut-être, broyé ?

Elle frappe les uns dans leur chair, par les maladies ; les autres dans leur fortune, par une ruinesoudaine. Ceux-ci voient un long passé honorable s'effondrer dans la honte ; ceux-là connaissent les blessures de la calomnie, de l'ingratitude, de la trahison. Il en est qui pleurent, inconsolables, sur des cercueils ; il en est d'autres, plus inconsolables et plus dignes de pitié, qui pleurent sur les écarts de leurs enfants ou sur la destruction de leur foyer.

Que de larmes dans les yeux des pères et des mères ! Que de larmes dans les yeux des épouses ! Que de larmes dans les yeux de tous ! L'Eglise dit bien, quand elle appelle la terre « une vallée de larmes ».

Et sur les lèvres de tous les malheureux que nous sommes, se trouve une même question, — révolte et blasphème sur les lèvres de ceux qui ne croient pas ; interrogation respectueuse, discrète, aimante, sur les lèvres des vrais chrétiens : — *Pourquoi ?*

C'est à cette question que je vais répondre en vous disant pourquoi Joseph a souffert et pourquoi nous souffrons,

## II

Joseph a souffert, d'abord *parce qu'il était homme*. L'homme naît sujet de la douleur. — Eh quoi ! Dieu aurait-il créé des êtres pour les faire pleurer et souffrir ? — Non, mes Frères, Dieu n'a pas fait la douleur ; c'est un point qu'il faut, avant tout, élucider.

Dans le plan divin, la douleur n'avait aucune place sur la terre. Voulez-vous connaître le cœur de Dieu et ses desseins sur l'homme ? Interrogez la Genèse et contemplez le Créateur. Le voici occupé, comme le plus prévoyant des pères, comme la plus tendre des mères, à préparer le berceau de son fils premier-né : c'est un jardin, un jardin de délices, « un lieu de volupté », dit l'Écriture. Est-il assez beau, ce domaine du bien-aimé, ses ombrages assez doux, ses eaux assez limpides, ses fleurs assez brillantes, ses parfums assez pénétrants, ses fruits assez savoureux ? Oui, tout est prêt. Eh bien ! « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »

Sous les doigts de l'artiste divin, la matière

se façonne, se transforme, s'idéalise, devient une chair transparente, s'épanouit en ces nobles contours, en ces lignes harmonieuses et pures qui font du corps de l'homme une merveille de grâce et de beauté ; puis Dieu, tirant de son cœur même un souffle créateur, inspire à ce chef-d'œuvre de ses mains une âme vivante où rayonnent tous les dons de la nature et tous les dons de la grâce.

Ce fils de son cœur, ce premier-né de l'humanité, Dieu ne l'abandonne pas après l'avoir créé. Chaque jour, vers le soir, à l'heure où la brise se fait plus douce, où la nature commence à entrer dans cette paix délicieuse qui précède la nuit, il descend au Paradis terrestre ; il vient converser avec Adam, se dévoiler à lui ; il veut aussi l'initier aux beautés de son palais, lui faire connaître son domaine ; il fait passer sous ses yeux les animaux et les lui nomme, il lui montre tous les arbres et lui en indique l'usage.

Bientôt, du côté d'Adam endormi dans l'extase, de son cœur, pour ainsi dire, Dieu tire la femme, sa fidèle compagne, dont l'attrayante et aimable beauté lui inspire une hymne de reconnaissance et d'admiration. « Croissez et multipliez-vous, leur dit alors le Seigneur, et remplissez la terre », c'est votre domaine.

Dès lors, manque-t-il quelque chose au bonheur de l'homme ? Dans ce jardin de délices, il n'y a

ni travail pénible, ni douleur, ni mort ; quand Adam et Eve auront accompli le nombre de leurs jours, ils passeront, sans connaître la mort, de la félicité terrestre à l'éternelle béatitude.

Hélas ! l'homme ne sut pas garder ce bonheur. Il passa outre à la défense de Dieu, et la douleur fit aussitôt son apparition : « Parce que tu as mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais défendu de manger, la terre sera maudite à cause de toi, et c'est à force de travail que tu en tireras de quoi te nourrir pendant ta vie. Elle te produira des ronces et des épines, et tu te nourriras de l'herbe de la terre. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu as été tiré, car tu es poussière et tu retourneras en poussière(1). »

La douleur, vous le voyez, mes Frères, est le fruit naturel du péché, la conséquence immédiate, prévue et annoncée par Dieu, de la désobéissance, librement accomplie, de l'homme. Si donc nous souffrons, c'est que, fils d'Adam coupable, nous portons le poids de la faute paternelle.

La souffrance n'était, rigoureusement, qu'un châtiment ; Dieu voulut en faire un instrument de réparation et de restauration. Nous le verrons bientôt ; revenons auparavant à Joseph.

(1) *Gen.*, III, 17, 18, 19.

Il a souffert parce qu'il était homme, il a souffert aussi *parce qu'il était juste*, parce qu'il était saint. Nous touchons ici, mes Frères, à une vérité que je suis bien aise d'être amené à traiter, car elle est souvent un scandale pour les âmes faibles, qui ne comprennent pas que Dieu frappe de préférence ses fidèles, ses dévoués, ses amis, qui devraient, pensent-elles, être mis à l'abri de la douleur par une spéciale protection. Il est, au contraire, tout à fait dans l'ordre que, plus une âme est parfaite, plus elle doit souffrir.

Expliquons ce mystère.

Dans son office de la Dédicace, l'Eglise compare les chrétiens à des pierres vivantes qui doivent être taillées par le marteau de l'architecte divin, pour entrer dans la construction de la céleste Jérusalem. Parmi ces pierres, il en est qui sont plus belles, plus précieuses, — ce sont les saints, les âmes parfaites ; — ces pierres ne seront pas mises ici ou là dans l'épaisseur du mur, elles sont destinées à être posées en un endroit apparent, à une place d'honneur. Mais, pour être dignes de figurer comme un ornement de la divine architecture, il est indispensable qu'elles soient sculptées avec soin ; aussi l'ouvrier les brise, les taille, les fouille, les polit, jusqu'à ce qu'elles aient atteint toute la beauté que l'artiste a rêvée. Pour parler sans

image, cela veut dire que, si Dieu fait souffrir les justes, c'est pour accroître leurs mérites et augmenter leur gloire.

Et puis, mes Frères, en attendant la béatitude céleste, les justes, sur la terre, sont destinés à servir de modèles à la grande famille humaine, leur exemple doit exciter et entraîner la masse des chrétiens ; il faut donc que leur vertu rayonne sans ombre, pour éclater manifeste à tous les yeux ; et Dieu les jette dans le creuset de la douleur où ils se débarrassent des plus légères souillures.

D'ailleurs, puisqu'ici-bas tout être gémit et peine, pour que les justes soient des exemplaires parfaits de l'humanité souffrante, il est nécessaire que nous les voyions aux prises, comme nous, avec la souffrance, qui est la pierre de touche de la vraie sainteté. Si, sous les étreintes de la douleur, loin d'être déprimés et vaincus, ils accélèrent leur marche et précipitent leur élan vers la perfection ; si, frappés dans leurs biens, dans leur santé, dans leur réputation, dans leur famille, dans leurs œuvres, ils redisent amoureusement la parole de Job : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté ; il est arrivé ce qui a plu au Seigneur ; que le nom du Seigneur soit béni (1) » ; ils sont dignes d'être nos modèles.

(1) Job., I, 21.

C'est la conclusion que tirait Bossuet du déchirement qu'éprouva le cœur aimant de Joseph, à l'heure cruelle où il se voyait obligé de se séparer de Marie : « Dieu, disait-il, lui aurait pu éviter toutes ces peines... Mais sa vertu n'aurait pas été mise à l'épreuve qui lui était préparée ; nous n'eussions pas vu la victoire de Joseph sur la plus indomptable de toutes les passions, et la plus juste jalousie qui fût jamais n'eût pas été renversée aux pieds de la vertu (1) ».

Joseph, enfin, a souffert *parce qu'il a reçu Jésus* dans sa maison. « Quand Jésus entre quelque part, dit encore Bossuet (2), il y entre avec sa croix, il y porte toutes ses épines, et il en fait part à ceux qu'il aime ». Et le grand évêque nous indique pourquoi les souffrances entrent toujours de compagnie avec Jésus : c'est qu'il faut mériter l'honneur de recevoir cet hôte divin : « L'on n'a pas Jésus pour rien : il faut prendre part à sa croix (3) ». Ailleurs, il dit encore (4) : « Jésus ne veut être qu'avec ceux qui souffrent. Ames molles et voluptueuses, cet enfant ne veut pas être avec vous, sa pauvreté a honte de votre luxe, et sa chair, destinée à tant

(1) *Élévation*, loc. cit.

(2) *1<sup>re</sup> Panégyrique de saint Joseph*, 2<sup>e</sup> partie.

(3) *Élév.* III, 19.

(4) *1<sup>re</sup> Panégyrique*, loc. cit. :

de supplices, ne peut supporter votre extrême délicatesse. Il cherche ces forts et ces courageux qui ne refusent pas de porter sa croix, qui ne rougissent pas d'être compagnons de son indigence et de sa misère. »

Nous goûterons, je l'espère, la grâce de Dieu aidant, l'austérité de cette doctrine, quand j'aurai terminé ce discours.

Mes Frères, comme Joseph, nous sommes hommes ; comme Joseph, étant chrétiens, nous sommes, nous devons être saints ; comme Joseph, nous avons, quand nous communions, le bonheur de recevoir Jésus dans la demeure de notre âme où il veut bien résider par la grâce, tant que nous ne le chassons pas. A tous ces titres, nous sommes donc, comme Joseph, tributaires de la douleur.

Mais nous ne sommes pas, hélas ! comme Joseph, fidèles à la grâce et à notre vocation de chrétiens, et la douleur a mille autres raisons de s'abattre sur nous pour opérer son action régénératrice.

Nous sommes *aveugles*, et la douleur nous éclaire. Nous sommes aveugles : malgré la malédiction divine, la terre, au milieu des épines, germe encore bien des fleurs : au milieu

des ruines, laisse encore paraître bien des beautés ; au milieu des douleurs, offre encore bien des joies. En sorte que nous y attachons notre cœur ; loin de regarder cette terre comme un lieu d'exil, nous nous y trouvons si bien que nous y fixons notre tente, sans plus penser à l'éternelle patrie. Nos ailes sont brisées ; et, incapables de nous élever, nous nous traînons misérablement à terre. Dieu, alors, nous envoie la douleur : elle nous arrache aux illusions trompeuses de ce monde, elle nous emporte, malgré notre frayeur, malgré nos cris, comme l'aigle emporte ses petits, incapables de voler, par delà les montagnes et les pics escarpés, et leur fait fixer le soleil. De ces hauteurs, la terre nous apparaît ce qu'elle est réellement : un petit point perdu dans l'espace, qui ne mérite pas que nous y arrêtions notre cœur.

Nous sommes *pécheurs*, et la douleur nous convertit. Non seulement, mes frères, nous nous attachons à la terre, mais nous nous y perdons. Ainsi que Saul s'élançant sur le chemin de Damas, nous courons allègrement, sans souci de notre âme ni de notre éternité, dans la voie du mal, de l'orgueil, de la sensualité, de toutes les passions ; rien ne semble capable de nous arrêter. Mais voici qu'à l'appel de Dieu la douleur fond sur nous ; elle nous renversa,

elle nous terrasse, et, ainsi que Saul, nous nous relevons convertis : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

Pécheurs, nous sommes *les débiteurs de la justice divine*, et la douleur expie et paie nos dettes. Vous le savez, la justice exige que toute action mauvaise ait sa punition, proportionnée à la faute. Et si nous descendions loyalement en nous-mêmes, peut-être serions-nous effrayés du poids de notre dette. Dieu, en nous envoyant la souffrance, met en nos mains la monnaie qui nous libère. — Bien plus, mes Frères, ainsi que je vous l'indiquais tout à l'heure, en vertu du dogme de la communion des saints et de la réversibilité des mérites, nous pouvons, par la souffrance, expier et mériter pour les autres. Femmes chrétiennes, épouses et mères, souvenez-vous de Monique convertissant, par ses vertus assurément, mais aussi par ses souffrances et ses larmes, son mari païen, et faisant d'Augustin, le débauché et l'hérétique, un docteur de l'Eglise et un saint. « Il est impossible, avait dit saint Ambroise, que périsse, — non pas le fils d'une telle mère, — mais le fils de si grandes larmes. »

Il ne serait pas difficile, mes Frères, de vous faire voir que la douleur transforme et perfec-

tionne l'esprit, le caractère, le cœur, tout l'homme ; qu'elle est l'excitatrice de toutes les énergies, la condition indispensable de toute grandeur dans l'ordre humain, aussi bien que dans l'ordre surnaturel. Mais le temps me manque, et il me tarde, après avoir éclairé votre intelligence sur l'utilité et les bienfaits de la souffrance, de toucher votre cœur, en vous montrant comment Joseph a souffert et comment nous devons souffrir, pour trouver dans la douleur une source inépuisable de consolations.

### III

Il n'est pas besoin de m'étendre longuement sur la façon dont Joseph reçut les épreuves qui remplirent sa vie : ce que je vous ai dit de sa foi et de sa sainteté vous indique assez qu'il accepta la souffrance comme une messagère divine qui le perfectionnait en vue de sa mission ici-bas, et qui le préparait à l'éternité. Aussi, quand Dieu le frappe, nulle plainte sur ses lèvres, nulle révolte en son cœur ; il se livre à la souffrance avec une hâte qui nous montre combien la cruelle visiteuse était attendue et aimée. Comment ne l'aurait-il pas bien accueillie, quand il voyait, près de lui, le Fils de Dieu la prendre pour sa compagne inséparable,

choisie ? Pourvu qu'il fût uni à Jésus, sans le quitter, le reste lui importait peu ; et nous avons vu que, seule, la perte de Jésus put faire couler des larmes de ses yeux.

Où trouverons-nous, mes Frères, la force d'aimer la souffrance comme Joseph et les saints l'ont aimée ? Qui nous fera comprendre la béatitude des larmes, le bonheur de souffrir que Jésus a proclamé sur la montagne : « Bienheureux ceux qui pleurent ? »

La *Foi*, d'abord. Ah ! qu'il est à plaindre, quand la douleur le visite, l'homme qui n'a pas la foi. Où trouvera-t-il une consolation ? En lui-même ? Il n'y a que vide affreux et morne désespoir. Autour de lui ? Les amis, nombreux peut-être aux jours de prospérité et de joie, se sont enfuis à l'approche du malheur. Il est seul.

Pour nous chrétiens, il en va tout autrement. La foi nous montre Dieu penché, avec une particulière dilection, sur ceux qui souffrent : *Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde* (1). « Il est là près de moi, nous dit la foi ; c'est sa main paternelle qui taille et retranche en moi, pour me purifier et me perfectionner ; je me livre donc à lui sans frayeur, avec confiance, sachant

(1) *Psalm.*, XXXIII. 19.

que cet habile médecin ne travaille que pour extirper de mon âme les germes malsains, et lui donner toute sa beauté ». Quelque cruelles que soient les épreuves qui l'accablent, l'homme de foi peut chanter, malgré le brisement de son être, la parole de David dont il expérimente toute la vérité et sent toute la douceur : « *In tribulatione dilatasti mihi*, mon Dieu, au milieu des tribulations, vous avez dilaté mon cœur de joie (1) ».

L'Espérance, à son tour, vient mettre un baume sur nos blessures. Il n'en est aucune qui ne se cicatrise sous sa bienfaisante action. Si la ruine nous éprouve, l'espérance nous rappelle que nous pouvons amasser dans le ciel des trésors que ne rongent ni la rouille ni les vers, et dont nous jouirons un jour. Si nos amis nous quittent ou nous trahissent, l'espérance nous fait entendre la douce voix de Jésus : « Il dépend de vous, dit-il, de trouver en moi une compensation aux amitiés disparues : *Vos amici mei estis*, vous êtes mes amis, si vous le voulez : il suffit que vous observiez mes commandements ; et si vous êtes mes amis, vous entrerez dans ma demeure du ciel ». Si la mort nous ravit ceux que nous aimons, nous savons qu'ils sont vivants dans une patrie meilleure, et l'espérance nous

assure que nous irons un jour les rejoindre pour ne plus les perdre désormais. Quelle que soit la douleur qui nous accable, l'espérance nous relève, en nous faisant comprendre que les joies du ciel sont la récompense des épreuves de la terre, et que les souffrances d'ici-bas sont comme autant de bijoux précieux que Dieu sertit pour en faire notre couronne céleste, « Les légères tribulations de la vie présente: dit saint Paul, nous méritent le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire (1) ».

Mais si l'espérance nous console puissamment par la perspective des joies futures, la *Charité* nous fait, dès cette vie, trouver la béatitude dans la souffrance, en nous unissant à Jésus souffrant. « Quand Dieu nous broie sous les verges, écrivait Lacordaire, n'est-ce pas pour que notre sang se mêle au sien, le sien répandu d'avance sous des coups plus durs encore et plus humiliants? N'est-ce pas pour que nous ne cherchions pas d'autre tête que la tête sanglante de notre Sauveur, pas d'autres yeux que ses yeux, pas d'autres lèvres que ses lèvres, pas d'autres épaules où nous reposer doucement que ses épaules sillonnées par les fouets, pas d'autres mains et d'autres

(1) 2 Cor., IV, 17.

pieds à baiser que ses mains et ses pieds percés de clous pour notre amour ! »

Voilà, mes Frères, la vraie consolation, la vraie joie de la souffrance : c'est que Jésus a souffert pour nous, et que nous souffrons unis à lui. Voilà la grande lumière qui, tombant du Calvaire sur la douleur, l'illumine, la transforme, la transfigure, la divinise.

Quand l'homme est tombé, quand par son péché il a été précipité dans un abîme de maux, Dieu ne l'a pas abandonné ; il a voulu connaître par expérience nos misères et partager nos douleurs. Il est descendu sur la terre, il est devenu l'un de nous, il a pris nos infirmités, nos faiblesses, nos souffrances. Pour lui, comme pour nous, et à cause de nous, la terre a produit des épines : elles ont couronné sa tête, et nous n'en avons jamais senti les blessures. Comme nous et à cause de nous, il a mangé son pain à la sueur de son front. Comme nous et à cause de nous, il a pleuré, il a été persécuté, méconnu, trahi, traîné devant les tribunaux. Comme nous et à cause de nous, Jésus est mort, hué par la foule, abandonné par son Père, cloué entre deux voleurs sur la croix infâme. Il peut dire à chacun de nous : « Regarde et vois si ta douleur est comparable à la mienne (1) ! »

(1) *Thren.*, I, 12

Quel est le chrétien qui ne compterait pour rien ses souffrances, en les voyant partagées, et à l'excès, par son Dieu ? Quel est le chrétien qui ne serait heureux de souffrir, uni à Jésus qui a bu pour nous le calice des souffrances jusqu'à la lie ?

Un poète contemporain raconte, dans un drame célèbre, qu'un soir le fils de l'Empereur s'enfuit, avec un serviteur fidèle, du château de Schœnbrunn où l'Autriche le retenait captif. — Il avait fait le rêve de relever la couronne paternelle et de régner sur la France. Sa fuite ne fut pas longue ; les soldats de Metternich se mirent à sa poursuite et le rejoignirent près de Wagram. Un instant le prince resta seul, à l'écart, dans cette vaste plaine où son père avait autrefois remporté une si éclatante victoire. C'était la nuit ; la fièvre minait le jeune prince ; son imagination s'exalta ; il lui sembla que la solitude s'animait comme au soir de la bataille ; il voyait les monceaux de cadavres, il entendait les cris des blessés, les lamentations des mourants ; et, tout à coup, il fut pris de peur, pensant que tous ces hommes devaient maudire la mémoire de son père qui les avait conduits là, dans ce champ de carnage. Mais voici que, se ressaisissant, il osa les interroger et leur demander ce qu'ils pensaient de

l'empereur. A l'évocation de ce nom aimé, les cris cessent, les plaintes sont suspendues, et, de toutes ces poitrines brisées et défaillantes, sort un long cri vibrant : « Vive l'empereur ! »

Ce n'est, mes Frères, qu'une fiction, je le sais ; mais elle repose sur une réalité et contient une leçon. C'est bien, en effet, en acclamant l'empereur, que se précipitaient sur les armées ennemies tous ces braves, vieux soldats des grandes guerres ou jeunes conscrits enrôlés de la veille ; ils couraient joyeusement à la mort, heureux de tomber, victimes obscures, pour ajouter un laurier au front de l'homme qui partageait leurs périls et les menait à la gloire.

Chrétiens, ferons-nous moins pour notre Christ aimé ? — Lui-même nous conduit à la bataille ; il prend part aux mêmes combats, il connaît, pour les avoir partagées, les mêmes souffrances. Toujours à notre tête, il dresse devant nous, pour nous animer, sa tête sanglante, il nous montre ses pieds et ses mains percées des blessures reçues pour nous. Ah ! brisés par la souffrance, couchés sur le champ de bataille de la vie, criblés de blessures, nous oublierons nos douleurs pour l'acclamer comme ces braves acclamaient leur empereur.

Mais pourquoi rappeler ces souvenirs pro-

fanés, si glorieux soient-ils ? Chrétiens, nous combattons, nous souffrirons, nous mourrons comme notre Jeanne d'Arc.

Quand la vierge vaillante fut sur son bûcher et que les flammes commençaient à l'entourer, elle pria qu'on lui jetât de l'eau bénite ; elle invoqua une dernière fois saint Michel et ses saintes ; elle remercia Dieu de toutes les grâces dont il l'avait comblée ; et, comme la mort s'avavançait, elle demanda qu'on élevât bien haut le christ devant elle, afin de s'encourager par l'exemple du Crucifié et d'unir davantage ses souffrances à celles du Sauveur. Puis, inclinant sa tête virginale, elle poussa ce cri qui fut entendu de tous les assistants, et qui sera notre réconfort au milieu des douleurs de notre vie, comme il fut celui de Jeanne dans son cruel martyre : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! »

Ainsi soit-il.

---

## LE MARIAGE DE SAINT JOSEPH

---

MES FRÈRES,

Jésus-Christ, rédempteur du monde, devait être en même temps Dieu et homme : homme, pour expier et souffrir ; Dieu, pour donner un prix suffisant à son expiation et à ses souffrances.

Il lui fallait donc une mère, pour lui communiquer le sang qui coule dans les veines de l'humanité ; mais cette mère devait rester vierge, et le Fils de Dieu ne pouvait avoir d'autre père que son Père céleste.

Cependant Marie avait besoin d'un protecteur et d'un soutien ; d'autre part, il lui fallait un foyer où elle pût s'asseoir dans l'honneur d'une vertu insoupçonnée, où Jésus son fils grandirait dans le silence et la paix jusqu'à l'heure choisie pour la manifestation de sa divinité.

Joseph, en devenant l'époux de Marie, fut l'appui de la Vierge et lui donna un foyer.

Préparer, faciliter, voiler momentanément le mystère de l'Incarnation, c'était le premier et le principal, mais non l'unique but que Dieu s'était proposé en unissant Joseph à Marie.

Jésus, en se faisant homme, venait d'abord expier le péché, apaiser la justice divine, renouer les liens brisés entre Dieu et l'homme. Il voulait aussi relever les ruines de l'édifice social ; et, comme le mariage, source de la vie, est la base de la société, il fallait commencer par lui la restauration, et le ramener à sa pureté primitive. Avant d'en promulguer à nouveau les lois méconnues, il plut à Dieu d'en montrer au monde, en Marie et Joseph, un exemplaire d'une absolue perfection dont la contemplation tiendrait en haleine les époux chrétiens, les excitant, non pas à l'imiter en tout, ce qui n'est pas possible, mais, du moins, à s'en rapprocher et à marcher à la lumière de ce sublime idéal.

M'inspirant d'une parole du Concile de Trente : « Le mariage est une chose sainte et il faut le traiter saintement », je me propose de vous montrer que le mariage de Joseph fut *prépare* saintement, *célébré* saintement, *vécu* saintement.

I

Les filles de Jérusalem avaient une singulière coutume : deux fois l'année, elles allaient, vêtues de blanc, se promener dans les vignes et répétaient en dansant : « Jeune homme, vois donc et tâche de bien choisir ; ne t'attache pas à la beauté, mais consulte plutôt la famille : car la grâce est mensongère et la beauté vaine. C'est la femme qui craint Dieu qui sera louée (1). »

Quelque sages que fussent ces conseils donnés par les filles de Jérusalem à ceux qui aspiraient à leur main, quelque modeste que pût être cette coutume, il n'y a pas à douter que Marie ne fit jamais partie de ces exhibitions matrimoniales. Consacrée au Seigneur avant sa naissance, elle s'était retirée dans le Temple dès son jeune âge, et ne songeait qu'à servir Dieu à qui elle avait consacré, par un vœu, sa virginité.

Cependant, elle avait atteint l'âge où elle devait quitter le Temple, et les prêtres, à qui Joachim et Anne avaient confié, en mourant, la tutelle de leur fille, croyaient de leur devoir de donner un époux à Marie.

(1) Vigouroux. *Dictionnaire de la Bible*, t. II, col, 2230.

La Vierge fit-elle connaître aux prêtres le vœu qui la liait ? Il est plus probable qu'elle s'en remit à Dieu du soin de la préserver et de montrer qu'elle lui appartenait sans réserve. En tout cas, les prêtres réunirent les descendants de David, membres de la famille de Marie, lesquels, d'après la loi de Moïse, avaient seuls le droit de prétendre à la main de l'héritière de Joachim. Joseph se présenta donc : il était le plus proche allié de la Vierge, et il lui était difficile de se dérober au devoir qui lui incombait de s'unir à sa parente orpheline et de devenir ainsi son protecteur. Cependant, lui-même avait fait vœu de virginité ; et, comme Marie, en cette occurrence, il attendait de Dieu la solution qui lui permettrait de concilier ses engagements de conscience avec ses devoirs de parent.

D'antiques traditions racontent que Dieu manifesta sa volonté par un miracle. Vous connaissez, mes Frères, ce gracieux récit : Une voix se fit entendre dans le sanctuaire, pendant que le grand-prêtre consultait le Seigneur : « Il faut, disait la voix, que l'oracle d'Isaïe s'accomplisse : *Une tige sortira de la racine de Jessé, et une fleur s'élèvera de cette tige.* Que tous les membres de la famille de David apportent un rameau dans le Temple : celui dont le rameau fleurira et sur lequel l'Esprit de Dieu viendra se reposer, celui-

là sera l'élu auquel la Vierge devra être donnée en mariage. » Or, le lendemain, le rameau de Joseph fleurit, et, à son sommet, l'Esprit-Saint vint se reposer visible, sous la forme d'une blanche colombe.

Ce fait n'est, sans doute, qu'une légende ; cependant, mes Frères, je n'ai pas voulu le taire : sous une délicieuse image, il nous montre la Providence veillant sur ses élus, et les conduisant d'une main sûre au but qu'elle s'est proposée dans ses éternels desseins. Mieux qu'une fleur miraculeusement épanouie sur un rameau desséché, la fleur d'exceptionnelle sainteté de Joseph avait indiqué le choix de Dieu ; et si l'Esprit-Saint ne descendit pas, visible, sur la branche reverdie, il n'en était pas moins présent, poussant l'un vers l'autre Marie et Joseph, les inspirant suivant sa volonté, et leur manifestant, par des signes évidents, qu'ils devaient s'unir l'un à l'autre par les liens du mariage.

Ce récit renferme aussi pour les chrétiens un grave enseignement sur la manière dont ils doivent se disposer au mariage.

Joseph et Marie s'y étaient préparés par une vie pure et sainte ; ils avaient consulté les prêtres, représentants du Très-Haut, et dépositaires, en la circonstance, de l'autorité des parents défunts ; ils avaient enfin prié le

Seigneur, qui leur fit connaître sa volonté, et répondit à leurs supplications par une surabondante rosée de bénédictions célestes, dépassant tout ce qu'ils auraient pu rêver.

Est-ce ainsi, mes Frères, que, maintenant, l'on se prépare au mariage ?

Prend-on d'abord le souci de chercher quel est l'état de vie que Dieu a, d'avance, fixé. Il y a, en effet, vous le savez, deux voies tracées par Dieu pour gagner le ciel : l'une, le mariage, est la voie commune ; l'autre est une voie réservée et s'appelle la virginité. C'est Dieu qui indique sur laquelle des deux voies il faut engager ses pas : et suivant cet appel divin, qui se nomme la vocation, l'âme reçoit des grâces qui lui permettent de marcher allègrement dans le chemin désigné et d'arriver au but.

Jeunesse chrétienne, si Dieu vous inspire de dédaigner les joies de la terre, et vous convie à une union plus entière et plus intime avec lui seul, ne fermez pas l'oreille aux provocations divines. Combien gémissent et succombent sous le joug du mariage, pour n'avoir pas su obéir aux ordres du ciel !

Mais, je le veux, la vocation est bien établie, et c'est au mariage que Dieu appelle. Ne pensez pas, mes Frères, que cet état puisse se passer de la plus sérieuse préparation : « le mariage est une chose sainte, et il faut le traiter saintement ».

Or, de nos jours, comment se prépare-t-on au mariage ?

On sait bien, il est vrai, discuter la question des intérêts matériels, peser scrupuleusement les apports, supputer les chances d'avenir terrestre ; mais qui songe à s'inquiéter de la convenance des tempéraments, des caractères, des goûts, entre deux êtres qu'on va, sans même que souvent ils se connaissent, unir pour la vie ?

Qui songe à rechercher si le passé du jeune homme est toujours resté digne, digne devant les hommes, digne devant Dieu ; si les fautes échappées à l'humaine faiblesse, et dans lesquelles peuvent momentanément tomber les meilleurs, ont été désavouées et suffisamment réparées ; si ses sentiments sont chrétiens, et aussi sa vie ?

Et, pour la jeune fille, qui songe à se rendre compte si elle a été élevée en vue des austères devoirs du mariage, qu'elle ne peut ignorer, puisque demain ils seront les siens ; si elle a été préparée, non par une savante insignifiance et une trompeuse coquetterie, mais par une éducation forte, sérieuse, pratique, chrétienne, à ses obligations de maîtresse de maison, d'épouse et de mère ?

La préparation prochaine, trop souvent, ne vaut pas mieux que la préparation éloignée : on

s'occupe des invitations, des toilettes, des parures, des festins, des plaisirs : Dieu et l'âme sont oubliés.

Combien différente, combien plus belle, combien plus sage est la manière d'agir des jeunes gens vraiment chrétiens ! Comme Marie et Joseph, ils se préparent l'un et l'autre au mariage par une vie chaste ; ils ont mis leur cœur et leurs sens sous la garde de Dieu ; et chacun d'eux se réserve tout entier, fièrement, jalousement, saintement, pour l'être inconnu encore, mais déjà choisi par le ciel, que Dieu conduit vers lui par la main et avec qui il fondera cette chose grande et sainte qui s'appelle un foyer.

Sans doute, ils ne se désintéressent ni des qualités physiques, ni de la situation matérielle, ni des intérêts temporels, et ils s'en occupent dans une juste mesure ; mais ils cherchent avant tout les qualités, autrement précieuses et désirables, du cœur et de l'âme.

Ils consultent ceux qui ont autorité sur eux ; ils consultent Dieu, ils prient ; et si leur naturelle prudence ne peut absolument les garantir des souffrances inhérentes à notre humanité, du moins ils sont assurés que la grâce de Dieu, qu'ils ont demandée et méritée, adoucira pour eux les épreuves inévitables de cette vie.

Enfin, la veille du grand jour de leur union, ils vont ensemble s'agenouiller aux pieds du prêtre, dont l'absolution effacera les souillures contractées dans la vie, qui est déjà le passé. Ensemble ils viendront à la table sainte, éprouvant le besoin de se donner à Dieu avant de se donner l'un à l'autre, et de confier leur vie qui commence et leur bonheur à son matin, aux mains bénissantes et fécondes du Père qui est aux cieux.

## II

Le mariage de Joseph, préparé saintement, fut célébré saintement : Dieu, qui avait béni les fiançailles de Marie et de Joseph, présida aussi à leur mariage.

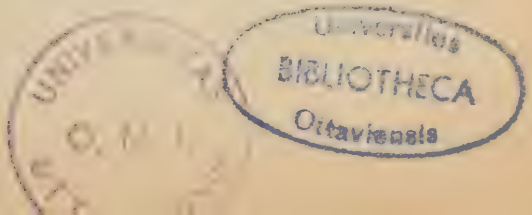
Les promesses étaient échangées. Joseph avait remis à Marie l'anneau d'or, symbole d'alliance et de possession : « Voici l'anneau par lequel tu m'es consacrée selon la loi de Moïse et d'Israël. » Dès lors ils s'appartenaient l'un à l'autre. Cependant ils s'étaient aussitôt séparés ; Joseph s'était retiré dans sa maison de Bethléem, et Marie s'était dirigée avec quelques-unes de ses compagnes vers sa demeure de Nazareth où, bien que déjà liée définitivement à Joseph, elle passerait les mois qui, suivant la coutume juive, devaient s'écouler

entre ses fiançailles et la réception solennelle dans la demeure de son époux.

Cette heure est arrivée... Mais quel étonnement, quelle douleur dans l'âme de Joseph, en revoyant la douce créature qui devait éclairer et réjouir son foyer ! Pendant la séparation, l'archange Gabriel était descendu vers la Vierge ; Marie avait accepté d'être la mère du Sauveur ; le Verbe s'était incarné en elle.. et Joseph ne savait rien de ces mystères, il ignorait ces grandeurs. Je vous ai dit, mes Frères, à quelles angoisses son cœur fut en proie.

Mais Dieu intervint. L'ange du Seigneur fut envoyé à Joseph et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie, ton épouse ; car ce qui est né en elle vient du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus ; car il sauvera son peuple de ses péchés (1). » Cette parole de l'Ange fut pour Joseph une illumination soudaine ; la prédiction d'Isaïe se présenta à son esprit, éblouissante de clarté : « Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire : Dieu avec nous » ; toute la suite des prophéties et des signes qui annonçaient le moment de la ve-

(1) *Math.*, I., 20, 21



nue du Messie, et qu'il avait si souvent médités, se déroula devant ses regards. La certitude pleine, entière, inébranlable entra dans son âme, en même temps qu'une joie débordante, que son humilité ne parvenait pas à tempérer, à la pensée qu'il était associé à ces mystères célestes ; qu'il possédait près de lui, à lui, la Vierge incomparable, plus pure que le lis des champs, plus blanche que la neige qui couronne la cime du Liban ; qu'il verrait de ses yeux et recevrait sous son toit l'Emmanuel, le Messie promis à ses pères, Celui que tous les peuples attendaient.

Docile à la voix de l'Ange, Joseph prit donc la Vierge pour épouse. Marie, parée de fleurs et toute embaumée de parfums, fut amenée par les vierges ses amies, tenant en main des lampes allumées, dans la maison de Joseph, où entrèrent avec elle toutes les bénédictions et toutes les joies du ciel.

C'est aussi sous le regard de Dieu, à l'église, que l'époux chrétien s'unit à l'épouse.

Beaucoup, il me semble, font erreur sur ce point.

Je ne parle pas des sceptiques et des incroyants, qui ne regardent la cérémonie accomplie à l'église que comme une formalité de haute convenance mondaine, dont ils se passe-

raient volontiers, mais à laquelle il leur faut nécessairement se soumettre, sous peine de n'être pas admis dans les compagnies honnêtes, sous peine de ne pas trouver ces épouses exquisés, fleurs de grâce et de dévouement, anges visibles du foyer, que seule peut former la religion du Christ. De ceux-là, mes Frères, je n'ai pas à m'occuper ici. Laissez-moi vous dire d'un mot qu'ils se mettent en contradiction avec l'humanité de tous les temps, qui a toujours regardé le mariage comme un acte essentiellement religieux. Et l'humanité ne se trompe pas : l'Écriture, en effet, nous enseigne que le foyer n'est pas une œuvre humaine, qu'il est l'œuvre de Dieu ; et une longue expérience, confirmant la parole divine, nous apprend que, quand les hommes s'essayent à unir deux êtres et à vouloir fonder des familles sans l'intervention divine, ces foyers, qui ne s'appuient pas à l'autel, s'effondrent en de lamentables ruines.

C'est à vous, fils croyants de l'Église, que je m'adresse, et je dis qu'il y a, dans vos âmes chrétiennes, au sujet du mariage, une erreur qu'il importe de dissiper.

Vous savez très pertinemment que l'union de ceux qui ne sont mariés que civilement, c'est-à-dire seulement à la mairie, n'est pas légitime devant Dieu, n'existe pas devant Dieu, et

que ceux qui se contentent du mariage civil sont dans l'état habituel du péché mortel, ainsi que s'exprime le catéchisme. Mais ne pensez-vous pas que la cérémonie de l'église, cérémonie indispensable pour votre conscience de chrétiens, n'est, en fait, que la *bénédiction nuptiale*, suivant la formule employée sur les lettres de faire-part — n'est, en un mot, que la consécration religieuse du mariage conclu à la mairie ?

Or, c'est là qu'est l'erreur.

Si je vous demande : « Qu'est-ce que le mariage ? » vous me répondez : « Le mariage est un *sacrement* ». Entendez-vous, mes Frères ? *Un sacrement*. Nous ne disons pas : « une consécration religieuse qui vient s'ajouter au mariage pour le rendre légitime et saint. » Non, nous disons : « Le mariage est, lui-même, un sacrement. » Ce seul mot contient toute la doctrine du mariage. Le mariage est un sacrement : donc, pour un catholique, là où il n'y a pas de sacrement il n'y a pas de mariage ; le mariage est un sacrement : donc il appartient à Dieu seul et à l'Eglise qui le représente et détient ses pouvoirs, d'en fixer les lois et d'en indiquer les obligations ; le mariage est un sacrement : donc les gouvernements humains n'ont, sur cet acte essentiellement sacré, aucune autorité ; le mariage est un sacrement : donc, ce

qu'on appelle à tort le mariage civil n'est pas le mariage. Qu'est-ce donc ? C'est une formalité respectable, nécessaire si vous le voulez, qui règle et garantit les effets civils, les conséquences sociales du mariage : les rapports légaux des époux, la paternité et la filiation, les droits et les devoirs extérieurs des parents et des enfants, tout ce qui concerne les dot, succession, tutelle ; et il est légitime que l'Etat enregistre un contrat dont il aura à surveiller les conséquences. Mais ce n'est que l'enregistrement du contrat, lequel se passe devant Dieu, à l'église, et ne peut se passer que là, puisqu'il est une chose sacrée, un sacrement.

Sacrement singulier, dont les contractants, les fiancés sont eux-mêmes les ministres. Je dis bien : les ministres. La présence du prêtre à ce contrat sacré est exigée, il est vrai, par l'Eglise : il faut qu'il soit là, comme témoin officiel, pour recevoir les serments échangés, comme représentant de Dieu, pour les bénir ; mais ce n'est pas lui qui confère le sacrement : les ministres, retenez-le, mes Frères, ce sont les époux eux-mêmes. Debout, devant l'autel, comme des sacrificateurs, — et ils sont bien réellement sacrificateurs, puisqu'ils s'immolent tout entiers l'un à l'autre, — les deux mains entrelacées, ils prononcent les paroles qui les lient mutuellement pour l'éternité : c'est fait ;

le sacrement existe, la grâce de Dieu descend en eux, consacrant leur amour et leur donnant les forces surnaturelles nécessaires pour vivre saintement dans le mariage, et pour en porter vaillamment le joug.

C'est plus tard, au cours de la messe, quand le contrat est scellé et le sacrement parfait, que le prêtre reprend ses droits et donne aux époux la *bénédiction nuptiale*, admirable et sublime prière, dont rien n'égale l'éloquente poésie et l'émotionnante grandeur.

### III

Voyons maintenant comment Joseph et Marie ont vécu saintement dans le mariage.

En quels termes vous parler de ce mariage de Marie et de Joseph ? Mariage véritable, car les deux époux se sont donnés l'un à l'autre par un contrat sacré, et que « la forme du mariage, dit saint Thomas, consiste dans l'indivisible union des âmes, en vertu de laquelle chacun des époux est tenu de garder sans partage sa foi à l'autre » ; mariage, toutefois, différent des mariages de la terre, puisque ces noces furent toutes célestes et virginales.

Pour gravir ces sommets, aidons-nous de la lumineuse et forte éloquence de Bossuet. « De

quelle sorte se sont-ils donnés ? » demande le grand évêque, et il répond : « Pureté, voici ton triomphe. Ils se donnent réciproquement leur virginité, et sur cette virginité ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit ? de se la garder l'un à l'autre. Oui, Marie a droit de garder la virginité de Joseph, et Joseph a droit de garder la virginité de Marie. Ni l'un ni l'autre n'en peut disposer, et toute la fidélité de ce mariage consiste à garder la virginité. Voilà les promesses qui les rassemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent pour se conserver éternellement l'une l'autre par une chaste correspondance de désirs pudiques ; et il me semble que je vois deux astres qui n'entrent ensemble en conjonction qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage d'autant plus ferme, dit saint Augustin, que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables, en cela même qu'elles sont plus saintes (1) ».

Qui pourrait redire l'amour que ces deux parfaits époux avaient l'un pour l'autre ?

Amour d'autant plus ardent qu'il avait été allumé au cœur même de Dieu, et ne s'alimentait que de flammes célestes ; d'autant plus tranquille

(1) *Premier Panégyrique de saint Joseph*, 1<sup>re</sup> partie.

et profond qu'il était plus chaste : Bossuet nous apprend encore que « le feu de la convoitise qui est allumé dans nos corps ne peut jamais égaler l'ardeur des chastes embrassements des esprits que l'amour de la pureté lie ».

Amour respectueux : Joseph vénérait Marie comme la nouvelle arche d'alliance qui portait le Saint des Saints ; Marie vénérait Joseph comme le dépositaire de l'autorité divine.

Amour généreux et constant que ne lassèrent aucune fatigue, aucun déboire, aucun exil.

Amour sans cesse grandissant, car, né du devoir et non du caprice, il ne reposait pas sur les charmes physiques, bien que Dieu les leur eût prodigués, mais sur les vertus toujours croissantes ; il prenait, d'ailleurs, un élan toujours renouvelé dans l'amour de Jésus qui avait été la cause de leur union et qui en restait le lien et la joie.

En parcourant l'histoire de l'Eglise, on trouve des âmes privilégiées et fortes, qui n'ont voulu connaître que les flammes d'un virginal amour. Toutefois cet exemple ne saurait être proposé à l'imitation des époux chrétiens : leur vocation est autre, autre et très grande leur mission ; d'ailleurs. « l'âme humaine n'a pas toujours des

ailles, et le cœur humain ne vit pas toujours de parfums (1) ».

Mais si tous n'ont pas des ailes pour voler à ces hauteurs et s'y maintenir, tous peuvent, en restant sur la terre, marcher à la lumière qui rayonne de cette idéale perfection..

Que votre amour, mes Frères, comme celui de Marie et de Joseph, soit surnaturel.

Qu'il reste toujours chastement soumis à ces lois fondamentales, promulguées par Dieu dès le principe, qui régissent le mariage.

Que Jésus soit le ciment, le centre, le cœur de votre foyer : « Si le Seigneur n'édifie pas la maison, dit le prophète, en vain travaillent ceux qui la bâtissent (2). » Et, en effet, nous sommes chaque jour les témoins attristés, épouvantés, des catastrophes qui fondent sur les foyers dont Dieu est banni : « La famille détruite, le sanctuaire conjugal violé, le lit nuptial déshonoré par les plus tristes mœurs, le cœur de la femme meurtri, les enfants absents, les berceaux vides vous prouveront une fois de plus que l'irréligion, comme l'a dit un des vôtres, n'est bonne qu'à une chose : à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre (3). »

(1) M. l'abbé Martin, *Les Vierges Martyres* — P. Largent, *op. cit.*

(2) *Psalm.*, CXXVI, 1.

(3) M<sup>r</sup> Bougaud, *Le Christianisme et les Temps présents*, t. I, p. 125

Surnaturel et chaste, votre amour mutuel sera respectueux : n'êtes-vous pas l'un et l'autre, en tant que chrétiens, les membres du Christ ; et, en tant qu'époux, les coopérateurs de Dieu, chargés par lui de la glorieuse mission de peupler la terre et de donner au ciel des élus ?

Surnaturel, votre amour sera généreux. Généreux dans le travail : vous vous dépenserez l'un et l'autre, joyeusement, dans ce labeur quotidien, parfois si pénible, nécessaire pour entretenir votre maison et élever vos enfants dans l'honneur ; généreux dans la souffrance, que vous allègerez en vous étant un mutuel réconfort ; généreux dans le pardon : si parfaits que vous soyez, chacun de vous a des défauts qu'un commerce constant fait plus visibles, et qui seraient difficiles à endurer, si l'amour du Christ ne vous avait pas communiqué, par le sacrement de mariage, la grâce de les supporter.

Surnaturel, votre amour sera constant et ira grandissant : avec l'âge, la beauté fragile du corps passe, l'éclat du visage pâlit, les traits s'altèrent, et l'amour humain fléchit ; l'amour chrétien, au contraire, se développe, car, en même temps que s'avancent les ans, les vertus grandissent, et l'âme acquiert une beauté qui semble devenir plus vive et plus attirante à mesure

qu'elle s'approche de l'éternité où elle aura so-  
plein épanouissement.

Surnaturel, votre amour survivra au temps,  
puisque dans le ciel les époux doivent se re-  
trouver et être unis à jamais en des noces éter-  
nelles et virginales (1) comme celles de Marie  
et de Joseph.

Ainsi soit-il.

(1) *Marc*, XII, 25



## LE FOYER DE NAZARETH

---

MES FRÈRES,

La vie de Joseph, traversée comme la nôtre d'épreuves nombreuses dont je vous ai parlé, fut comme la nôtre consolée par des joies dont les plus douces furent celles qu'il goûta, en la compagnie de Jésus et de Marie, au foyer de Nazareth. C'est là que, sauf le temps de l'exil, s'écoula l'existence de Joseph, depuis son mariage avec la Vierge, jusqu'à sa mort.

Entrons, ce soir, dans cette sainte maison ; entrons-y avec respect, avec recueillement, comme on pénètre dans un temple. Ce foyer est, en effet, un temple, ou mieux un sanctuaire :

Sanctuaire de *souvenirs*,

Sanctuaire de *travail*,

Sanctuaire de *prière*.

Trois titres qui en font le modèle des foyers chrétiens.

I

L'humble maison où vivait Joseph ne se distinguait en rien de toutes celles qui s'étagaient sur le penchant de la gracieuse colline dont les charmes avaient fait donner à la petite ville le nom de *Nazareth*, qui veut dire : *la fleur*. Pauvre d'aspect, elle n'avait à l'intérieur ni luxe, ni confort ; mais elle était remplie de souvenirs qui la rendaient douce au cœur de Marie et de Joseph. Là, Joachim et Anne avaient habité ; là ils s'étaient sanctifiés ; là ils avaient attendu le Messie ; là, par l'ardeur de leurs prières, ils avaient obtenu du ciel la naissance de celle qui devait être la mère du Sauveur ; les murs semblaient comme imprégnés de leurs pieux désirs et de leurs saintes oraisons. Plus tard, c'est encore dans cette maison, — radieux souvenir pour Joseph, — que Marie, sa douce et pure fiancée, avait attendu le jour de leur union. C'est dans cette maison, surtout, que Gabriel, le messager céleste, était descendu vers la Vierge, et que s'était accompli le mystère de l'Incarnation.

Quand, après avoir franchi le seuil de la basilique qui recouvre et renferme la *santa casa* de Nazareth, transportée par les Anges de la

bourgade de Galilée sur les rives de l'Adriatique, le pèlerin pénètre dans cette maison dont l'or et le marbre protègent les pierres, et qu'il lit cette inscription : HIC VERBUM CARO FACTUM EST, *Ici le Verbe s'est fait chair*, il tombe à genoux sous le coup de l'émotion intense qui l'étreint et le fait vibrer tout entier; et, comme Madeleine, il baigne de ses larmes et baise amoureusement le sol sur lequel se sont posés les pieds du Christ.

Si, après tant de siècles écoulés, les pèlerins se sentent attirés vers la sainte maison de Lorette, témoin des anéantissements de Jésus; si, malgré le poids de leurs fautes et la froideur de leur amour, les hommes sont ébranlés d'une telle secousse en pénétrant dans cette demeure qui fut le foyer du Christ sur la terre, qui dira les saints transports, les pieux attendrissements de Marie et de Joseph, voyant grandir sous leur humble toit, dans le pur éclat de sa jeunesse, le Fils de Dieu devenu le Fils de l'homme? Qui dira leur attachement pour cette maison consacrée déjà par leurs ancêtres, et qui était maintenant, en toute vérité, le tabernacle du Dieu vivant parmi les hommes?

Oui, le foyer de Nazareth était vraiment un sanctuaire, le sanctuaire de souvenirs sacrés.

Le foyer de l'homme est aussi un sanctuaire.

Le chrétien a la conviction profonde de cette sainteté du foyer domestique : avant d'habiter une maison, il veut que Dieu en soit le premier hôte ; il appelle le prêtre qui asperge d'eau sainte les murailles de la nouvelle demeure et y attire les bénédictions du ciel. Le chrétien a raison : après l'église, qui garde l'Eucharistie, il n'y a pas d'endroit ici-bas où Dieu fasse autant sentir sa présence et parle mieux au cœur, il n'y a rien qui soit plus sacré que notre foyer ; les païens eux-mêmes vénéraient comme un temple la maison familiale et confondaient presque dans le même respect l'autel et le foyer : *pro aris et focis*.

C'est au foyer, avant tout, que s'appliquent les vers du poète :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme  
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

Oui, le foyer a une âme : la nôtre, d'abord. Notre foyer est comme le prolongement de notre être ; nous le faisons à notre image, nous y mettons notre empreinte, il fait partie de notre vie ; ses murs nous défendent moins du froid ou des voleurs qu'ils ne protègent notre intimité et ne la mettent à l'abri des indiscrets ; son

feu, qui réchauffe nos membres, réchauffe peut-être encore davantage notre cœur ; si nous sommes tristes, de chacun de ces objets familiers sort une voix, la voix de vieux amis sûrs et secourables, qui nous dit : « Ne crains rien, nous sommes là, nous peuplons ta solitude, nous ne t'abandonnerons pas, nous bercerons ta douleur, nous panserons tes plaies, nous consolons ton cœur. » Et nos joies, si vives soient-elles, ne sont complètes que si nous les goûtons au foyer. Aussi, quelque pauvre qu'il soit, il nous attire invinciblement. Pendant l'absence, c'est vers lui que se portent nos regards et que se tourne notre cœur ; pour revenir à lui, nous délaissions les plus splendides palais, les plus merveilleux spectacles ; et, quand nous le retrouvons, il semble que nous nous retrouvons nous-mêmes, tellement notre vie, avec ses joies et ses douleurs, y est contenue, tellement notre âme lui a fait une âme vivante et prenante.

Mais l'homme n'arrive pas sur la terre comme un naufragé jeté par la tempête sur un rivage inhospitalier et désert ; il est un anneau d'une longue chaîne qui l'a précédé et qui le suivra. Derrière lui il aura des fils ; devant lui il a ses ancêtres ; et l'âme des ancêtres plane aussi sur le foyer.

Ils y sont, les chers disparus, toujours présents dans ce logis qui fut à eux après avoir appartenu à leurs pères ; dans ces œuvres qui leur survivent et perpétuent leur souvenir. Chaque génération y a laissé sa trace : cette aile ajoutée à la demeure, ce puits creusé, ce chemin tracé, cet arbre planté, ce fauteuil préféré du père, cette chambre où la mère est morte... toute chose rappelle un nom aimé, une bienfaisante prévoyance.

Notre génération, curieuse de nouveautés, avide de changements, ne connaît plus guère, hélas ! ces vieilles maisons familiales, transmises et conservées avec amour, où l'on vivait sous la protection d'un réconfortant passé. Les familles de nos jours sont comme déracinées, elles ont une demeure, elles n'ont plus de foyer.

Comme elles sont vraies, et comme elles s'appliquent bien, non seulement à Paris, mais à toutes nos cités modernes, ces lignes pleines d'une douloureuse mélancolie et d'une amère tristesse, tombées de la plume d'un illustre écrivain (1) : « Le Paris nouveau n'aura jamais d'histoire, parce qu'il n'aura pas de foyers... Où seront les lieux historiques, les demeures illustres, les grands tombeaux ? Qui habitera la maison paternelle ? Qui connaîtra la chambre

(1) Louis Veillot.

où il entendit un premier cri, où il reçut un dernier soupir ? Qui pourra poser son front sur l'appui d'une fenêtre où, jeune, il aura fait ces rêves éveillés qui sont la grâce de l'aurore dans le jour long et sombre de la vie ? O racines de joie arrachées de l'âme humaine ! Le temps a marché, la tombe s'est ouverte, et le cœur qui battait avec mon cœur s'est endormi jusqu'au réveil éternel. Pourtant quelque chose de mes félicités mortes habitait encore ces humbles lambris, chantait encore à cette fenêtre. J'ai été chassé de là ; un autre est venu s'installer là ; puis ma maison a été jetée par terre, et la terre a tout englouti, et l'ignoble pavé a tout recouvert. Ville sans passé, pleine d'esprits sans souvenirs, de cœurs sans larmes, d'âmes sans amour ! Ville de multitudes déracinées, mobile amas de poussière humaine, tu pourras grandir et devenir la capitale du monde ; tu n'auras jamais de citoyens !... Il te manque le foyer, l'asile sacré et inviolable des souvenirs, des joies, des espérances et des douleurs qui trempent le cœur de l'homme et le rendent plus fort que le diamant ».

Gardez, mes Frères, le foyer des ancêtres, pour le passer, avec tous ses souvenirs, entier et embelli, à vos fils ; et si l'état de votre fortune, ou le pic impitoyable des démolisseurs,

ou les nécessités de votre position sociale font votre vie errante et ne vous permettent pas d'avoir un foyer qui soit à vous et que vos enfants recevraient à votre mort, il y a un héritage que nul ne peut vous empêcher de leur transmettre, héritage que vous devez conserver et agrandir, héritage bien plus précieux que le foyer matériel, malgré les souvenirs qui s'y rattachent et dont je vous disais toute la valeur : c'est l'héritage d'un honneur sans tache, l'héritage des vertus domestiques, sociales et chrétiennes, qui sont la pierre angulaire et l'appui, en même temps que le charme et la sûreté du foyer ; qui forment un trésor commun sans cesse augmenté, où les fils puisent après les pères, et qu'à leur tour, ils laissent plus grand à leurs enfants ; qui font, pour employer une gracieuse expression de M<sup>gr</sup> Baunard, que les membres d'une même famille marchent par groupe et comme en chœur sur le chemin du ciel, à la manière de ces anges qu'Angelico de Fiesole a représentés montant en se tenant par la main.

## II

Sanctuaire de souvenirs, le foyer de Nazareth était encore le sanctuaire du travail.

Dans la maison de Nazareth, personne n'était désœuvré. Aux yeux du monde, c'était sur-

tout une maison de travail, un atelier. « D'où lui vient cette sagesse? disaient les Juifs en parlant de Jésus. Qui lui a donné cette puissance? N'est-ce pas un ouvrier et le fils d'un ouvrier? (1) ».

Jésus, en effet, travaillait avec Joseph, ils travaillaient de leurs mains, ils étaient charpentiers. Le Sauveur voulut faire l'apprentissage d'un vulgaire métier, il voulut apprendre, lui, le constructeur de l'univers, comment on façonnait des pièces de bois; et, à mesure que ses forces grandissaient, le travail devenait plus long, plus pénible; les mains du divin adolescent se durcissaient au maniement des rudes outils, et la sueur coulait de son front.

Dans les instants de repos, ou quand la journée était finie, Jésus aidait à sa mère dans les travaux domestiques, car la Vierge travaillait aussi. Ne fallait-il pas qu'elle fût le modèle de toutes celles à qui incombe le soin d'une maison? Habile dans l'art de filer le lin et de broder les fins tissus, elle emploie, quand elle le peut, à ces œuvres plus délicates, ses doigts diligents; mais, le plus souvent, cachée dans l'ombre de l'atelier de Joseph, elle vaque aux soins les plus vulgaires d'un ménage d'ouvriers: elle range et nettoie la maison, elle allume le

(1) *Marc.* VI, 3.

feu à l'humble foyer et prépare le repas, elle cuit le pain, elle tisse et raccommode les vêtements de la famille, ou encore, l'urne sur l'épaule, suivant la coutume orientale, elle va puiser, à la fontaine commune, l'eau nécessaire aux besoins de la maison.

Cette vie pénible du Fils de Dieu était un acheminement vers le calvaire, un avant-goût de la croix, la rédemption commencée par la souffrance ; et c'est pour cela que Jésus, qui avait choisi, pour naître, une étable, voulut vivre dans un atelier. Mais en s'astreignant à ce dur travail, Jésus se proposait encore de rappeler la grande loi, méconnue, du travail : loi de nature, à laquelle était soumis Adam innocent, et, depuis la chute, loi d'expiation, à laquelle l'homme coupable ne saurait se soustraire.

Or, mes Frères, à l'époque où Jésus vint au monde, partout, sauf chez les Israélites, le travail était méprisé, et l'ouvrier dédaigné et comme marqué d'une flétrissure ; aussi les métiers et toutes les professions manuelles n'étaient exercés que par des esclaves. Il fallait réformer cet ordre de choses. Pour rendre la leçon plus claire et plus féconde, Jésus s'enferma dans un atelier, il travailla de ses mains ; en réapprenant au monde, par son exemple, la

grande loi qui pèse sur l'humanité et atteint tous les hommes, il réhabilita le travail et releva l'ouvrier. Grâce à Jésus, et depuis les leçons de Nazareth, le déshonneur n'est pas, comme autrefois, de travailler, mais, au contraire, de passer sa vie dans une stérile oisiveté, d'être un homme inutile, de manger un pain auquel on n'a pas droit, puisqu'on ne l'a pas gagné. C'est l'Esprit-Saint qui a dit cette parole : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas non plus manger (1) ». Elle semble dure ; elle n'est que l'expression d'une de ces vérités primordiales sur lesquelles repose la société.

Mes Frères, comprenez cette leçon de l'atelier de Nazareth.

Si Dieu, en vous donnant la richesse, en vous payant à l'avance votre journée, vous a délivré du souci de chercher votre nourriture quotidienne et de la conquérir par un labeur accablant, ne vous croyez pas libérés de la loi du travail. Il faut que, vous aussi, comme le pauvre, vous gagniez votre pain, sinon à la sueur de votre front, du moins à la sueur de votre âme ; et je ne dis pas seulement en consacrant vos journées à des occupations fri-

(1) H Thess. III, 10.

voles qui ne sont que des distractions, mais en travaillant vraiment, efficacement, en faisant œuvre virile, œuvre utile, en dépensant votre intelligence, votre cœur, votre fortune, votre temps, pour le bien des hommes vos frères. Ce n'est qu'ainsi que vous entrerez dans l'ordre providentiel ; ce n'est qu'ainsi que vous vous ferez pardonner votre fortune.

J'entendais dire récemment à un ouvrier fort posé et sage, fort intelligent aussi et très au courant des questions sociales : « Ces riches qui ne font rien, ce sont des êtres non seulement inutiles, mais nuisibles ! » Et c'est vrai : ils sont nuisibles, parce qu'ils vivent en égoïstes du travail et de la souffrance des autres, sans y prendre part ; nuisibles, parce qu'ils donnent le pernicieux exemple de la paresse ; nuisibles parce qu'ils sont une cause de tentation perpétuelle d'envie pour ceux qui peinent et suent afin de nourrir leur oisiveté ; nuisibles, parce qu'ils font blasphémer la justice et la providence de Dieu.

Travailleurs, mes Frères, qui peinez tout le jour, comprenez aussi l'exemple de Nazareth. Essayez d'améliorer votre sort, c'est bien ; mais gardez-vous d'ouvrir l'oreille aux propos des ambitieux qui ne vous flattent et n'excitent vos convoitises que pour faire de vous les instru-

ments de leur propre élévation. Voulez-vous alléger le lourd fardeau qui pèse sur vos épaules ? Partagez-le avec Jésus. — Voulez-vous, dans votre humble situation, vous trouver à la hauteur des plus grands de ce monde, sans être tentés de leur porter jamais envie, ni de murmurer, ni de vous plaindre de votre vie laborieuse ? Ecoutez et comprenez le mot de Bossuet : « Que ceux qui vivent d'un art mécanique se consolent et se réjouissent : Jésus-Christ est de leur corps (1). » Cette parole contient vos titres de noblesse : Vous êtes de la race de Jésus.

Comme vous, Jésus a eu ses mains meurtries et ses membres fatigués ; comme vous il a peiné et souffert ; comme vous il a mangé son pain à la sueur de son front ; comme vous il a vécu au jour le jour. C'est pourquoi vous êtes les amis privilégiés de Jésus ouvrier ; c'est à vous surtout qu'il adresse cet appel consolateur : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes accablés, et je vous soulagerai. » Et, s'il a jeté l'anathème aux riches égoïstes, il a proclamé la béatitude de la pauvreté, assurant aux pauvres contents de leur sort, en échange des joies de la terre qu'ils n'auront guère connues, la possession du royaume céleste.

(1) VIII<sup>e</sup> Elévation de la 20<sup>e</sup> semaine.

Et vous, mesdames, à qui la Providence a donné la fortune ou l'aisance, resterez-vous oisives au milieu de l'activité universelle ? A Dieu ne plaise ! Quelles que soient vos richesses, il vous faut prendre votre part du labeur commun. Vos mains ne doivent pas rester inactives ; occupez-les à ces ouvrages de fantaisie dans lesquels vous excellez, oui, c'est légitime ; mais cela ne peut être, d'ordinaire, qu'un agréable passe-temps ; ne craignez pas, comme Marie, la mère de Jésus, la reine du ciel et de la terre, de vous intéresser, de vous mettre aux soins de votre ménage ; comme Marie le type idéal de la femme forte de l'Écriture (1), cherchez, procurez-vous la laine et le lin ; et, de vos mains ingénieuses, travaillez ces étoffes pour en orner ceux de votre maison, et pour vêtir le pauvre qui n'a pas de quoi se couvrir.

Permettez-moi de livrer à vos méditations un trait bien édifiant de la vie de la marquise de Grammont, qui fut la grand'mère de M<sup>se</sup> de Mérode et de madame de Montalembert (2). Elle allait mourir et venait de recevoir les derniers sacrements. Après la suprême visite de Jésus, son action de grâces achevée, comme

(1) *Prov.* XXXI, 13

(2) Lecanuet. *Montalembert*, t. II, p. 78-79.

la mort tardait à venir, madame de Grammont demanda son tricot pour les pauvres : c'était le seul travail manuel auquel son infirmité lui permît de se livrer. « Mais madame la marquise vient d'être administrée, elle va mourir ! » répondit, dans son saisissement la femme de chambre, bouleversée d'un tel courage. — « Ma chère, ce n'est pas une raison pour perdre son temps ! » reprit l'agonisante. Ainsi mourut, à quatre-vingt-treize ans, cette femme du grand monde, travaillant jusqu'au dernier soupir, consacrant aux pauvres de Jésus-Christ la dernière pensée et le suprême effort de sa vie.

### III

Enfin, mes Frères, le foyer de Nazareth était un sanctuaire de prière.

La prière y était incessante, chaque œuvre accomplie étant un nouvel acte d'amour. « Oh ! dit M<sup>sr</sup> Gay, quel sanctuaire ! quel culte ! quelles adorations ! quelles confessions ! quelles louanges ! quelles admirations ! quels respects ! quelles actions de grâces ! quelles réparations ! quelles demandes ! quelles conversations ! quel commerce avec Dieu ! quel amour qui monte et qui descend ! quel flux et quel reflux de jus-

tice et de grâce ! le ciel et la terre vivent là comme embrassés (1). »

Cependant, bien que le commerce avec Dieu y fût ininterrompu, il y avait au foyer de Nazareth des heures spécialement consacrées à la prière : le matin, alors que l'univers, sortant des ténèbres de la nuit, s'éveillait à la lumière et prenait comme une vie nouvelle, Jésus, Marie, Joseph s'unissaient pieusement au sacrifice que les prêtres offraient à Dieu, au lever du soleil, dans le Temple de Jérusalem, et consacraient au Père et au Maître les prémices de la journée ; et le soir, après les longues heures du travail quotidien, la Sainte Famille montait sur la terrasse qui domine les maisons orientales ; une douce conversation les délassait des fatigues de la journée et se prolongeait jusqu'à ce que la nuit se faisant plus sombre, indiquât l'heure de la prière précédant le repos.

Cette heure était délicieuse. En bas, de la terre réchauffée tout le jour par les caresses du soleil, s'élevaient les suaves parfums des fleurs ; en haut, dans cet admirable ciel d'Orient, les étoiles scintillaient, chantant à leur manière la gloire du Créateur : mais plus pures que les

(1) *Elévations sur la vie et la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, XXIII<sup>e</sup> Elév., t, I, p. 197.

parfums de la terre étaient les aspirations de ces âmes embrasées d'amour, et les supplications de leurs lèvres plus harmonieuses que le concert des astres.

Marie et Joseph, ayant au milieu d'eux Jésus, faisaient monter par lui leurs adorations et leurs actions de grâces vers le Tout-Puissant, pendant que Jésus engageait avec son Père de mystérieux et ineffables colloques, et lui offrait, avec les prières de Marie et de Joseph, les adorations de toutes les créatures.

Puis leurs voix s'unissaient. Et il me semble, mes Frères, que sur leurs lèvres devait revenir souvent le psaume (1) composé quelque temps après le retour de la captivité de Babylone, dans lequel Israël chantait son espoir en la miséricorde de Dieu pour le relèvement et la prospérité de son peuple. Cet espoir n'était que l'image d'une espérance plus haute, celle de la résurrection de tous les peuples que devait opérer le Messie. On croirait entendre, dans ce chant des captifs délivrés, comme l'écho des aspirations des prophètes et des saints du Testament Ancien, soupirant après le Libérateur attendu, suppliant la terre de se fendre et de germer le Sauveur, le ciel de s'ouvrir et de laisser descendre le Juste.

(1) *Psalm*, LXXXIV.

Dans la paix religieuse du soir, ils redisaient donc les paroles sacrées, sous lesquelles transparaissent le Messie et l'œuvre de la Rédemption :

« Vous avez béni, Seigneur, votre terre ; vous avez délivré Jacob de la captivité.

« Vous avez remis l'iniquité de votre peuple ; vous avez couvert tous leurs péchés.

« Vous avez adouci toute votre colère, vous êtes revenu de l'ardeur de votre indignation...

« La miséricorde et la justice se sont rencontrées ; la justice et la paix se sont donné le baiser.

« La vérité a germé de la terre, et la justice a regardé du haut du ciel.

« Car le Seigneur donnera sa faveur, et notre terre donnera son fruit.

« La justice marchera devant lui, et il imprimera ses pas sur le chemin. »

Quand ils chantaient ce cantique, — ou d'autres semblables, — rempli des promesses messianiques, on devine les émotions qui envahissaient leurs âmes : l'âme de Jésus, couvrant de son amour et de sa protection cette terre qu'il était venu conquérir ; l'âme de Marie et de Joseph, voyant se réaliser les prophéties anciennes et grandir sous leur toit le Dieu caché qui réconciliait le ciel et la terre.

Quel spectacle, mes Frères ! Le ciel lui-même

en était ému. A ces accents partis de l'humble foyer de Nazareth, le Tout-Puissant s'inclinait vers la terre coupable ; à cause du Fils de toutes ses complaisances qui le priait, la miséricorde désarmait la justice, le Dieu terrible déposait son courroux, et, devenant le Père, il commençait à faire grâce, et répandait déjà ses bénédictions : *Benedixisti, Domine, terram tuam.*

Mes Frères, dans les familles chrétiennes, cette scène ravissante se renouvelle chaque jour comme au foyer de Nazareth. Père, mère, enfants, serviteurs se réunissent devant le crucifix, pieux souvenir, relique sacrée léguée par les ancêtres qui se sont agenouillés tour à tour à ses pieds, lui offrant leurs prières, leurs larmes, leur désirs, leurs espérances et leurs joies.

Pourquoi devient-elle de plus en plus rare, cette sainte coutume de la prière faite en commun au foyer de la famille, coutume si édifiante, si réconfortante, si consolante, si salutaire, si nécessaire ?

Aux pieds du Christ, les époux déposaient leur fardeau de la journée, leur responsabilité si lourde, leurs peines, leurs fautes, leurs froissements mutuels ; et du cœur de Jésus descendaient la force, la lumière, la consolation, la

flamme purificatrice, le pardon attendu, un renouveau d'amour, dont la pure ardeur était chaque jour avivée par le Christ.

Aux pieds du Christ, les enfants apprenaient pour leur vie tout entière à prier le Dieu maître et seigneur du foyer familial ; et le rayon qui tombait du crucifix sur la tête du père et de la mère agenouillés à ses pieds, était pour l'enfant comme une consécration de leur personne. En priant avec eux le Père qui est aux cieux, il s'habituaient à vénérer son père et sa mère comme les représentants de l'autorité divine.

Aux pieds du Christ, les serviteurs, admis pour ainsi dire dans l'intimité familiale, se regardaient comme faisant vraiment partie de la famille, à laquelle ils apportaient un dévouement que l'or ne suffit pas à acquérir. En voyant leurs maîtres se frapper la poitrine et se reconnaître, comme eux, pécheurs et misérables devant Dieu, ils rentraient en eux-mêmes, ils devenaient meilleurs, leur conscience s'éveillait, s'affinait ; et ainsi, grâce à cette délicatesse d'âme, ils réalisaient dans toute sa surnaturelle beauté le conseil de l'Apôtre : « Serviteurs, obéissez en toutes choses à vos maîtres selon la chair, ne servant pas seulement sous leurs yeux, comme pour plaire aux hommes, mais en

simplicité de cœur, et en craignant Dieu (1) ». La mère de Lamartine avait établi à son foyer la prière en commun, et elle en écrivait les bienfaits : « ... Rien ne relève autant l'esprit des serviteurs que cette communion quotidienne des cœurs par la prière et l'humiliation devant Dieu qui ne connaît ni grands ni petits. Cela est bon aussi pour les maîtres, qui sont rappelés ainsi à l'égalité chrétienne avec leurs inférieurs selon le monde... »

Quel beau et fructueux apostolat on peut exercer au foyer de la famille !

Mes Frères, vous qui voulez faire de votre foyer un centre d'attraction pour vos fils, centre dont on s'éloigne avec tristesse, et où la plus grande joie est de revenir, faites de votre foyer un sanctuaire.

Vous qui géissez de l'impiété envahissante, et qui vous lamentez de voir la France se retirer de plus en plus de Dieu qui l'a faite si forte et si belle, souvenez-vous que la France se compose de familles, et que, le jour où les familles seront, en grand nombre, vraiment chrétiennes, la France reprendra son rang de fille aînée de l'Eglise. A vous, mes Frères, de travailler pour votre part à cette rénovation de

(1) Coloss. III, 22.

notre patrie, en faisant de votre foyer un sanctuaire où Dieu soit le maître incontesté.

Ainsi, sous les bénédictions divines, votre foyer deviendra une copie du doux foyer de Nazareth. Il ne sera pas à l'abri de la souffrance, et les deuils le dépeupleront. Qu'importe ! puisque l'espérance chrétienne vous donne la certitude que vous et les vôtres ne quitterez ce foyer instable de la terre que pour le foyer éternel, où tous les rachetés du Christ seront à jamais heureux dans la demeure du Père de famille, en la compagnie de Jésus, de Marie et de Joseph.

Ainsi soit-il.

---

## LA SAINTE FAMILLE

---

MES FRÈRES,

Tous les ans, les parents de Jésus allaient à Jérusalem pour le jour solennel de la Pâque. Lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, ils s'y rendirent suivant la coutume. Les fêtes de l'octave terminées, ils se mirent en route pour revenir ; mais l'enfant Jésus resta dans la ville à l'insu de ses parents. Ceux-ci, pensant qu'il était dans la caravane avec quelqu'un de leur compagnie, firent une journée de marche, et, le soir venu, ils le demandèrent, mais en vain, à leurs parents et connaissances. Ne le trouvant pas, ils revinrent à Jérusalem pour le chercher. Après trois jours, ils le retrouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant ; et tous les auditeurs étaient stupéfaits de sa sagesse et de sa science. En le voyant, Marie et Joseph furent remplis d'admiration, et sa mère lui dit : « Mon

Fils, qu'est-ce donc que vous nous avez fait ainsi ? Voici votre père et moi qui vous cherchions pleins d'inquiétude. » Et il leur dit : « Comment se fait-il que vous m'ayez cherché ? Ne savez-vous pas que je dois être occupé aux affaires de mon Père ? »

Et ils ne comprirent pas la parole qu'il leur disait.

Il descendit avec eux vers Nazareth ; et il leur était soumis.

Ce passage de l'Évangile est le seul où il soit question de Joseph depuis le retour d'Égypte, et le Livre sacré ne mentionne même plus désormais son nom. Arrêtons-nous donc pieusement à cette scène, douloureuse à la fois et charmante, qui nous permet d'entrer, plus avant qu'hier, dans l'intimité du foyer de Nazareth.

Sans nous attarder aux commentaires habituels et connus du fait évangélique, essayons de l'approfondir et d'y chercher, dans la Sainte Famille, le modèle de la famille chrétienne.

Pour peu, en effet, qu'on médite ce récit de l'Évangile, il n'est pas difficile d'y découvrir de précieuses indications sur *l'autorité du père*, — *la tendresse de la mère*, — *les devoirs et les droits de l'enfant*.

I

Avez-vous remarqué, mes Frères, les paroles que Marie adresse à Jésus, en le retrouvant au Temple : « Votre père et moi, nous vous cherchions pleins d'inquiétude ? » Joseph est incomparablement, et à tous égards, inférieur à Marie ; cependant Marie nomme Joseph avant elle, le premier. Cette prééminence est, je le veux, une formule de politesse, sur les lèvres de Marie, et un acte d'humilité ; mais elle est autre chose encore, elle est l'expression d'une vérité : Marie reconnaît que Joseph est le chef de la famille et le dépositaire de l'autorité.

Joseph sait se tenir à la hauteur de cette éminente dignité ; ce titre de père, le plus beau et le plus grand dans l'ordre de la nature, il sait le porter ; chez lui l'autorité n'est pas seulement nominale, elle est réelle, elle est *consciente des lourdes responsabilités* qu'elle comporte.

Lors de ce voyage au Temple, Jésus avait douze ans. Or, la douzième année avait une importance capitale dans la vie du jeune Israélite, c'était l'âge de la virilité. Celui qui l'avait atteint cessait d'être un enfant et était traité en homme. **Affranchi**, en une certaine mesure, de l'autorité

paternelle, il devenait « le fils de la Loi », c'est à-dire qu'il était dès lors soumis à toutes les prescriptions de la loi mosaïque, parce qu'il était réputé avoir assez de forces pour les observer toutes, même dans ce qu'elles avaient de plus pénible. Il devait, par exemple, jeûner les jours de pénitence et se rendre à Jérusalem pour la fête de Pâque.

Dans ces conditions, puisque l'Enfant-Dieu était sorti de tutelle et comme émancipé par la loi, un autre que Joseph aurait pu se croire déchargé de la responsabilité de Jésus ; d'autant plus qu'il savait, par expérience, que le ciel veillait, et que ses bras n'étaient plus nécessaires pour emporter le Sauveur, comme aux jours de sa petite enfance, et le mettre à l'abri du danger.

La conscience de Joseph ne connaît ni ces aberrations ni ces faiblesses : l'Enfant est un dépôt confié à sa garde, et, tant que la volonté de Dieu lui en laissera la charge, il saura remplir tout son devoir et veiller assidûment sur lui. Aussitôt donc qu'il remarque l'absence de Jésus, il se met à sa recherche.

Que cette leçon est nécessaire de nos jours ! Il arrive un âge, je le sais, où l'enfant ayant grandi, doit prendre contact avec la vie, mais il faut que le père guide et soutienne ses pas. Il importe que le jeune homme fasse l'appren-

tissage de sa liberté, et il serait imprudent autant qu'inhabile de vouloir le tenir à la lisière ; mais il importe aussi, sous peine de désastres peut-être irréparables, que cet apprentissage soit fait sous l'œil vigilant du père qui, si le fils fait un écart, le remette dans la voie droite ; s'il tombe, le relève et le reconforte ; s'il s'égaré, le recherche et le ramène.

Combien de pères, — et à défaut du père, combien de mères, — négligent ce devoir essentiel, oublieux de la grandeur de leur mission et de la lourde responsabilité qui leur incombe. J'ai rencontré, au cours de mon ministère, une mère de famille qui m'avait demandé de bénir sa maison nouvellement restaurée. La cérémonie achevée, elle me fit parcourir la demeure, m'en expliquant les dispositions ; et elle était toute joyeuse de me montrer la chambre du fils de la maison, aménagée un peu à l'écart du logis familial, afin, disait-elle, que le jeune homme pût sortir et rentrer le soir à sa fantaisie, sans que les parents fussent dérangés. — Parents inconscients ! parents coupables ! parents indignes de l'honneur que Dieu leur fait de leur donner des enfants ! Ils descendent au rang des êtres sans raison, puisqu'ils se croient quittes envers la progéniture qu'ils ont mise au monde, quand ils lui ont fourni la pâtée quotidienne qui nourrit et développe le corps

sans aucun souci de guider, d'élever, de préserver, de sauver l'âme immortelle de leurs enfants !

Consciente de ses responsabilités, l'autorité de Joseph était *religieuse*.

L'éducation est la grande œuvre des parents ; mais c'est une œuvre trop difficile pour qu'on puisse l'accomplir et la mener à bien en dehors de Dieu. Disons mieux : l'éducation est une œuvre divine, dont Dieu doit être l'âme, comme il en doit être le but. Aussi, le premier devoir du père conscient de ses devoirs, est de mettre la religion à la base de l'éducation. Vouloir élever des enfants sans la religion, c'est bâtir sur le sable ; au premier souffle des passions, l'édifice des vertus humaines, si solide qu'on l'ait cru, s'écroule misérablement.

Cette vérité dont l'évidence pâlit, hélas ! de plus en plus aux yeux de nos contemporains, est cependant encore reconnue généralement ; et ils sont nombreux, les indifférents, ou même, s'ils ne sont pas sectaires, les incroyants qui, laissant de côté leurs principes quand il s'agit de leurs propres enfants, donnent à leur mère toute liberté de les élever dans la piété, et les confient plus tard à des maîtres religieux. En tout cas, il n'est personne ici qui veuille contester que la religion soit le fondement nécessaire de toute éducation.

Mais peut-être y a-t-il, parmi ceux qui m'écoutent, des pères de famille qui croient avoir suffisamment rempli leur devoir vis-à-vis de leurs enfants, quand ils ont permis que ceux-ci reçoivent, au foyer et à l'école, une éducation chrétienne. C'est beaucoup, il est vrai ; ce n'est pas tout cependant.

Pour être à la hauteur de sa mission, le père doit à ses enfants l'exemple : l'exemple de la prière au foyer domestique, dont je vous parlais hier ; et, à l'imitation de Joseph, se rendant régulièrement et pieusement au Temple de Jérusalem, suivant la prescription de la loi mosaïque, l'exemple de l'assistance à la messe, l'exemple de la confession, l'exemple de la communion, l'exemple de l'obéissance à tous les commandements de Dieu et de l'Eglise, l'exemple de toutes les vertus.

Jamais la religion n'est plus nécessaire à l'enfant que quand il atteint ces périlleuses années de l'adolescence où les passions lui font entendre leur appel mystérieux et enchanteur ; jamais, aussi, il n'est davantage tenté de secouer ce joug salutaire qu'il ne peut porter qu'au prix de coûteux sacrifices et d'héroïques renoncements. Il s'empressera de le rejeter, s'il n'est pas soutenu par la force de l'exemple paternel.

Consciente de toutes ses responsabilités,

donnant l'exemple de la fidélité à la loi divine, l'autorité paternelle de Joseph était *discrète*, il la partageait volontiers avec Marie. C'est Marie qui, au Temple, prend la parole pour dire à Jésus leurs mortelles inquiétudes. Touchant exemple ! — Il vous rappelle, mes Frères, que si le père est le chef incontesté, le roi de la famille, la mère en est la reine, et non l'esclave ou la servante ; qu'elle a le droit d'intervenir dans tous les événements du foyer domestique ; qu'aucune décision ne doit être prise que la mère n'ait été consultée et respectueusement écoutée ; qu'elle a sa grande part, part nécessaire, collaboration précieuse, dans l'administration de la maison et dans l'éducation des enfants.

L'autorité de Joseph, enfin, était *sage*.

Elle était bien faite pour flatter doucement le cœur de Marie et de Joseph, cette délicieuse scène du Temple. Quels parents n'eussent été fiers de voir leur fils assis au milieu des plus célèbres docteurs d'Israël ? « Hillel, révérend à l'égal de Moïse, et gardant encore toute la majesté de la vieillesse ; l'inflexible Shammaï enchaînant tout ce que déliait Hillel ; Jonathas, fils d'Uziel, dont la parole était si ardente que les oiseaux, dit le Talmud, se brûlaient en passant sur sa tête, ou se transformaient en Séraphins. A leurs côtés... Rabban Siméon, qui

avait prophétisé à Marie ses douleurs ; Joseph d'Arimathie, Nicodème, que la grâce devait bientôt attirer (1). » Et ces sages d'Israël avaient admis Jésus dans leur cercle, ils répondaient à ses demandes, ils admiraient la sagesse des paroles qui sortaient de ses lèvres d'enfant ! Quels parents n'eussent entrevu pour leur fils le plus brillant avenir ? Joseph et Marie furent remplis d'admiration, nous dit l'Évangile ; ils furent heureux et émus de retrouver leur fils qu'ils avaient si anxieusement cherché ; mais ils étaient trop sages pour se laisser éblouir par l'éclat du spectacle charmant qu'ils avaient sous les yeux. Ils savaient que, jusqu'au moment où il plairait à Jésus de manifester sa divinité, il n'était qu'un ouvrier, fils d'ouvrier, que sa place était non parmi les docteurs, les savants et les grands, mais dans l'obscurité de l'atelier familial. Et, en effet, Jésus descendit avec eux à Nazareth, et il leur était soumis.

Cette leçon de sagesse n'est-elle pas une des plus opportunes, à l'heure présente ?

Autrefois les fils étaient fiers de prendre le métier paternel, et l'on voyait ces vieilles maisons, grandes ou petites, véritable aristocratie du commerce ou de l'industrie, qui se perpé-

(1) Abbé Fouard. *La Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. I, p. 112.

tuaiet dans la même famille à travers d'innombrables générations. Aujourd'hui on méprise le travail manuel, on dédaigne la profession paternelle, on ne songe qu'à délaissier le comptoir ou l'atelier où les ancêtres ont travaillé dans l'honneur ; on veut sortir du milieu dans lequel on a été élevé, se hausser au-dessus de la condition paternelle ; et trop souvent les parents, complices des ambitions ou des illusions filiales, poussent eux-mêmes les enfants à cette funeste désertion qui est une erreur et un danger.

A moins d'indications providentielles, il est bon que l'homme ne soit pas un déraciné, car il risque de devenir un déclassé et un malheureux ; il est bon qu'il passe sous l'autorité tutélaire de ses parents, au foyer familial, les années de son enfance et de sa jeunesse, et qu'il continue, quand le moment est venu, les traditions paternelles.

— Votre fils est intelligent, dites-vous, et réussirait si bien dans une carrière libérale ! — Qu'en savez-vous ? Tant d'autres, auxquels semblait comme à lui sourire la fortune, ont sombré avant d'arriver au port ! D'ailleurs, s'il est intelligent, tant mieux ! Il fera entrer le progrès à votre usine, il développera votre commerce, il agrandira votre atelier, il élèvera jusqu'à l'art votre métier ; dans sa sphère, et

même dans sa cité il deviendra une notabilité respectée et influente ; en lui vous revivrez ; près de lui vous coulerez des jours heureux ; et, quand le moment sera venu pour vous de quitter la terre, c'est dans votre vieille maison, entre les bras de votre fils, que vous expirez tranquilles, comme Joseph expira dans son atelier entre les bras de Jésus.

## II

Si l'autorité est l'apanage du père, la tendresse est le lot de la mère. Le père est la tête de la famille, la mère en est le cœur.

Or, Marie est l'idéal de la mère, et nulle part sa tendresse maternelle ne s'est mieux manifestée que dans l'épisode de la perte de Jésus. En d'autres passages de l'Évangile, nous devinons cette tendresse, nous la pressentons ; ici nous la touchons : elle éclate dans ses larmes, dans sa recherche empressée, dans la chaude spontanéité des paroles qui sortent de son cœur quand elle a retrouvé son fils. C'est donc bien ici qu'il convient d'étudier l'amour maternel de Marie et d'en admirer les qualités.

La tendresse de Marie est *éveillée et facilement alarmée*. Le vieillard Siméon lui a prédit, il est

vrai, au jour de la Présentation de Jésus au Temple, qu'un glaive transpercerait son âme, et toujours elle en sent la pointe menaçante. Mais qu'a-t-elle à craindre pour le moment présent ? L'heure du suprême sacrifice n'est pas encore venue, elle le sait ; et elle sait aussi que Jésus ne peut s'égarer. Cependant, en constatant son absence, sa tendresse s'alarme, et elle verse des pleurs amers.

Chacun de vos foyers, mes Frères, est témoin d'un semblable amour. Mieux que moi vous pourriez redire tous les dévouements du cœur de la mère : ces renoncements de chaque minute, ces longues insomnies autour des berceaux, ces inquiétudes au moindre malaise, ces angoisses dans les crises de la première enfance, ces larmes s'il a fallu momentanément se séparer, ces innombrables sacrifices accomplis en vue de l'avenir des enfants. Vraiment le cœur de la mère est un abîme insondable de tendresse qui n'est jamais en défaut, un abîme aussi de constants et cruels soucis.

Ce n'est pas tout, mes Frères. Au-dessus de la maternité naturelle, il y a la maternité spirituelle ; au-dessus du dévouement qui garde et développe le corps de ces petits êtres si chers et si fragiles, il y a le dévouement surnaturel qui, derrière leur gracieuse enveloppe, sait découvrir une âme faite à l'image de Dieu et veut

garder et développer cette divine ressemblance ; au-dessus de la tendresse humaine qui prépare l'avenir temporel des enfants, il y a la tendresse surnaturelle qui songe, avant tout, à préparer leur avenir éternel. Grandes sont les angoisses de la mère ; plus grandes sont celles de la chrétienne, tant sont nombreux les périls qui menacent l'âme de leurs enfants : périls des serviteurs, périls des camarades, périls des écoles, si la mère n'a pas eu la liberté du choix, périls des lectures, périls des passions naissantes, périls de l'inexpérience. Tous ces périls elle a su les écarter, au prix de quelle vigilance ! tant que ses enfants sont restés sous la garde de son amour ; mais ils ont grandi, ils ont quitté le toit paternel, ils font l'apprentissage de la vie. Ah ! mères chrétiennes, je comprends que vos yeux, comme ceux de la Vierge, versent des larmes, et qu'en songeant aux dangers que court l'âme de vos enfants, votre cœur ne connaisse pas de repos !

L'amour de Marie est *fort*.

Elle ne se borne pas à pleurer la perte de Jésus. Au pied de la croix, ses sanglots ne devaient pas l'empêcher de se tenir debout près de son fils expirant ; ici ses angoisses ne devaient pas davantage paralyser son énergie. Elle a déjà marché tout un jour ; et, au lieu de se

reposer au campement, elle a parcouru tous les groupes demandant anxieusement des nouvelles du disparu ; elle est accablée de fatigue, et encore plus brisée de douleur : qu'importe ! il faut retrouver Jésus. C'est à Jérusalem, sans doute, qu'il est resté ; c'est à Jérusalem qu'il faut retourner ; et, sans retard, sans repos, elle se met en route avec Joseph. Avec quelle hâte ne durent-ils pas franchir cette douloureuse étape, à travers les âpres solitudes dont la morne désolation cadrait avec leur affliction ! Si du moins en arrivant dans la maison où ils avaient logé pendant les fêtes, Jésus avait répondu à leur appel ! Mais il n'y était pas. Qui pourrait redire les tortures qui déchiraient le cœur de ces deux affligés, de cette mère de douleurs, pendant qu'ils s'en allaient à travers les rues de la cité sainte ? Et qui pourrait redire leur vaillance dans la peine, et la force inébranlable de leur cœur ?

Ainsi, mères chrétiennes, votre tendresse doit être forte : — forte dans la douleur, s'il vous faut, comme Marie, chercher longtemps votre fils égaré ; — forte, quelquefois, dans la répression : bien que ce ne soit pas là le rôle habituel de la mère, il se rencontre des cas où une saignée est urgente pour sauver le malade, et où la main de la mère a seule la dextérité suffisante pour l'opérer ; — mais surtout votre

tendresse doit être forte en vertus qui sauveront vos enfants. « ... Le malheur de ce temps et son redoutable péril, dit M<sup>sr</sup> Bougaud dans la célèbre introduction à son *Histoire de sainte Monique*, c'est qu'il n'y a presque pas de mères qui aillent, pour sauver leurs enfants, jusqu'au bout des forces divines de la maternité. Je le disais un jour, continue l'éloquent évêque, à une mère chrétienne que tourmentait l'avenir de son jeune fils et qui me confiait ses inquiétudes ; je lui disais : « De quoi avez-vous peur ? Votre fils sera ce que vous le ferez : bon, pur, noble, généreux, brave, craignant Dieu, n'ayant point d'autre crainte, si vous-même avez ces vertus dans l'âme, et si vous savez les lui mettre si profondément au cœur que rien ne puisse les en arracher jamais. — Vous croyez ? me dit-elle ; mais les passions, mais l'air corrompu du siècle, mais tant de périls qu'une mère ne peut prévoir ni conjurer ! — Des périls qu'une mère ne peut prévoir, il y en a sans doute, reprenais-je ; des périls qu'une mère ne peut conjurer, il n'y en a point, si elle sait employer les forces que Dieu lui a données. Et dût l'enfant succomber un instant au mal, si sa mère le veut, il sortira de l'abîme et renaîtra à la vertu. — Si sa mère le veut ?... — Oui, veuillez seulement. — Et en le voulant de toutes les puissances de mon âme, je sauverai mon enfant ? — Oui, certes.

— Eh bien ! je le voudrai ! » reprit-elle avec un accent que je n'oublierai jamais. Elle l'a voulu, en effet, cette noble et chrétienne mère, elle le veut encore ; et bien que l'œuvre ne soit pas finie, et que l'enfant, comme une faible barque, flotte encore à l'orage de ses dix-neuf ans, tout annonce que la volonté de sa mère sera plus forte que tous les vents et que tous les flots. »

La tendresse de Marie fut, comment dirais-je ? *médiatrice et miséricordieuse*.

Jésus est retrouvé ; toutes les douleurs sont oubliées ; Marie s'élançe vers son fils : « Mon Fils, qu'est-ce donc que vous nous avez fait ainsi ? Votre père et moi nous vous cherchions pleins d'inquiétude ».

Pourquoi Marie prend-elle la parole ? A n'en pas douter, c'est parce qu'elle est la mère, et que Joseph n'est que le gardien, le père par délégation : c'est le cri du cœur maternel.

Mais il me semble, mes Frères, que Dieu, qui destinait la Sainte Famille à être le modèle des familles chrétiennes, avait en vue de montrer le rôle miséricordieux que la mère doit exercer dans la famille, s'interposant comme une bienfaitante médiatrice entre la sévérité du père et la faute de l'enfant, non pour excuser celui-ci ou pour arrêter celui-là, — car l'accord

entre le père et la mère doit toujours être parfait, surtout en matière d'éducation, — mais pour adoucir ce que la sévérité aurait de trop rigoureux, et pour panser ce que la plaie aurait de trop cuisant. Il est même des cas, et cet exemple paraît l'insinuer, où l'autorité du père doit s'effacer, et laisser à la main plus douce, au cœur de la mère, le soin de la réprimande ou de la correction. Certaines blessures faites par la sévérité du père, si légitime et si nécessaire qu'on la suppose, risqueraient de ne pas se fermer; la main de la mère, même quand elle blesse, sait appliquer le baume qui cicatrise et guérit.

L'enfant, croyez-le, n'oubliera jamais cette tendresse miséricordieuse dont il aura senti les doux effets pendant ses jeunes années; et plus tard, devenu homme, alors que peut-être il écartera tout conseiller, et que la raison ne pourra même plus se faire entendre dans le tumulte des passions, la voix de sa mère aura toujours accès à son cœur, et le souvenir de cette femme, vraie mère de miséricorde, qui berça son enfance et consola son adolescence, sera pour lui la résurrection et le salut.

### III

La scène de la perte de Jésus au Temple, en nous montrant ce que doivent être l'autorité du père et la tendresse de la mère, nous fait connaître encore les devoirs et les droits de l'enfant.

Jésus avait, pendant quelques instants, laissé entrevoir sa divinité, pour la voiler aussitôt ; et ce rayonnement fugitif fait songer à ces délicates fleurs printanières qui entr'ouvrent leurs corolles aux premiers soleils, et qui se hâtent de les refermer après avoir laissé échapper quelques parfums, car l'hiver n'a pas fui, les frimas n'ont pas cessé, l'heure de l'épanouissement n'est pas arrivée.

Jésus rentre donc à Nazareth avec Marie et Joseph, et, dit saint Luc, « il leur était soumis, *Erat subditus illis* ».

L'obéissance, nécessaire à tous, est une vertu toujours difficile, car notre orgueil est impatient de tout frein. C'est pour nous l'apprendre que Jésus, Fils de Dieu et Maître universel, a voulu obéir : obéir à ses créatures, obéir non pas seulement dans les années de son enfance, mais jusqu'à trente ans, jusqu'à l'heure où il quitta Nazareth pour prêcher l'Évangile.

Voilà, mes Frères, l'exemple pour tous, voilà l'exemple surtout pour l'enfant, pour la jeune fille, pour le jeune homme : *Erat subditus illis*. « Je suis saisi d'étonnement à cette parole, s'écrie Bossuet. Est-ce là donc tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu ? Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. Et en quoi leur obéir ? Dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique (1) ». Le premier devoir, je pourrais dire le seul devoir de l'enfant, puisque celui-là contient tous les autres, c'est l'obéissance. Elle doit résumer la vie de l'enfant, comme elle résume la vie du Fils de Dieu jusqu'à sa trentième année.

Or, mes Frères, qu'en est-il de l'obéissance à votre foyer ? Elle sera, n'en doutez pas, ce que vous l'aurez faite. L'éducation d'autrefois était mâle et forte ; aussi nous avons des générations vaillantes et vertueuses, gardant pour leurs parents, jusque dans l'âge mûr et la vieillesse, une respectueuse affection qui était un culte. De nos jours l'éducation est relâchée, efféminée, et les enfants ne respectent plus leurs parents, parce que ceux-ci ont laissé tomber le sceptre de la royauté familiale que Dieu avait mis entre leurs mains ; ils ne savent

(1) *Elévations sur les Mystères*, XX<sup>e</sup> Sem., 8<sup>e</sup> Elév.

plus commander, ils ne savent plus se faire obéir ; ils habituent leur autorité à toutes les capitulations, et leurs enfants à toutes les câlineries. Sous prétexte de santé, on amollit leurs corps ; sous prétexte de nervosité, on n'ose les contrarier et on amollit leur âme. On gâte les enfants ; comprenez ce mot, mes Frères, *on les gâte* : cela veut dire qu'on les corrompt. On satisfait tous leurs caprices, on ne résiste à aucune de leurs fantaisies, on ne leur inculque pas le sentiment du devoir, on ne leur enseigne pas la beauté de la lutte et du sacrifice, on ne sait pas leur apprendre à vouloir. Alors, qu'arrive-t-il ? Les vices, que nous avons tous en germes, se développent en eux, comme poussent les mauvaises herbes dans un terrain mal cultivé ; dans leur jeune âge ce sont de petits tyrans, insupportables et grossiers ; dans un âge plus avancé, il y a toute chance que les jeunes filles ainsi élevées soient des créatures futiles et frivoles, des femmes incapables de tenir une maison ; que les jeunes gens soient des paresseux, des inutiles, des débauchés. A qui incombe la responsabilité de ces désastres ? Aux parents qui n'ont pas su faire obéir leurs enfants.

Méditez, mes Frères, cette parole de l'Evangile : « *Erat subditus illis*, Jésus était obéissant. »

Il y eut, cependant, dans cette longue période de vie cachée et d'obéissance, une circonstance où Jésus revendiqua sa liberté d'action ; c'est justement dans la scène du Temple, quand il répondit à Marie : « Ne savez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père ? » Cette liberté, il ne l'exerce pas encore, ou il ne la prend que pour quelques instants ; il indique, toutefois, qu'il a pleine conscience de sa mission, et que, le moment venu, il s'y donnera tout entier.

L'Évangile ajoute que Marie et Joseph ne comprirent pas cette parole de Jésus. Les parents ne la comprennent pas davantage, quand leurs enfants font entendre la même revendication, quand ils font valoir leur droit — le seul dont je puisse m'occuper en ce moment — de choisir eux-mêmes leur voie.

Chose étrange ! Dans la vie ordinaire, les parents abdiquent leur autorité alors qu'ils ont le devoir de l'exercer ; et ils ne deviennent intolérants et intransigeants que là où ils n'ont plus le droit de commander. Car il est incontestable mes Frères, que l'enfant arrivé à l'âge de se décider en vue de l'avenir, a le droit de choisir et le compagnon ou la compagne de sa vie, et la voie dans laquelle il marchera, celle où l'appellent ses attraits, ses aptitudes, la vocation divine.

Les parents, certes, ont le droit et le devoir d'éclairer l'inexpérience du jeune homme ou de la jeune fille, d'éprouver la réalité d'un attrait qui peut n'être qu'un entraînement passager.

Mais, ces sages précautions prises, c'est à l'enfant qu'il appartient de faire son choix ; et, du moment que ce choix est conforme aux lois de l'honneur et de la vertu, qu'il ne compromet ni l'avenir temporel, ni l'avenir éternel, les parents n'ont qu'à s'incliner devant la volonté de l'enfant, et à lui procurer les moyens de la mettre à exécution. C'est la méconnaissance de cette vérité, mes Frères, qui fait tant de vies malheureuses et tant de gens dévoyés.

Il y a une vocation, entre toutes, à laquelle les parents, n'ont aucun droit de s'opposer : c'est la vocation à l'état sacerdotal ou religieux.

C'est Dieu qui la dépose, comme un germe précieux, dans l'âme d'un enfant charmant et pur, au milieu d'une famille qu'il veut spécialement honorer et bénir ; et les parents commettraient un crime si, au nom de je ne sais quel intérêt mondain ou d'un amour mal entendu, ils étouffaient ce germe délicat et précieux. L'enfant, alors, se souvenant du divin Enfant du Temple, devrait dire à ses parents : « Ne savez-vous pas que je dois être occupé aux

affaires de mon Père ? Ne savez-vous pas qu'au dessus de vous, que j'aime pourtant de tout cœur, il y a le Père du ciel, que je dois aimer davantage, et qui m'appelle à Lui ; au-dessus de votre volonté, que j'ai toujours si profondément respectée, il y a la volonté divine devant laquelle je dois m'incliner ? »

L'Évangile, après avoir dit que Marie et Joseph ne comprirent point la parole de Jésus, ajoute que « Marie conservait toutes ces choses dans son cœur ». Conservez vous-mêmes, mes Frères, dans votre cœur, ces vérités que je viens de vous exposer ; et si présentement vous n'en avez pas l'intelligence complète, Dieu, quand il en sera besoin, saura vous les expliquer.

Et maintenant que nous avons contemplé « les ineffables vertus de la Sainte Famille », il ne nous reste plus, suivant le vœu de l'Église dans l'oraison de la fête consacrée à l'honorer, qu'à imiter, chacun de nous dans la sphère de ses attributions, les exemples qu'elle nous a donnés, afin de jouir de sa protection sur la terre et de sa compagnie au ciel.

**Ainsi soit-il.**

## LA MORT DE SAINT JOSEPH

---

MES FRÈRES,

Entrons une dernière fois à ce foyer béni de Nazareth dont j'ai essayé de vous décrire les joies pures et tranquilles : Joseph va mourir ; et de cette mort je voudrais, ce soir, vous faire contempler le réconfortant spectacle.

L'Évangile n'en dit rien ; mais, pour suppléer à son silence, il suffit de nous rappeler cette parole de l'Apocalypse, qu'une voix venant du ciel dictait à saint Jean : « *Ecris : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Désormais, dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs travaux, car leurs œuvres les suivront (1) »*.

C'est donc la joie qui préside au trépas de Joseph : *BEATI mortui qui in Domino moriuntur*, — joie du *passé*, — joie du *présent*, joie de *l'avenir* ; toutes ces joies illuminent le soir de

(1) *Apoc.*, XIV, 13.

cette vie des reflets du ciel, et projettent sur le front du Juste mourant les premiers rayons de l'éternel bonheur : *Opera enim illorum sequuntur illos.*

I

« Leurs œuvres les suivront ». Elles devancent même la mort ; et, répondant à je ne sais quel mystérieux appel, elles accourent des confins les plus reculés. A cette heure suprême où l'homme va mourir, sa vie se présente tout entière à ses yeux dans une éblouissante clarté.

Quel moment pour le pécheur ! j'entends le pécheur impénitent qui, jusqu'au bout, refuse la grâce et repousse les inlassables avances du Sauveur. Un passage des psaumes nous représente, dans une vive image, son état lamentable : « Les douleurs, — les flots de la mort m'ont environné, et les torrents d'iniquité m'ont rempli de trouble (1) ». Il ressemble, ce malheureux agonisant, à un naufragé poussé par la tempête sur un rocher que l'Océan va bientôt recouvrir. Il pouvait se sauver, comme ses compagnons d'infortune, en employant, ainsi que les autres, les moyens qu'une

(1) *Psalm.*, XVII, 5.

Providence paternelle avait mis à sa disposition ; il les a dédaigneusement écartés. Et maintenant il est là, seul, sur ce roc contre lequel se ruent les flots de la mer qui l'entourent de toutes parts, *circumdederunt me dolores mortis*. Ces flots sont des torrents d'iniquité, *torrentes iniquitatis* : flots fangeux de ses actions, de ses paroles, de ses démarches, de ses désirs mauvais, de ses pensées criminelles, les péchés de son enfance, les dissolutions de sa jeunesse, les passions et les scandales de son âge mûr ; ces vagues impures accourent vers lui, elles se hâtent, elles se poussent, elles montent, elles le touchent, elles l'enveloppent, elles vont l'engloutir, le soulever, l'emporter, le précipiter aux pieds du terrible Juge. Et cette vue le plonge dans un trouble plein d'horreur : *torrentes iniquitatis conturbaverunt me*.

Si, à cette heure dernière et dans ces suprêmes clartés, une telle vie ne peut être qu'un effroyable épouvantement pour le réprouvé ; pour Joseph, au contraire, c'était une joie sans mélange que lui apportait, à l'heure du trépas, son long passé de vertu.

Son âme fut à tout instant comme une belle eau, limpide et tranquille, où toujours se refléta le ciel.

Son regard peut fouiller toutes les profon-

deurs de sa vie, il n'est rien qui ne soit digne de Dieu: son enfance innocente, sa jeunesse chaste, son existence utile, sa vie angélique, tout lui est une source de joie.

Mais son cœur se repose plus délicieusement sur les années, pleines de mérites, passées en la compagnie de Marie et de Jésus. Il se rappelle ses fiançailles avec la Vierge, belle et pure entre toutes, et les saints tressaillements de son cœur virginal quand, sur l'ordre de Dieu, il fit entrer à son foyer l'Immaculée pleine de grâce, qui lui apportait le ciel, puisqu'elle lui apportait Jésus.

Jésus ! notre cœur froid et insensible est dilaté d'une allégresse sans pareille quand nous chantons ces belles hymnes, d'une intraduisible poésie, par lesquelles l'Eglise célèbre la douceur du nom et de la présence de Jésus : « Jésus, souvenir plein de charmes, seul il donne les vraies joies du cœur, et sa présence est plus douce que le miel aux lèvres. Plus suave qu'aucun chant, plus agréable qu'aucune harmonie, plus doux que toute imagination est Jésus fils de Dieu. Nulle langue ne peut dire, nulle plume exprimer, l'amour seul est capable de comprendre ce que c'est que d'aimer Jésus (1). » Cette indicible douceur de la pré-

(1) *Brev. Rom.* Hymnes de la fête du Saint-Nom de Jésus.

sence de Jésus, Joseph l'a connué; cette joie sans égale d'aimer Jésus et d'avoir reçu ses caresses, Joseph l'a goûtée; et les souvenirs, pleins d'ineffables charmes, de cette intimité avec Jésus, affluent en ce moment à son cœur: Bethléem, la nuit bénie, l'étable obscure et froide, les anges, les bergers, les mages, la Présentation, l'exil d'Egypte, la recherche et le recouvrement de Jésus, Nazareth et sa vie paisible, tous ces noms sonnent à son oreille comme une très douce harmonie; ils lui redisent son dévouement, sa délicatesse, son héroïsme, son abnégation, son humilité, ses vertus qui lui ont mérité ses gloires. Il a reçu Jésus sous son toit, il l'a porté entre ses bras, il l'a sauvé, il l'a nourri à la sueur de son front, il l'a fait grandir, il l'a gardé pour sa mission de Rédempteur. C'est lui, l'humble ouvrier mourant, qui a été l'instrument choisi de Dieu pour voiler tous ces mystères, pour abriter toutes ces grandeurs cachées, pour faciliter toutes ces merveilles de l'amour divin. Il fut vraiment « le serviteur fidèle et prudent, dont parle l'Évangile, que son maître établit sur sa famille (1). »

Pour rester serviteur inviolablement fidèle, il dut traverser bien des épreuves, il connut la

(1) *Math.*, XXIV, 45.

souffrance, la pauvreté, le dur travail, les rebuts, l'exil. Mais, au seuil de l'éternité, toutes ces misères de sa vie disparaissent, comme s'enfuient les légers brouillards du matin au lever du soleil ; et à cette heure où le Maître vient lui demander compte de sa mission, il ne lui reste que la joie immense du devoir toujours accompli : « Heureux ce serviteur ! Son maître le trouvant, à son arrivée, occupé à ses fonctions, l'établira sur tous ses biens (1) ».

Si nous voulons, mes Frères, que nos derniers moments soient paisibles comme ceux de Joseph, il faut que notre vie soit, comme la sienne, toute consacrée à Dieu. Jésus nous a dit : « Le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas (2) ». Le chrétien doit donc toujours se préparer à cet instant solennel ; augmenter sans cesse le trésor de ses mérites, afin de ne pas paraître les mains vides devant le souverain Juge ; vivre constamment comme s'il devait, à l'instant qui suit, rendre compte au Maître de sa gestion. A cette heure suprême, les joies de la terre paraîtront bien futiles, et ses épreuves bien légères. Quelle consolation de n'avoir pas sacrifié, pour des plaisirs passagers, le bon-

(1) *Math.*, XXIV, 46, 47.

(2) *Luc.*, XII, 40.

heur éternel ; d'avoir su réprimer nos passions et vaincre notre mauvaise nature ; d'avoir accepté les souffrances, en union avec celles de Jésus, pour l'expiation de nos péchés ; d'avoir gardé intacte notre foi en face de l'impiété triomphante ; d'être restés fidèles au milieu des défections ; d'avoir combattu le bon combat ; d'avoir lutté pour Dieu et pour l'Eglise ! Après une telle vie, mes Frères, quand nous serons couchés sur notre lit d'agonie, et que nos œuvres accourront à notre chevet, prêtes à nous escorter au tribunal de Dieu, nous pourrons les contempler sans frayeur et les accueillir avec joie, car elles seront notre soutien et notre défense. Appuyés sur elles, nous paraîtrons sans crainte au tribunal suprême ; car, si le Dieu souverain est le Juge redoutable, il est aussi, pour les justes, le père et l'ami, qui déjà nous appelle et nous tend les bras.

## II

Le présent n'est pas moins joyeux pour Joseph, que le passé.

Pour le pécheur impénitent, le présent c'est l'agonie, la lutte.

Lutte pour retenir ce qu'il possède : ces biens qu'il a injustement amassés malgré les

reproches de sa conscience, auxquels il a rivé son cœur, et qui fuient, comme l'eau entre les doigts, au moment où il comptait en jouir dans la paix; ce luxe qui l'environne, et dont il ne lui restera tout à l'heure qu'un linceul; cette maison qui est à lui et d'où il va bientôt être chassé; ce corps qui a été le complice des fautes de son âme; ce monde qui l'a tant flatté et qui déjà s'éloigne de lui. Quelles angoisses! Quels déchirements! Quelles luttes pour retenir, avec sa vie, tout ce qui lui échappe!

Quelles luttes pour repousser la mort impitoyable!

Quelles luttes pour repousser Dieu! « C'est dans ce moment terrible, dit Massillon, que le monde fondant, disparaissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure et qui remplit tout, qui seul ne passe et ne change point. Il se plaignait autrefois, d'un ton d'ironie et d'impiété, qu'il était bien difficile de sentir quelque chose de vif pour un Dieu qu'on ne voyait point, et de ne pas aimer des créatures qu'on voyait, et qui occupaient tous nos sens. Ah! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul; l'invisible sera visible pour lui: ses sens déjà éteints se refuseront à toutes choses sensibles; tout s'évanouira autour de lui; et Dieu prendra la place de tous ces pres-

tiges qui l'avaient abusé pendant sa vie (1) ».

Oui, Dieu sera là, près de son lit d'agonie, lui proposant sa grâce, lui offrant son pardon, persistant, tant qu'il aura un souffle de vie, à frapper à la porte de son âme, pour tâcher d'y entrer et d'y apporter le salut. Mais le moribond a tant de fois rejeté la grâce, que son cœur endurci ne peut plus recevoir la rosée céleste, et qu'il ne profitera pas de cette grâce dernière. Tant de fois il a repoussé Dieu, qu'à cet instant décisif il le repoussera encore, et qu'il refusera sa miséricorde et son amour.

Joseph n'a pas connu cette agonie morale. Il est parvenu au terme de sa mission. Nous avons vu, mes Frères, que la raison d'être de Joseph était de voiler le mystère de l'Incarnation, que son mariage avait eu pour but de donner à la Vierge un foyer où elle pût vivre dans l'honneur d'une vertu insoupçonnée, et à Jésus un protecteur fidèle. Or, désormais, Marie peut se passer d'appui, et Jésus est à la veille de manifester sa divinité. La mission de Joseph est donc remplie, et il entre tranquillement en possession de la récompense due à ses travaux et à ses mérites, comme l'ouvrier consciencieux qui, sa journée finie, va recevoir son salaire et prendre son repos.

(1) Avent. *La Mort du pécheur*, 1<sup>re</sup> partie.

Chez lui, point de séparation à opérer. Il ne possède rien que ses outils, qui lui ont assuré le pain quotidien, dont il n'a plus besoin ; la maison où il a vécu, où il va rendre le dernier soupir, n'est pas la sienne : aucun lien ne l'attache à la terre.

Jésus et Marie, il est vrai, y demeurent après lui ; mais cette pensée ne trouble pas sa paix, car le brisement n'est que partiel, puisque les âmes restent unies par delà la mort ; il n'est que passager, puisque les corps de Marie et de Joseph ressusciteront bientôt, pour être associés à la gloire de leur âme ; et alors la Sainte Famille de la terre sera reconstituée dans le ciel.

Joseph n'a pas, non plus, d'agonie physique. S'il doit passer par la mort, parce que nul n'en est exempt parmi les enfants des hommes, pourquoi donc ce Juste, qui n'a jamais fait un pas dans les sentiers de l'iniquité, connaîtrait-il les angoisses du trépas ? N'est-il pas permis d'appliquer à la mort de Joseph ce que Bossuet dit si bien de la mort de Marie ? « Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr ; comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre, ainsi fut cueillie cette âme bénite... ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin : son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux

saints Anges . « Qu'est celle-ci, qui s'élève comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe et d'encens ? » Belle et excellente comparaison, qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante que nous voyons s'élever d'une composition de parfums n'en est pas arrachée par force, ni poussée dehors avec violence : une chaleur douce et tempérée la détache délicatement, et la tourne en une vapeur subtile qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la Vierge a été séparée du corps... (1) » C'est ainsi, j'aime à le croire, qu'est mort saint Joseph.

Comment, d'ailleurs, la mort n'aurait-elle pas eu pour lui ces suprêmes délicatesses et adoucis ses habituelles violences, en face de Jésus et de Marie ? Car ils sont là tous les deux, — ineffable joie pour le mourant ! — servant de leurs mains celui qui les sert si longtemps ; Marie lui rendant grâce pour les soins affectueux qu'elle en a reçus et l'assistant avec tendresse ; Jésus soutenant sa tête et le bénissant : « Heureux père, s'écrie Bossuet, à qui un tel fils a fermé les yeux ! Vraiment il est mort entre les bras et comme dans le baiser du Seigneur (2) ».

(1) *Sermon sur l'Assomption de la Sainte Vierge*, 1<sup>re</sup> partie.

(2) *Élev.* VIII, 20.

Oserai-je dire que la mort du chrétien ressemble à la mort de Joseph ? Oui, mes Frères, je le dirai ; car, s'il y a entre elles des différences, les analogies ne manquent pas.

Pécheur, le chrétien doit, ordinairement, achever d'expier ici-bas, dans les affres d'une cruelle agonie corporelle, les fautes de sa vie. Parfois même, la pensée de la justice de Dieu secoue les plus saintes âmes d'angoissantes terreurs. Les vues de Dieu sont mystérieuses, et seul il connaît les voies par lesquelles doivent passer les élus.

Cependant, mes Frères, c'est bien la confiance et la paix que je voudrais mettre dans vos âmes pour ce moment suprême.

Pourquoi le chrétien craindrait-il à son heure dernière ?

Comme Joseph, il a exécuté pendant sa vie les retranchements nécessaires, et la mort ne fera que mettre le sceau aux séparations depuis longtemps accomplies. Il a su, sinon quitter le monde, puisque sa situation le condamnait à y vivre, du moins n'y pas attacher son cœur ; ses richesses, s'il en avait, ont été employées suivant les vues de Dieu ; son corps, il l'a maté par les mortifications salutaires, par les travaux de son état, par les privations de sa pauvreté ; et il est disposé, quand Dieu le voudra, à laisser ce compagnon dont il connaît toutes les perfidies.

Bien des fois, sentant ses forces défaillir, sur le point de succomber dans la lutte incessante contre cette chair qui l'entraînait au mal, il a souhaité en être débarrassé, et il a poussé, avec saint Paul, ce cri d'angoisse vers Dieu : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? (1) » L'heure est venue de lui dire adieu ; il est prêt.

Il n'a aucune attache, et la mort n'aura aucun brisement à opérer.

La séparation de ceux qu'il aime pourrait, seule, enténébrer ses derniers moments ; mais il sait que si la mort, suivant l'expression de saint Bernard, est une bête cruelle, elle ne peut déchirer que le vêtement, c'est-à-dire l'enveloppe corporelle, et que les âmes chrétiennement unies pendant la vie le sont davantage après la mort.

Quelle cause pourrait donc ébranler sa confiance et troubler sa paix ?

Il fut coupable ? Oui, mais il était homme, c'est-à-dire une faible créature ; et qui donc connaît mieux notre faiblesse que le Dieu qui a pétri notre limon ? Il fut coupable ? Mais Jésus est mort pour expier ses fautes. Pour les pardonner il a institué le sacrement de pénitence ; et le chrétien a purifié son âme dans le sang rédempteur.

(1) *Rom.* VII, 24

Jésus est près de lui, comme il était près de Joseph, « doux et souriant, *mitis atque festivus* (1) », consolant l'agonie de son disciple mourant. Et, pendant que les dernières luttes achèvent d'épuiser le malade, l'Eglise implore pour son fils expirant, le Christ présent près de sa couche funèbre : « Que le Christ te préserve du dernier supplice, lui qui a été supplicié pour toi ! Que le Christ te délivre de la mort éternelle, lui qui a daigné mourir pour toi ! Que le Christ, fils du Dieu vivant, t'introduise dans les éternelles délices de son Paradis ; que ce vrai Pasteur te reconnaisse pour une de ses brebis ! ... » (2)

Et le Christ, obéissant aux supplications de son épouse, fidèle interprète des ardents désirs de son amour, ouvre son cœur et en fait jaillir des torrents de miséricorde qui, — à moins de se heurter à cette infernale obstination, rare, je l'espère et je le crois, dont je vous parlais tout à l'heure, — emportent les dernières résistances de l'âme égarée jusque-là, et remplissent l'âme juste de grâces et de paix.

Voici le dernier souffle ; Jésus se penche davantage, et c'est sur le cœur divin de son Maître que le disciple expire.

(1) *Prières pour la recommandation de l'âme.*

(2) *Id.*

### III

L'au-delà de la mort est également joie pour Joseph.

Joseph vient de mourir... Jésus, qui plus tard devait pleurer en face du tombeau de son ami Lazare avant de le ramener à la vie, mêle aujourd'hui ses larmes à celles de Marie. Tous deux ferment doucement les yeux de Joseph, l'enveloppent d'un blanc linceul, et, avec leurs parents et leurs amis accourus dans la maison de deuil, ils accomplissent les rites prescrits par la loi, en attendant que le moment soit venu de déposer son corps dans le tombeau.

Cependant son âme a paru devant le souverain Juge. Oh ! le doux et bienveillant accueil réservé par Dieu à ce juste, à ce serviteur bon et fidèle, à ce héros du devoir, à ce type achevé de beauté morale, à ce dépositaire si consciencieux de son pouvoir paternel, à ce vigilant gardien de son Fils, incarné pour le salut des hommes !

Toutefois, mes Frères, l'âme de Joseph ne peut entrer aussitôt dans la gloire. Le ciel est encore fermé : c'est Jésus, vainqueur de l'enfer et de la mort, qui doit en ouvrir les portes et y entrer le premier au jour de son Ascension.

Où va donc Joseph au sortir de ce monde ? Dans les Limbes, lieu de paix et de félicité, où les justes attendent la possession de la pleine et éternelle béatitude.

Quelle belle réunion de grandes et saintes âmes ! Adam, le premier-né de l'humanité, les patriarches, pères du peuple choisi pour garder la notion et le culte du vrai Dieu et maintenir vivante, à travers les siècles et les générations, la promesse du Rédempteur, les prophètes qui l'ont annoncé, les saints personnages qui l'ont figuré, tous ces héros de la foi dont je vous ai parlé, tous les martyrs, tous les justes de l'ancienne Loi.

Quelle jubilation, quels transports de joie, quels chants d'allégresse, quelles actions de grâces, quand Joseph leur apporte la nouvelle de la venue du Messie et de leur prochaine délivrance.

Il arrive enfin, ce jour attendu, et le magnifique cortège de toutes ces âmes, les plus belles qu'ait vues la terre, monte à la suite de Jésus. Joseph s'élève avec elles.

Mais quelle place occupe-t-il au milieu de cette multitude de saints ?

Pour perpétuer le souvenir de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, le grand pape Pie IX avait commandé une magnifique peinture représentant l'Eglise : en haut

groupée autour de la Trinité sainte, l'Eglise triomphante, au milieu de laquelle apparaît, au-dessus des anges et des saints, comme il est juste, la Vierge Mère de Dieu, fleur de l'humanité, chef-d'œuvre de la grâce, joyau du paradis ; en bas, l'Eglise militante, réunie sous la houlette du vicaire de Jésus-Christ. Or, comme le Souverain Pontife examinait l'esquisse de ce tableau, il aperçut, perdue dans un coin, comme autrefois dans l'ombre de son pauvre atelier, la figure de l'humble ouvrier de Nazareth. « Non, non, dit le pape à l'artiste, ce n'est point là que doit être Joseph. Donnez-lui, au ciel, la même place que Dieu lui donna sur la terre, là-haut, près de Marie... »

Et sa place est bien là, près de Marie, au-dessus des vierges, des confesseurs, des docteurs, des martyrs, des patriarches, des prophètes, des apôtres, car nul n'est plus grand que Joseph, parmi les enfants des hommes, personne n'ayant eu, à part Marie, des rapports plus intimes avec le Verbe incarné.

« Celui qui s'abaisse sera élevé », avait dit Jésus, et nous voyons, en Joseph, la magnifique réalisation de cette parole du Maître, dont Bossuet donne un éloquent commentaire, quand il représente les Anges, chargés de recueillir l'âme de Joseph, se disant avec des transports de sainte jalousie : « Ah ! sans doute, il n'est

pas de ceux qui ont reçu leur récompense en ce monde : c'est pourquoi il paraîtra alors, puisqu'il n'a pas paru ; il éclatera, puisqu'il n'a pas éclaté ; Dieu réparera l'obscurité de sa vie, et sa gloire sera d'autant plus grande qu'elle est réservée pour la vie future (1) ».

Nous avons déjà vu, mes Frères, comment à cette gloire du ciel, correspond une gloire terrestre qui a été toujours grandissant et qui n'a peut-être pas encore atteint toute sa splendeur.

N'avais-je pas raison de vous dire que la mort de Joseph fut illuminée des joies du passé du présent et de l'avenir ? Et ne pouvons-nous pas nous écrier avec l'Eglise : « O Dieu, vous enveloppez vos amis d'une gloire incommensurable, *Nimis honorati sunt amici tui, Deus !*

De cette gloire, mes Frères, nous-mêmes serons un jour enveloppés ; mais, pas plus que Joseph, nous n'y entrerons aussitôt après notre mort.

Il nous faudra d'abord paraître au jugement de Dieu.

Quel sera-t-il ?

Entendons un théologien (2) : « Regardez cette

(1) *Panegyrique de saint Joseph*, 3<sup>e</sup> partie.

(2) Le P. Faber.

âme qui vient d'entendre son jugement ; a peine Jésus a-t-il fini de parler, le son de sa douce voix n'est pas encore éteint, et ceux qui pleurent n'ont point encore fermé les yeux du corps loin duquel la vie a fui ; pourtant le jugement est rendu, tout est consommé ; il a été court, mais miséricordieux. Que dis-je ? miséricordieux ; la parole ne saurait dire ce qu'il a été. Que l'imagination le trouve. Un jour, s'il plaît à Dieu, nous en ferons la douce expérience. »

Oh ! oui, mes Frères, nous en ferons la douce expérience ! Oh ! oui, ce jugement sera miséricordieux ! Je vous disais, il n'y a qu'un instant, d'une façon, hélas ! trop imparfaite, ma croyance profonde aux infinies miséricordes de Jésus, aux grâces suprêmes, décisives, victorieuses, qui attendent, sollicitent, entraînent, sauvent l'âme du pécheur, au moment qu'elle s'échappe du corps avec le dernier souffle du mourant.

Mais comment une telle âme, arrivant au tribunal de Dieu, avec un seul acte de repentir et d'amour, après toute une vie de fautes et de crimes, sans avoir eu le temps de rien expier, comment pourrait-elle entrer dans le ciel ?

Comment pourrions-nous y entrer nous-mêmes, dans cette demeure très pure, où rien de souillé ne trouve de place ? Elles sont rares, mes Frères, les âmes, même les âmes très

bonnes, qui quittent la terre sans quelques taches légères qui demandent à être purifiées, sans quelques dettes qu'il faut payer, sans quelques restes de péchés qu'il faut effacer et expier.

Le cœur de Dieu y a pourvu.

« Le purgatoire est un des chefs-d'œuvre de l'amour infini, un de ceux où il a déployé plus de magnificence et de tendresse. Dieu a donné aux âmes comme un sursis divin. Par là il s'est fait des ressources pour pardonner plus facilement. Par là il a adouci et élargi les voies un peu abruptes qui mènent au paradis... Il donne à l'amour infini des libertés et des aises que, sans lui, il n'aurait pas. C'est de là que viennent les miséricordes du lit de mort. Le purgatoire explique, légitime et rend possibles ces tendresses de Dieu, qui à l'heure dernière se contente quelquefois de si peu (1) ».

Avant d'entrer dans la cité du ciel, il nous faudra passer par ce vestibule qui se nomme le purgatoire et que le père Faber appelle « le huitième et terrible sacrement de feu ». Vestibule terrible, en effet, car les âmes, dit sainte Catherine de Gênes, y « endurent une douleur si extrême qu'il n'est point de langue humaine

(1) M<sup>sr</sup> Bougaud, *Le Christianisme et les temps présents*, t, V ch. 14.

qui puisse la raconter ; qu'il n'est pas même d'entendement qui puisse comprendre ce qu'est la plus petite étincelle du feu qui les dévore ». Vestibule aimé, cependant, car si les douleurs y sont horribles, elles purifient l'âme et la rendent digne des joies du ciel ; vestibule aimé, parce que l'amour y entretient l'espérance, et la paix, et la joie : « Je ne crois pas, dit la même sainte, qu'après la félicité des saints du paradis, il puisse exister une joie comparable à celle des âmes du purgatoire. Une incessante communication avec Dieu rend de jour en jour leur joie plus vive ; et cette communication avec Dieu devient de plus en plus intense, à mesure qu'elle consume dans ces âmes l'obstacle qui s'y trouve ; et comme le feu du purgatoire va sans cesse détruisant et anéantissant cet obstacle, l'âme s'ouvre de plus en plus à une sorte de joie extatique. »

Le jour se lève enfin où libre de toute dette et purifiée de toute souillure, l'âme s'envole joyeusement dans le sein de Dieu.

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! Pendant que je vous exposais les joies de la mort de saint Joseph, votre cœur, à n'en pas douter, formulait un désir : « Puisse ma mort ressembler à cette mort ! » Il n'y a pas, en effet, de chose plus désirable et plus importante

qu'un tel trépas, puisque notre éternité en dépend.

Priez donc saint Joseph, que l'Eglise invoque sous le nom touchant de *Patron de la bonne mort* ; priez-le pour vous, priez-le pour ceux que vous aimez, et qui marchent peut-être dans les sentiers tortueux dont l'abîme éternel est l'aboutissement normal.

Mais surtout, mes Frères, préparez votre trépas ; que votre vie, comme celle de Joseph, soit toute consacrée à Dieu, afin que votre mort soit, comme la sienne, paisible et sainte, et qu'à votre heure suprême, vous exhaliez votre dernier souffle entre les bras de Joseph et de Marie, et sur le cœur de Jésus.

Ainsi soit-il.

---

## LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

---

MES FRÈRES,

Au cours de ces pieux exercices, je vous ai montré en saint Joseph le modèle parfait que nous devons essayer d'imiter, dans la mesure de nos forces, suivant les impulsions de la grâce et les devoirs de notre situation.

Dans cette dernière conférence, je voudrais vous parler, non plus du modèle, mais de l'intercesseur ; faire resplendir, non plus les exemples de saint Joseph, mais son Patronage ; justifier votre dévotion en vous exposant sa puissance ; exciter votre confiance en vous disant sa bonté ; ajouter à sa gloire un dernier rayon, en vous expliquant ses relations avec l'Eglise ; mettre en lumière ces deux titres qui achèveront, je l'espère, de vous le faire connaître et aimer :

Saint Joseph est le *patron des chrétiens*.

Saint Joseph est le *patron de l'Eglise*.

I

Saint Joseph est le patron des chrétiens. Patron puissant, parce que sa perfection, ainsi que nous l'avons vu, étant plus éminente que celle des autres saints, son crédit est plus grand sur le cœur de Dieu; patron puissant, encore, parce qu'il est l'époux de Marie, à laquelle la reconnaissance des exilés de la terre a donné le nom de « toute-puissance suppliante » ; patron puissant, surtout, parce qu'il fut le père nourricier de Jésus. Or, dit saint Bernard, de cette haute dignité Joseph n'est pas déchu ; cette intimité, ce respect que le Sauveur lui témoignait sur la terre, comme un fils à son père, loin de les lui dénier dans le ciel, Jésus les a, au contraire, augmentés et affermis.

C'est ce qui fait dire à Isidore de Isolanis : « Que pourrait refuser à Joseph le Fils de Dieu qui a toujours eu pour lui l'amour le plus profond ? Quel est le fils, à moins d'être ingrat, qui pourrait oublier les bienfaits de son père ? Saint Joseph, tout seul, a rendu au Sauveur plus de services que ne lui en ont rendus tous les anges ensemble. Avec plus d'assurance que tous les autres élus, il peut donc dire à Notre-Seigneur : « O Dieu immortel, je n'ai pas seu-

lement donné à manger au plus petit de mes frères, quand il a eu faim ; mais je vous ai soulagé dans vos fatigues, je vous ai couvert dans votre nudité, je vous ai rendu tous les services qu'un père peut rendre à son enfant ! » Que ne fera donc pas pour saint Joseph qui peut lui parler de cette sorte, celui qui récompense par une éternité de gloire un verre d'eau donné en son nom ? Aussi c'est mon sentiment que saint Joseph est, après la Vierge Marie, le plus puissant de nos intercesseurs auprès de Dieu (1) ».

Saint François de Sales, sainte Thérèse, saint Alphonse de Liguori ne pensent pas différemment ; et ils aiment à faire remarquer que, si l'on invoque les autres saints dans des circonstances particulières et pour des nécessités spéciales, parce que le don des miracles est comme partagé entre eux, et par conséquent leur pouvoir limité, on recourt à saint Joseph pour tous les besoins du corps et de l'âme, parce que sa puissance s'étend à tout et est, pour ainsi dire, sans borne.

Ce concert des saints glorifiant à l'envi la puissante intercession de Joseph est sans dissonance ; l'Église, d'ailleurs, en dirige elle-même les chœurs, et aucune voix n'est plus émue, plus vibrante, plus entraînante que la

(1) *Summa de donis Saint Joseph. P. III, cap. 19.*

sienne, quand il s'agit de célébrer la gloire et la puissance de Joseph et d'inviter les fidèles à l'invoquer.

Il faudrait pouvoir lire ici l'admirable office du Patronage de saint Joseph : vous y verriez avec quel art elle a su, en dégagant la réalité des figures, attribuer au père nourricier de Jésus les merveilles que l'Écriture raconte du fils du vieux patriarche Jacob.

Dans cette belle liturgie, le roi d'Égypte, c'est Dieu, le roi immortel des siècles ; le froment mis en réserve pour nourrir les peuples affamés, c'est Jésus, le vrai froment des élus, le vrai pain de vie ; ce sont encore les grâces, aliment de notre âme ; ce sont les faveurs, les bienfaits dont Joseph, plus puissant que le ministre d'Égypte, a la dispensation.

Tantôt l'Église fait parler Joseph : « Dieu a fait de moi comme le père du roi et le maître de toute sa maison, il m'a donné la puissance pour que soient sauvés par moi des peuples nombreux. *Fecit me Deus quasi patrem regis, et dominum universæ domus ejus ; exaltavit me ut salvos faceret multos populos.* — Venez à moi, et je vous donnerai tous les biens de ce royaume où règne l'abondance. *Venite ad me, et ego dabo vobis omnia bona Ægypti.* »

Tantôt elle fait intervenir Dieu, le roi suprême : « Le peuple criait vers le roi. deman-

dant des aliments, des faveurs et le roi répondait : « Allez à Joseph. » Assemblée du peuple chrétien, mettez en lui votre espoir, épanchez devant lui vos cœurs, dites-lui vos difficultés, confiez-lui tous vos besoins, exposez-lui avec sécurité toutes vos demandes. *Sperate in eo, omnis congregatio populi, effundite coram illo corda vestra.* »

Tantôt, enfin, elle nous inspire les prières qui doivent être sur nos lèvres, et l'intrépide confiance dont notre cœur doit être animé : « Notre salut est entre vos mains, ô Joseph ; jetez seulement sur nous un regard, et, nos vœux étant exaucés, nous servirons Dieu dans la joie de nos âmes. *Respice nos tantum, et læti serviemus regi.* — Sous votre protection, ô Joseph, quand même des armées ennemies m'envelopperaient de leurs rangs serrés et dresseraient leurs tentes autour de moi, prêtes à m'assaillir, mon cœur ne connaîtra pas la crainte ; et si la bataille m'est présentée, ma confiance en vous me donnera la victoire. *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum ; si exurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo ;* car votre patronage, ô Joseph, est tout puissant, *quoniam tu adjutor fortis.* »

Ce qui légitime l'enthousiasme de notre confiance et l'invincible fermeté de notre espoir,

c'est que la puissance, souveraine si j'ose ainsi dire, de Joseph, est aux ordres d'une bonté illimitée comme son pouvoir, et que nous avons un droit véritable à sa bienveillance et à sa protection : en adoptant le Fils de Dieu, il a adopté tous les chrétiens qui, en leur qualité de membres du corps mystique dont Jésus est la tête, ne font qu'un avec leur chef ; il a donc pour nous des sentiments paternels, il est notre père : « C'est à bon droit, dit saint Augustin, qu'on donne le nom de père à celui qui adopte un enfant, car, s'il ne l'a pas engendré de sa chair, il l'a engendré de son cœur et de son amour (1) ».

Le peuple chrétien avait l'instinctive intelligence de cette consolante doctrine, aussi, dès que l'Eglise a proposé Joseph à sa dévotion, il n'est pas de prodiges qu'il n'ait sollicités de son cœur paternel.

Vous êtes, mes Frères, un éclatant témoignage de cette vérité.

Pourquoi êtes-vous venus chaque soir si nombreux, si assidus, si recueillis, dans votre belle église ? Parce que, sans doute, vous vouliez, par votre empressement, honorer le père nourricier de Jésus ; mais aussi parce que, con-

(1) *Lib. de consensu Evang. (Brev. rom. Fête du Patronage de saint Joseph.)*

naissant sa bonté, vous veniez implorer son assistance et demander sa protection.

S'il nous était permis de déchirer les voiles qui nous cachent le monde surnaturel, nous verrions, ainsi que Jacob endormi, le ciel relié à la terre par une mystérieuse échelle, sur laquelle montent, vers le trône de Joseph, toutes vos prières, parfumées comme les fleurs dont vous avez orné son autel, ardentes comme ces flammes qui lui font une auréole de gloire : prières des enfants et prières des parents ; prières des jeunes qui entrent dans la vie et prières des vieillards qui se préparent à en sortir ; prières des riches et prières des pauvres ; prières des forts et prières des faibles ; prières des justes et prières des pécheurs ; prières de ceux qui n'ont guère connu que la joie et qui redoutent la souffrance, prières de ceux dont la vie n'a été qu'un long martyre.

Tous ont droit à la protection de Joseph. Il en est, cependant, mes Frères, qui semblent pouvoir, plus que les autres, se réclamer de son patronage : ce sont les souffrants, les vaincus, les déshérités de la vie ; et de fait, Joseph leur fut toujours si secourable, que la gratitude des fidèles l'a nommé *l'avocat des causes désespérées*.

Quel beau titre, et qu'il est mérité !

Sur la terre, Joseph a passé par des situations qui semblaient sans issue. Souvenez-vous, mes Frères, de ses perplexités au moment de s'unir à Marie ; de ses courses inutiles à travers les rues de Bethléem, pour trouver une maison où naîtrait le Sauveur ; du péril de Jésus, quand Hérode veut le faire mourir ; de la fuite dans la nuit sombre, des douleurs de l'exil, des incertitudes du lendemain.

En face de ces inextricables situations, Joseph n'a pas désespéré, et toujours, avec l'aide de Dieu, il en est sorti. Il ne sait comment concilier son devoir avec l'honneur de Marie : un ange vient lui dévoiler le mystère de la virgine conception ; les maisons de Bethléem restent fermées : il trouve l'étable où peut naître le maître du monde ; Hérode cherche Jésus pour le faire périr : Joseph, averti par l'ange, emporte le Sauveur. Il guide les pas de Marie, veille sur les fugitifs, les nourrit à la sueur de son front, les ramène dans leur pays.

Ce ministère de sauveur qu'il a exercé pendant sa vie, Joseph continue à le remplir vis-à-vis de nous ; je n'en veux pour preuve, mes Frères, que les grâces obtenues déjà par son intercession et dont témoignent les *ex-voto* qui tapissent les murs de sa chapelle.

Venez donc tous à lui, mes Frères, avec une

entière confiance ; venez à lui, vous surtout qui traversez de ces situations douloureuses où il semble que tout est nuit, sans qu'on aperçoive un seul rayon d'espérance ; venez à lui, vous qui êtes frappés dans vos enfants, dans la paix et le bonheur de votre foyer ; venez à lui, vous qui sentez la morsure de la pauvreté, les angoisses de l'avenir. Joseph a connu tous ces tourments, il a passé par toutes ces épreuves, il en a triomphé ; il vous consolera, il vous aidera, il vous exaucera, il vous sauvera : car, ne cessons pas de le redire, il est un patron puissant, qui a tout crédit sur le cœur de Jésus, il est un père plein de tendresse, il est l'avocat des causes désespérées.

## II

Joseph porte un nom plus glorieux encore, un nom que nul autre ne partage avec lui ; il est le *Patron de l'Eglise universelle*.

Ce titre étonne au premier abord, et l'on se demande pour quelles raisons l'Eglise s'est mise officiellement sous son patronage.

Les apôtres, choisis par le Christ, se sont élancés aux quatre coins de l'horizon ; ils ont traversé les fleuves, les océans, les montagnes ; au péril de mille morts, ils ont porté

aux infidèles l'Évangile du royaume de Dieu ; leur verbe a résonné sur toutes les plages : ils ont établi l'Église... Saint Joseph n'a point prêché.

Les martyrs se sont livrés au bourreau ; sous la hache ou sous le glaive sont tombées leurs têtes, comme sous la faux du moissonneur tombent les épis mûrs : ils ont donné leur vie pour attester la divinité de l'Église ; leur sang a fait lever une moisson de chrétiens... Saint Joseph est mort doucement entre les bras de Jésus et de Marie.

Les docteurs ont mis en pleine lumière la doctrine du Christ ; ils l'ont fait resplendir, ils l'ont défendue, ils l'ont vengée, ils l'ont propagée : par leur science ils ont illustré l'Église... Saint Joseph n'a rien écrit, n'a laissé aucune parole. Il n'avait aucune science.

Cependant, ce n'est ni un apôtre, ni un martyr, ni un docteur, c'est lui, lui l'ouvrier infime et illettré, lui le méconnu et le pauvre, que le Souverain Pontife Pie IX a déclaré Patron de l'Église universelle.

Dans une de ses encycliques (1), le pape Léon XIII a exposé, mieux que personne ne le pourrait faire, les convenances de ce Patronage de saint Joseph sur l'Église, et les rai-

(1) *Quonquam pluries* (15 août 1889).

sons de ce titre si glorieux pour le saint patriarche : « La divine maison que Joseph gouverna avec une autorité vraiment paternelle, contenait les prémices de l'Eglise naissante. De même que la Très Sainte Vierge, la mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, devint la mère de tous les chrétiens en les enfantant sur le Calvaire, au milieu des suprêmes douleurs du Rédempteur, de même Jésus est le premier-né des chrétiens, qui sont ses frères par droit d'adoption et de rédemption. Par les mêmes raisons, le bienheureux saint Joseph regarde comme lui étant particulièrement confiée la multitude des chrétiens qui composent l'Eglise, l'immense famille de Dieu répandue sur toute la terre. A titre d'époux de Marie et de père adoptif de Jésus, il a sur l'Eglise une autorité qu'on peut appeler paternelle. Il est donc naturel et très digne du bienheureux Joseph, que de même qu'il subvenait autrefois à tous les besoins de la sainte Famille de Nazareth et l'entourait de sa protection, il couvre maintenant de son céleste patronage et défend l'Eglise de Jésus-Christ. Ce sont toujours les mêmes fonctions qu'il exerce : il demeure le chef de la famille de Jésus. Mais comme cette famille s'est accrue et qu'elle est devenue aussi nombreuse que les étoiles du ciel, le ministère de Joseph s'est étendu sur toute la terre. L'Egypte entière

était confiée au ministre de Pharaon : l'univers catholique est donné au père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

A l'heure où Pie IX proclamait saint Joseph patron de l'Église universelle (1), il percevait déjà les souffles précurseurs de la tempête qui devait secouer l'Église. Rome venait d'être envahie, et le vicaire de Jésus-Christ était captif au Vatican ; la protestante Allemagne commençait à s'agiter dans l'orgueil de ses victoires, elle se disposait à proscrire ses religieux, à jeter en prison ses prêtres et ses évêques, à entraver le culte catholique ; la Suisse devait l'imiter, puis la Belgique, puis la France, aussi ardente dans le mal que dans le bien ; partout les flots de l'impiété faisaient entendre de sourds grondements. Contenus encore ici et là, soit par les traditions religieuses, soit par le pouvoir civil, ils montaient, s'amoncelaient, bientôt ils allaient renverser toutes les digues et se répandre sur notre vieille Europe comme un torrent dévastateur, accumulant les ruines dont nous sommes les témoins attristés et épouvantés.

C'est alors que le grand pape Pie IX proclama saint Joseph « Patron de l'Église universelle ».

(1) *Decret Urbis et Orbis* de la S. C. des Rites, 8 déc. 1870.

Mais ne pensez pas, mes Frères, que cet appel au patronage tout-puissant de Joseph fût un cri de détresse ou d'effroi, comme celui des apôtres, alors que la tempête menaçait de submerger leur barque et que Jésus dormait. C'était, au contraire, un cri d'encouragement aux fidèles qui allaient subir la persécution. « Hommes de peu de foi, semblait dire le Souverain Pontife, vous seriez capables de trembler, d'avoir peur que la nef de l'Eglise ne sombrât dans la tourmente qui va se déchaîner. Ne savez-vous pas que l'Eglise est la continuation, sur la terre, de Jésus remonté au ciel ? Comme il fut un signe de contradiction, l'Eglise sera toujours un signe de contradiction. Elle est trop belle et trop sainte, pour ne pas exciter la rage de l'enfer et de ses suppôts ; ses exigences doctrinales sont trop fermes pour que les esprits orgueilleux ne tentent pas d'en briser le cercle ; ses exigences morales trop pures et trop dures, pour que les âmes faibles et méchantes n'essayent pas d'en secouer le joug et ne veuillent pas se débarrasser de ce frein incommode. Mais sur cette Eglise, depuis sa fondation, je vous le déclare pour affermir vos courages, sur cette Eglise Joseph veille, comme il veilla sur la vie de Jésus ; il la protège, comme il protégea Jésus ; il la défend, comme il défendit Jésus ; il la sauvera tou-

jours de la fureur des persécuteurs, comme il arracha Jésus des mains d'Hérode et le sauva. »

Cette proclamation, qui était un cri d'encouragement jeté aux fidèles, était aussi une supplication adressée au glorieux Joseph ; car si la lutte est ici-bas le lot de l'Eglise puisqu'elle est l'Eglise militante, l'Eglise qui combat ; si la persécution lui est nécessaire pour se purifier, se débarrasser des membres morts, se fortifier, puiser dans le combat une vigueur et une vie plus intenses, comme est nécessaire la tempête qui arrache aux arbres le fardeau inutile des bois morts et emporte les miasmes malsains ; si la persécution est nécessaire, elle est redoutable aussi, non pour l'Eglise, je vous l'ai dit, mais pour ses enfants, pour les âmes, pour celles qui se troublent et se scandalisent, pour celles qui désertent, pour celles qui sont arrachées à son sein maternel, à son action bienfaisante, pour toutes ces âmes qui, d'une façon ou d'une autre, se perdent. Or, l'Eglise est faite pour les âmes ; sa mission est de sauver les âmes.

Voyant donc que la lutte s'engageait plus violente que jamais, et que beaucoup de fils de l'Eglise devaient périr dans la mêlée ardente, le Pape poussa vers saint Joseph une supplication angoissée. En lui décernant officielle-

ment le titre de Patron de l'Eglise, il lui rappela ses grandeurs de père de Jésus et ses devoirs de père des chrétiens, frères de Jésus ; il le pria de bien vouloir manifester d'une façon plus spéciale sa puissance et sa paternelle bonté, afin de sauver les âmes pour lesquelles est mort Jésus.

Qu'en est-il résulté, mes Frères, de cette proclamation solennelle, de cette supplication officielle de l'Eglise se jetant entre les bras de Joseph ?

L'Allemagne, assagie par l'expérience, honore les évêques et les prêtres, rappelle les religieux, laisse libre la religion du Christ, et le groupe catholique est une des forces les plus vivantes et les plus imposantes de ce puissant pays.

La Suisse est pacifiée.

La Belgique a marché vers des destinées prospères, sous l'égide du catholicisme.

En Angleterre, en Hollande, dans les pays scandinaves, les conversions se multiplient.

Presque partout où sévissait la tempête, le calme est revenu, pendant que, dans les pays infidèles, l'Eglise continue et étend ses conquêtes.

Seule, ou à peu près, la France est un champ de bataille ; c'est chez elle, du moins, que la lutte est la plus ardente et semble devenir de plus en plus meurtrière.

Faut-il donc désespérer ?

Non, mes Frères ! La France, malgré les erreurs et les crimes d'une bande malfaisante, reste toujours la nation chevaleresque, la nation au grand cœur. Elle dépense toujours largement, plus largement que toutes les autres, son or et son sang pour les nobles et saintes causes du Christ et de l'Eglise.

A côté des bataillons compacts du mal, voici que se lèvent des phalanges de jeunes chrétiens sans peur et sans reproche ; ils sont le levain qui fera fermenter la masse, ils sont l'espoir de l'avenir.

L'avenir est à Dieu... Il est bien sombre, c'est vrai ; mais nous apercevons, dans le lointain, des clartés d'aurore.

A nous, mes Frères, de hâter par nos prières l'heure où, de nouveau, le soleil de l'Eglise brillera de son plein éclat sur notre pays. La prière est une des grandes lois qui président aux destinées du monde.

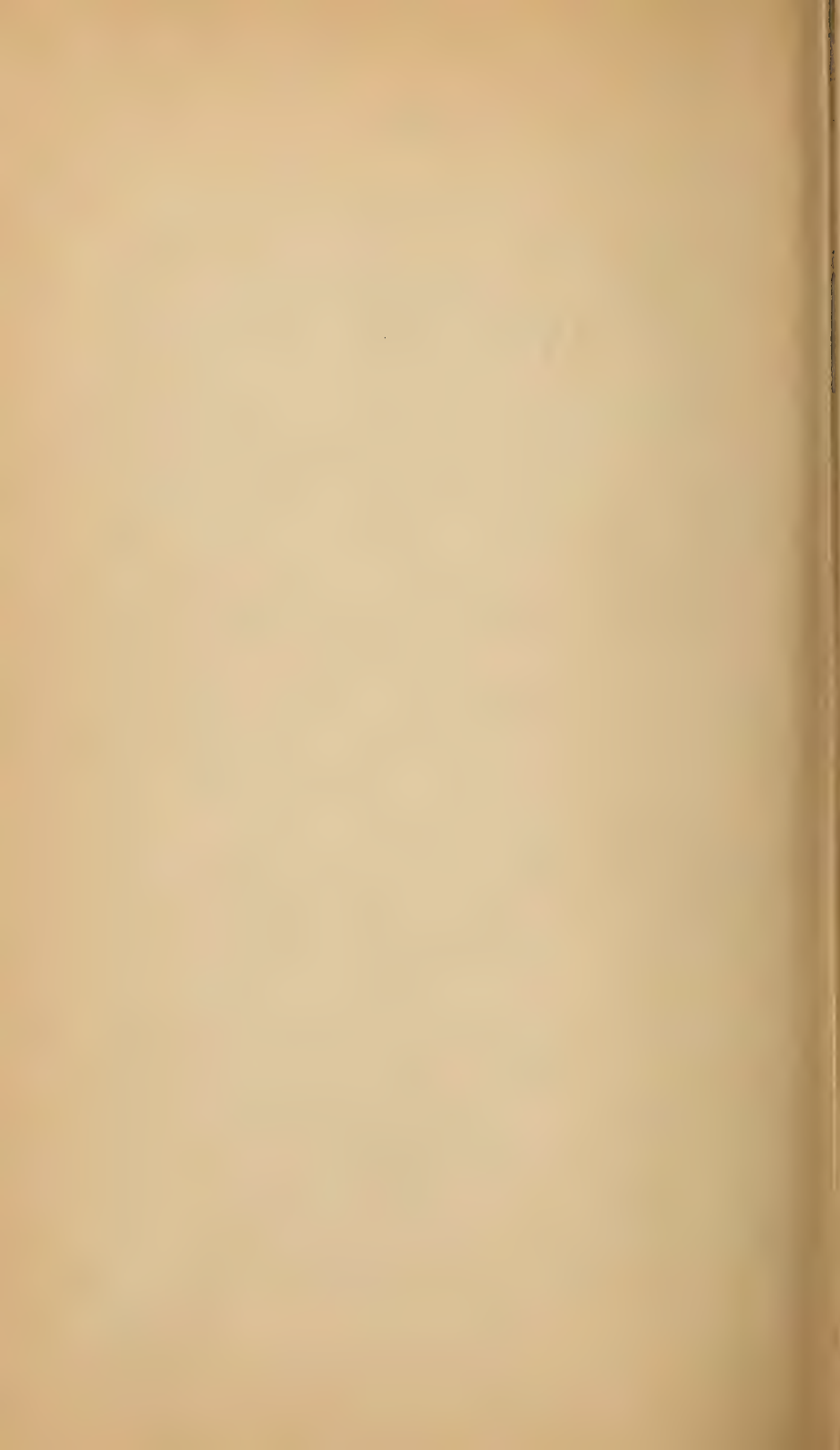
Faisons donc monter vers le trône de Joseph, pour notre patrie, ces supplications que je vous rappelais tout à l'heure : « O Joseph, les ennemis nous enveloppent de leurs rangs serrés, ils ont dressé leurs tentes autour de nous ; mais vous êtes là, et notre cœur ne connaît pas la crainte ! La lutte est dans sa pleine fureur,

mais nous avons mis en vous notre confiance, et notre confiance ne sera pas confondue. »

Joseph, appelé par nos prières, descendra sur le champ de bataille, il combattra avec nous, sa protection puissante nous donnera la victoire.

Après l'avoir imploré dans la tristesse, nous l'acclamerons dans la joie, comme le Patron des chrétiens, et le Patron de l'Eglise immortelle.

Ainsi soit-il.



## TABLE DES MATIERES

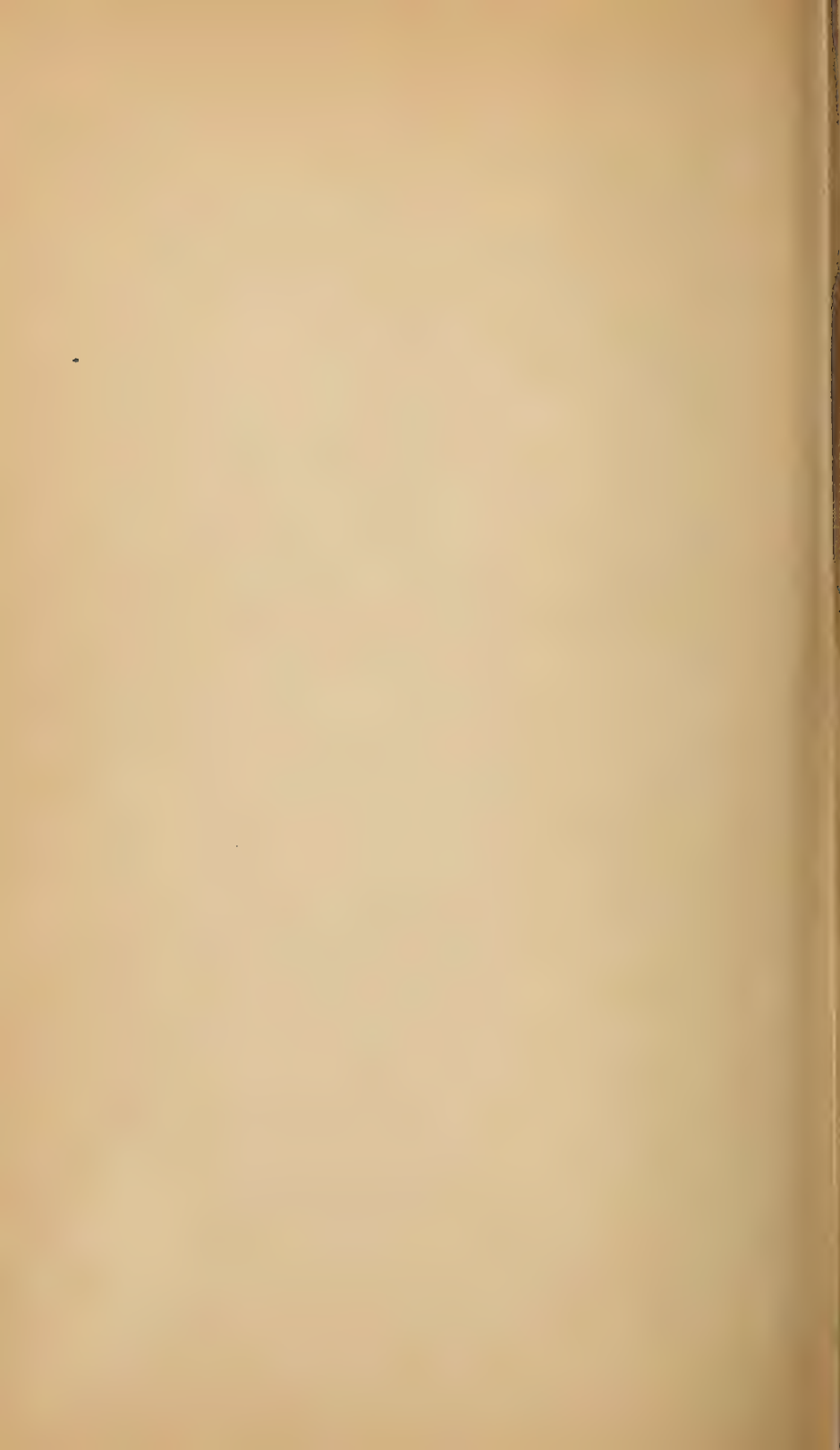
---

DÉDICACE. . . . .	v
AVERTISSEMENT. . . . .	vii
I. — Filius accrescens . . . . .	1
II. — Le Juste. . . . .	24
III. — L'Homme de Foi. . . . .	45
IV. — Les Souffrances de Joseph . . . . .	66
V. — Le Mariage de saint Joseph. . . . .	90
VI. — Le Foyer de Nazareth. . . . .	110
VII. — La Sainte Famille. . . . .	132
VIII. — La Mort de saint Joseph. . . . .	155
IX. — Le Patronage de saint Joseph. . . . .	177











426319<sup>X</sup> -c

117

CE BQT 1097

.A7 1911

COO ARTAUD, V.-D SAINT JOSEPH

ACC# 1032425

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	03	01	17	07	2